This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Heath's Modern Language Series

SARCEY'S

# Le Siége de Paris.

EducT
1670
730.450

SPEES.

D. C. HEATH & CO.

BOSTON NEW YORK CHICAGO LONDON

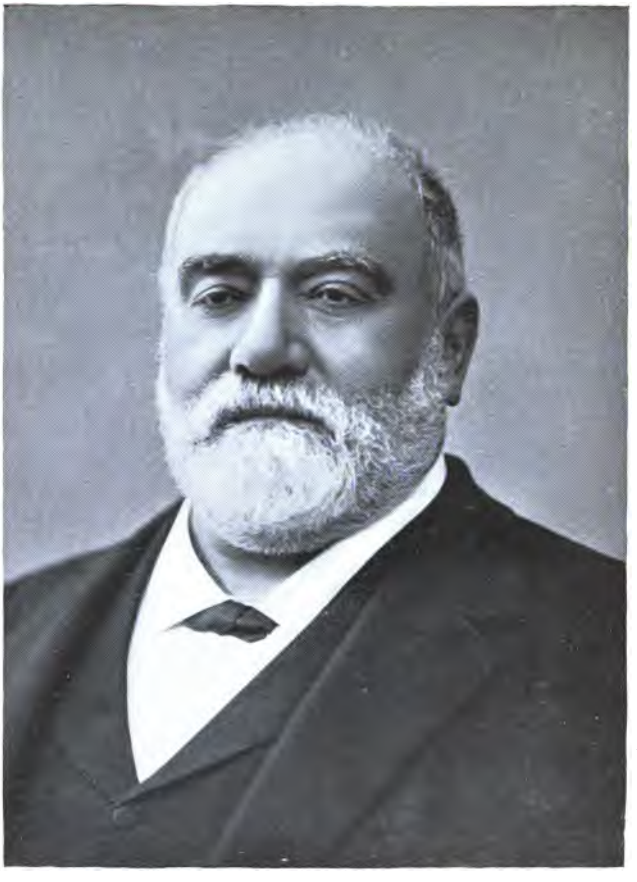
1679.730.450

Harvard College Library

FROM

Sinclair Kennedy

3 2044 102 862 083



FRANCISQUE SARCEY.

Heath's Modern Language Series.

# LE SIEGE DE PARIS

## IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

PAR

FRANCISQUE SARCEY

*EDITED WITH INTRODUCTION AND NOTES*

BY

I. H. B. SPIERS

SENIOR ASSISTANT MASTER WILLIAM PENN CHARTER SCHOOL, PHILADELPHIA

BOSTON, U. S. A.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS

1898

Educ T 1679.730.450
✓
HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
SINCLAIR KENNEDY
OCT. 6, 1936

COPYRIGHT, 1898,
BY I. H. B. SPIERS

Press of Carl H. Heintzemann
Boston, Mass.

# INTRODUCTION

"L'oncle Sarcey" is at the present day one of the most prominent and characteristic figures of that *tout Paris* in which the intellectual and social life of the French capital is summed up. To form an accurate idea of the position which he occupies, it is sufficient to take up any issue of the weekly *Annales Politiques et Littéraires.* There, in the place of honor, immediately after the political review, will invariably be found an article signed with his name, into which is condensed, with the simplicity and clearness of consummate art, the common-sense view of some point of literature, philosophy or social ethics. The arguments are brief, but always driven home by telling illustration. The language is simple, often to familiarity, and invariably so easy that the inexperienced reader is convinced he could have written thus himself. The good-nature, the *bonhomie* of the writer's tone, his many flashes of wit and humor, his breadth of view, the absence of all dogmatism, the sound sense with which the experience of a long lifetime has tempered his naturally shrewd and vigorous mind, go to make him one of the most powerful advocates of any cause. He is a recognized authority, and justly so, according to his own definition of authority, as "the reward of having long proved one's self right." But he wields this authority in a spirit of such kindliness, with such warmth of heart, and also with such fun,

that its influence is doubly far-reaching. He is seventy this year, having been born in 1828, and this little book is proof that he has known some of the heaviest trials of life: yet no young man takes a more wholesome and genial view of things, or finds more cause for light-hearted cheerfulness in the world around him. His sunny, jovial disposition, his unflagging spirits, make him *le plus jeune vieillard* in France.

For the past forty years Francisque Sarcey has been a writer for the public press, a "publiciste," and the weight of his words has gone on steadily increasing from the day Edmond About first secured for him a berth on the staff of the Figaro. For thirty years he has been writing the Monday *feuilleton* in the *Temps*, and to this day he shares with Jules Lemaître, of the *Revue des Deux Mondes* the supremacy of dramatic criticism.

He had not begun as a journalist. The son of a schoolmaster at Dourdan, a village near Paris, he was educated for the teaching profession, and was a brilliant pupil of the Lycée Charlemagne and École Normale in Paris. During his three years at the École Normale (1848–1851) he was the classmate of many of the most brilliant men of the latter half of this century, and formed the friendships with About, Taine and others, that ultimately helped him on his way. For seven years he taught at various *Lycées*, but his restless energies longed for a broader, freer field, which he found, at the age of thirty (1858), in the press of the capital, to which he has been faithful ever since.

The drawback to such a life as his is that it is apt to leave little that is tangible behind. A few romances, less interesting than his newspaper articles, some very readable *Sou-*

*venirs de Jeunesse*, such notes as make up *Le Siège de Paris*, are all that can claim greater permanency than his weekly criticisms or his popular public lectures. Such men as Francisque Sarcey *meurent tout entiers*. But while they live it is difficult to overestimate the influence that they wield.

An increasing demand is being made by College Entrance Examinations, and consequently, by Preparatory Schools, for reading-matter in the modern languages that shall not be fiction. This demand Francisque Sarcey's story of the Siege of Paris is particularly adapted to supply. It is history, being a truthful record of an eventful time set down by an observant eye-witness. And yet it is more attractive than pure history, being a picture of the effect produced by the events of that time upon a highly impressionable people. As, moreover, it is a picture drawn by a very graphic and lively pen, it should commend itself specially to the recitation-room.

Written from day to day during the siege itself, this little book gives the picturesque, and more especially the moral, aspect of Paris during that memorable period. With the utmost faithfulness it lays before the reader the alternating phases of enthusiasm and despondency, joy and sorrow, hope and despair, through which the Parisians passed during those six memorable months. The moral strength of the city, and also its weakness, are set forth without fear or favor. Francisque Sarcey paints a realistic picture of its life from day to day, in order that the rest of France may know exactly the throes through which its beleaguered capital passed. He writes for his brother Frenchmen, who will admire the cheerfulness with which Paris bore the misfortunes of each hour, and marvel at the irrepressible good-humor with

which she beguiled her long days of weariness. To the foreigner there may be conveyed by the book an impression almost of levity in the face of national disaster. But for the French, this true picture of indomitable spirits surviving, and rising superior to, calamity, exhibits the peculiar form of fortitude so dear to the national character. He who can smile at his woes will not be utterly overwhelmed by them.

It is in the same spirit that the intelligent reader, of whatever nationality he may be, should take up this book. He will then feel that the humor with which its pages are lightened reflects that element in the attitude of Paris which relieved, without impairing, the strained mainsprings of energy and action. He will realize that he has before him a true and impartial record, one in which the writer rises as superior to self-deception as he does to petty prejudice and to vulgar national antipathy.

From the fact that this account of the siege of Paris is, in the main, an exposition of the conduct and character of the Parisian people, it follows that the book should not be edited chiefly on historical lines. Just so much historical and geographical information is here supplied as may be required for a complete understanding of the text.

A considerable portion of the original text has been omitted so as to bring the book within the compass most desirable for the class-room. At the same time it is believed that no omissions occur that interfere materially either with the continuity of the narrative or with the general interest and value of the work.

It has seemed best to collect all the brief comments on persons and places in a separate alphabetical list at the end of the volume where they can be readily referred to at any

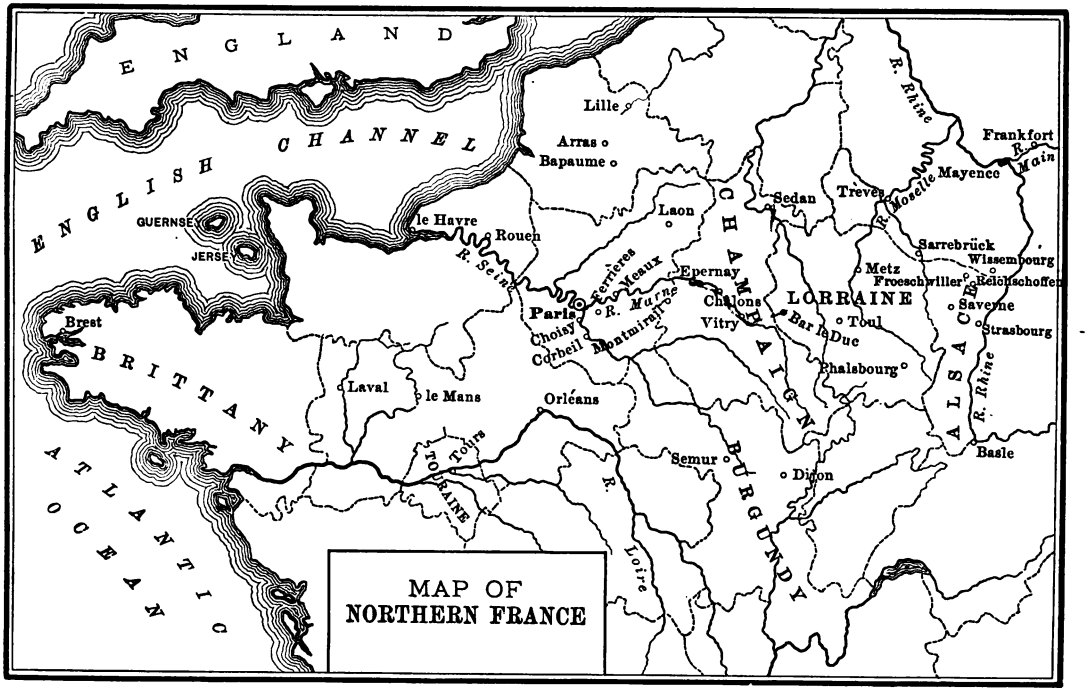
time. In the Notes will be found explanations of historical matters not connected with any one person or place, and also such help on points of language as may be required by readers who are no longer in the very first stage of their study of French.

The excellent German edition of this text, by Dr. U. Cosack of Bremen (Leipzig, 1891) has been invaluable in the preparation of the present edition, by affording, among other things, the German view of the events of 1870–1871.

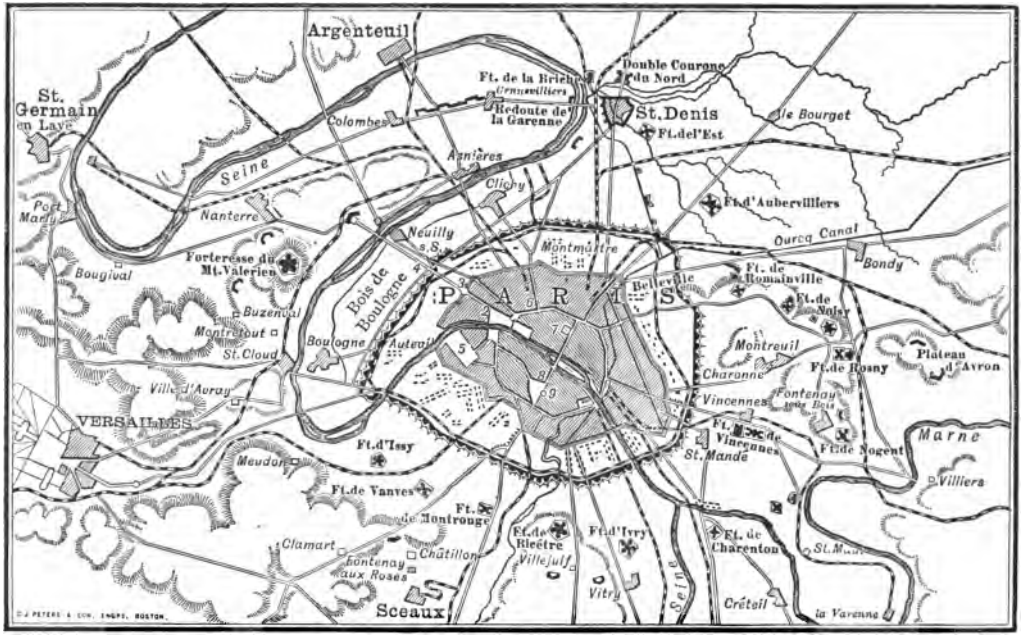
It is hoped that the two maps which accompany the Notes will be found of much use in giving reality to the strategic and other movements described or referred to in the text.

I. H. B. SPIERS.

PHILADELPHIA,
June, 1898.




MAP OF NORTHERN FRANCE




1. Place de la Concorde. 2. Champs-Élysées. 3. Arc de Triomphe. 4. Porte Maillot. 5. Champ de Mars. 6. Opéra. 7. Bourse. 8. Quartier Latin. 9. Panthéon.

# LE SIÈGE DE PARIS

19 SEPT., 1879—28 JAN., 1871

---

## CHAPITRE PREMIER

### AVANT LE SIÈGE

I

#### DÉCLARATION DE LA GUERRE

C'EST le 19 juillet 1870 que la guerre fut déclarée à la Prusse.

Je me souviens que le 22 ou le 23, dînant en bonne et nombreuse compagnie, comme on vint à parler de la campagne qui commençait — il n'y avait guère à ce moment d'autre sujet de conversation — un des convives qui nous avait écoutés longtemps en silence, tandis que nous contions nos espoirs et nos chances de succès, nous interrompit, et d'une voix grave :

« Messieurs, nous dit-il, je connais beaucoup l'Allemagne ; j'y ai vécu des années ; je sais parfaitement ses forces et les nôtres. Je vous fais la gageure qu'avant deux mois les Prussiens seront en armes, sous les murs de Paris. »

Ce ne fut qu'un haro sur le prophète de malheur ! On le traita de mauvais Français, de Prussien, d'espion vendu à Bismarck.[1] Il fut houspillé de la belle façon, par des gens

en humeur de rire, et qui ne voyaient dans cette boutade, que le paradoxe d'un boulevardier [1] qui s'amuse. Il est certain qu'à ce moment-là l'idée que Paris pût jamais être assiégé, cette idée bizarre, impossible, invraisemblable, ne
5 s'était présentée à aucune imagination, de ce côté du Rhin. Nous avions beau être avertis chaque jour, par nos fortifications,[2] du sérieux de cette éventualité, jamais nous n'avions regardé ce long rang de talus, couverts d'herbes fraîches, que comme un lieu de promenade, destiné à égayer le tour
10 de la ville ; et les placides bastions, avec leurs canons inoffensifs, nous faisaient l'effet de ces braves gardes nationaux [3] qui montaient, pour la forme, [4] avec un fusil désarmé, la garde à l'état-major [5] de la place Vendôme. Et puis, Paris ! c'était pour nous la ville sainte, la capitale de la civilisation ; qu'on
15 osât y toucher jamais, c'était un sacrilège, dont il ne pouvait tomber dans la pensée qu'aucun peuple se rendît jamais coupable !

Ah ! Berlin ! c'était une autre affaire ! Nous trouvions tout naturel d'y entrer, après trois ou quatre grandes vic-
20 toires, tambours battants et enseignes déployées. M. de Girardin venait d'écrire, dans un article qui fut célèbre au moins huit jours, qu'il nous fallait reconduire ces Vandales, à coups de crosse dans le dos, jusqu'à Berlin. Il exprimait, en parlant ainsi, sous la forme vive du journaliste, une idée
25 qui était toute parisienne. Je ne crois pas que la guerre eût été dès l'abord très populaire chez nous. Mais comme on la savait inévitable [6] à une époque plus ou moins éloignée, on s'y était résigné vite :

« Autant vaut tout de suite, » s'était-on dit les uns aux
30 autres.

La précipitation même du gouvernement avait rassuré les

esprits. En voyant sur quel frivole prétexte il avait poussé les choses à l'extrême et brûlé ses vaisseaux,[1] on avait naturellement pensé qu'il se sentait absolument prêt, et l'on croyait que ce serait une affaire lestement menée, et qu'on serait à Berlin avant l'hiver. 5

« A Berlin ! à Berlin ! »

C'était le cri dont on accueillait les régiments qui traversaient Paris pour se rendre en Alsace. Et l'on chantait *la Marseillaise*,[2] en les accompagnant aux gares des chemins de fer. 10

Était-on de bonne foi avec soi-même ?[3] Souhaitait-on aussi vivement la guerre qu'il l'eût semblé à n'entendre que les braillards de la rue ? C'est un point qui n'est pas encore bien éclairci. Je crois qu'une fois le gant jeté, le gros de *la* population s'était abandonné sans trop de réflexion à cette 15 humeur belliqueuse qui est le fond de tout bon Français. On ne hait pas, chez nous, de cueillir des lauriers, et l'exemple des guerres précédentes,[4] qui toutes avaient été assez vite et assez glorieusement terminées, ajoutait encore à la confiance que nous avions en notre supériorité militaire. Notre 20 invincible armée ! nos braves soldats ! nos vieux généraux d'Afrique ! On n'entendait que ces mots sur le boulevard et dans les rues, et il n'était si pacifique bourgeois qui ne sentit l'odeur de la poudre. Quelques-uns se précautionnaient déjà de drapeaux et de lampions. 25

Dans les théâtres, c'était comme un mot d'ordre.[5] À peine le rideau tombé sur le spectacle du jour, vingt voix, trente voix, cent voix, criaient à pleins poumons : *La Marseillaise !* L'administration,[6] qui s'attendait à cette quotidienne manifestation d'enthousiasme, avait tout préparé pour y satisfaire. 30 La toile se relevait, et l'un des artistes du théâtre entonnait

l'hymne patriotique. Aux premières mesures, un spectateur ne manquait jamais de jeter d'un ton de commandement le mot : *Debout ! debout !* Toute la salle se levait à cette injonction et reprenait le refrain en chœur.

Cette cérémonie, qui se renouvelait tous les jours, eut un caractère grandiose la première fois qu'elle naquit de l'élan spontané de la foule. C'était à l'Opéra. L'affiche ne portait point que *la Marseillaise* dût être exécutée ce soir-là. Mais tout Paris, le tout Paris des artistes et du grand monde,[1] savait que, si le public l'exigeait trop vivement, madame Marie Sass était prête à la chanter. Au troisième acte de *la Muette*,[2] après que le beau chant : *Amour sacré de la patrie*, eut tendu les cordes de nos âmes, ce ne fut qu'un cri de l'orchestre aux combles du théâtre : *La Marseillaise ! la Marseillaise !* L'hymne sacré commença. *Debout !* cria une voix claire et perçante, que tout le monde reconnut pour être celle de M. de Girardin. Le public, comme s'il était secoué d'un choc électrique, se leva tout entier, et une inexprimable émotion traversa la salle. Beaucoup d'hommes pleuraient ; les autres n'avaient pas les larmes loin des yeux.

Ce n'était pas, à vrai dire, une opinion qui se manifestait ; cette foule n'en avait pas de bien arrêtée. C'était plutôt une explosion de sentiment : un sentiment mal défini, très obscur, mêlé de chauvinisme[3] guerrier et de crédulité niaise. Un petit groupe d'hommes avaient seuls gardé leur sang-froid ; seuls ils avaient pu calculer, connaissant les ressources des deux nations, les chances de cette guerre si légèrement déclarée, et ils gardaient, à travers cet universel enthousiasme, un front soucieux, et des appréhensions qu'ils n'eussent jamais osé exprimer en public, par crainte d'être lapidés. J'ai connu personnellement quelques-uns de ces hommes, et

peut-être étaient-ils plus nombreux que je ne le supposais alors. Mais ils se taisaient par prudence personnelle autant que par nécessité de patriotisme. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'à ce moment ils ne formaient dans la masse de la population qu'une minorité imperceptible. Le public français, chez qui le tambour qui bat déconcerte si aisément les raisonnements les plus sages, eût penché bien plutôt du côté des *blouses blanches* [1] que la police soudoyait pour entretenir, à force de cris et de chants, dans les rues et dans les esprits, une agitation guerrière.

## 2

## PREMIÈRES INQUIÉTUDES

Ce frémissement belliqueux s'en alla toujours croissant, du 19 juillet jusqu'aux premiers jours d'août. Il se compliqua même bientôt d'une certaine impatience nerveuse, que les conseils des journalistes avaient bien de la peine à contenir.

« Eh quoi ! se disait-on, voilà deux semaines que la guerre est déclarée, et nous ne sommes pas même encore à Mayence ! A quoi pensent donc nos vieux généraux d'Afrique, et nos braves soldats, et notre invincible armée ? C'était bien la peine d'acheter des cartes et des épingles surmontées de drapeaux ! »

C'est pour les Parisiens leur façon la plus ordinaire de prendre leur part des fatigues de la guerre. Ils achètent une carte — en a-t-on vendu pendant ces quinze premiers jours ! des cartes d'Allemagne, bien entendu : il n'y en avait pas d'autres ! — et s'armant de longues épingles qui marquent la position des armées belligérantes, ils les font voler sur le

papier. Rien ne les arrête dans l'exécution de leurs plans. Ils franchissent les rivières, traversent les montagnes, et s'emparent des villes fortes avec une promptitude merveilleuse. Un bon coup d'épingle, et voilà le drapeau tricolore
5 qui flotte sur Trèves, sur Mayence, sur Cologne. Il n'en eût pas coûté davantage de le planter sur les murs de Berlin.

L'annonce d'un premier succès à Sarrebrück ne fit que nous confirmer dans la bonne opinion que nous avions de nous-
10 mêmes. On s'amusa bien[1] un peu du rôle qu'une dépêche télégraphique, demeurée célèbre, faisait jouer à l'héritier présomptif du trône ; — l'empereur contait à sa femme que le petit Louis avait ramassé une balle tombée à ses pieds, et que le régiment en avait pleuré de tendresse.

15 Deux jours après éclata la nouvelle d'une grande victoire. C'était un samedi, par une belle journée d'été. Jamais je n'ai rien vu et ne verrai sans doute rien de tel. Toute une population affolée de joie, et courant éperdue sans savoir où. On se serrait les mains, on s'embrassait en pleurant
20 de joie, sans se connaître. Sur la place de la Bourse, la foule était énorme ; elle agitait ses chapeaux en l'air, et criait. On reconnut madame Gueymard dans une voiture découverte, et on lui demanda *la Marseillaise ;* elle l'entama de sa voix puissante, et cinquante mille hommes en repre-
25 naient le refrain en chœur. Toutes les maisons s'étaient, comme par enchantement, pavoisées de drapeaux ; imaginez les manifestations les plus bruyantes, les plus tumultueuses, d'une joie qui tenait du délire.

Une heure après, un bruit commençait à circuler que la
30 nouvelle était fausse. Il courut, comme une traînée de poudre, d'un bout à l'autre de la ville. De l'extrême joie on

passa tout d'un coup à un excès de fureur qui ne saurait se peindre. La foule eût étranglé les ministres, si elle les avait tenus en ses mains. La déception était trop forte ; ce fut comme une explosion de rage, qui finit par se tourner en blagues, ainsi qu'il arrive toujours à Paris. Le lendemain, personne ne voulait avoir cru à ce gigantesque canard ! [1] On ne trouvait plus sur le boulevard que des gens qui n'avaient pas été dupes . . . qui l'avaient bien dit. . .[2]

Je me suis arrêté un instant sur cet épisode ; c'est que là, pour la première fois, il fut possible à l'observateur de bien juger cette population parisienne : comme elle est facile aux effarements subits ; combien elle est crédule, aveugle, emportée, et quel peu de fond [3] il faut faire sur son bon sens et sa raison ! Elle n'agit jamais que par caprice, et flotte sans cesse, comme un vaisseau sans gouvernail sur une mer agitée de vents contraires, d'un extrême à l'autre, de la confiance la moins justifiée au découragement le plus profond. Après ce court instant où Paris fut comme illuminé d'une joie folle, il tomba dans le plus extraordinaire des abattements. J'avoue que cet incident, qui n'eut pas d'autres suites, ne me donna pas, non plus qu'à d'autres esprits froids, bonne idée de la force de résistance que pourrait jamais opposer un tel peuple aux malheurs.

Je ne prévoyais pourtant point tous ceux qui allaient nous frapper coup sur coup : le général Douay vaincu et tué le 4 août à Wissembourg, et le surlendemain 6, cette défaite à jamais déplorable de MacMahon, entièrement détruit à Wœrth, à Frœschwiller et à Reichshoffen. Par la brèche ouverte, le torrent de l'armée allemande se précipita. Il n'y avait pas à s'y tromper : c'était l'invasion.

C'est ce jour, pour la première fois, que les Parisiens

virent passer devant leurs yeux le spectre du siège de la ville.

Ils s'inquiétèrent tout de suite de deux mesures à prendre : les fortifications à mettre en état, et les Allemands, 5 qui habitaient Paris, à en chasser au plus vite. Mais ce ne fut qu'une idée. Pour la population allemande, les économistes prouvèrent doctement que ce serait une grande faute de la renvoyer : qui donc balayerait les rues ? fabriquerait les bottes ? taillerait des habits ? tripoterait les affairs de la 10 haute finance ? C'étaient des bonnes gens, que ces buveurs de bière, très industrieux, très sobres, qui nous enrichissaient en faisant leurs affaires, et ce serait une grosse faute que de se priver de leurs secours. On ne tarda pas à oublier les compatriotes de Bismarck. Il est vrai que ce ne fut pas pour 15 longtemps, et que leur tour ne devait tarder à revenir.

Le souci des fortifications ne dura guère davantage. Les journalistes écrivaient nombre d'articles pour démontrer que Paris ne pourrait jamais être investi à moins de quinze cent mille hommes — douze cent mille au bas mot ; — qu'une 20 place de guerre qui pouvait se ravitailler et conserver ses communications libres était imprenable, à moins d'être emportée d'assaut. Quant à l'assaut, nous étions là. . . . On dénombrait les troupes de secours, et cette vaillante armée de quatre cent mille gardes nationaux qui surgirait de terre 25 aussitôt que nos chefs frapperaient le sol du pied. Ah ! ils n'auraient qu'à venir ! ils verraient bien.

Nous nous repaissions de ces chimères, que nous prenions alors, que tout le monde prenait, pour des réalités. Mais notre passion nous persuadait plus aisément encore 30 que toutes les démonstrations des gens du métier. Nous ne nous demandions pas précisément s'il fallait faire grand

fond sur ces fortifications sur lesquelles on feignit de compter si fort. Non, nous partions de cette idée, tenace et profonde comme toutes les idées préconçues, qu'il était impossible que l'ennemi arrivât jusqu'à Paris, qu'il l'assiégeât et le couvrit de feux. Cette monstruosité ne pouvait nous entrer dans la cervelle. Le sol sacré de la patrie s'entr'ouvrirait sans doute et dévorerait les bataillons prussiens, avant que fût consommé cet horrible sacrilège.

Il y a des peuples dont les imaginations, naturellement tristes, sont hantées de papillons noirs.[1] Les Parisiens, au contraire, ont l'esprit toujours ouvert aux crédulités et aux espérances. Jamais ils ne regardent en face la réalité qui leur déplaît; ils ressemblent à l'autruche, qui se cache la tête entre deux pierres pour ne pas voir le chasseur qui la vise. Ils se leurrent jusqu'au bout de chimères agréables, et détournent volontiers les yeux des malheurs qu'ils ne peuvent plus se dissimuler.

C'était dans toute la presse comme un parti pris[2] de mensonges qui flattaient la vanité nationale. On ne pouvait guère cacher les progrès des Allemands, et leurs succès répétés partout où ils rencontraient nos troupes. Mais on s'en tirait par des excuses que l'on tenait toutes prêtes, pour sauver à nos propres yeux notre amour-propre souffrant. Nos défaites étaient plus glorieuses que des victoires, et l'on disait de la journée de Wœrth que c'était un revers triomphant. On exaltait la gloire de nos retraites, et l'héroïsme des soldats qui les exécutaient.

## 3

### L'INVASION

Le premier moment de stupeur une fois passé, Paris, avec l'élasticité naturelle de son optimisme, rebondit à l'espérance. Le ministère Ollivier fut balayé en un jour, et l'on mit à la tête du gouvernement le général Montauban, comte de Palikao. C'était un vieux malin [1] qui n'eut pas de peine à nous prendre pour dupes. Il avait bien vu le mauvais effet qu'avaient produit sur la population les vanteries et les fanfaronnades du régime tombé ; [2] il prit avec infiniment d'habileté le contre-pied [3] juste de ce système. Il ne donna plus aucune nouvelle des opérations militaires. Chaque jour, après la séance, il prenait à part deux ou trois de ses familiers, et leur glissait mystérieusement à l'oreille des paroles énigmatiques : « Si Paris savait ce que je sais, il illuminerait ce soir. . . . Chut ! » ajoutait-il en posant le doigt sur ses lèvres.

— Chut ! répétait Paris, le même soir tout bas.

Et quand un membre de la gauche,[4] impatienté de ce silence, s'avisait de demander à la Chambre quelques renseignement plus positifs :

— Je ne puis rien dire, répondait le ministre, mais tout va bien. . . .

Et si on le pressait trop :

— J'ai affaire. . . . Il faut que je m'en aille.

Ou encore :

— Il m'est impossible de parler davantage ni plus haut : j'ai depuis vingt ans une balle dans la poitrine et elle m'interdit les longs discours.

Et l'on s'extasiait sur ces façons évasives de répondre :— Quel homme ! il a depuis trente ans une balle dans la poitrine !

Les journaux ne gardaient pas le même silence que Palikao. Il s'abattait tous les matins sur les kiosques[1] une nuée de récits fantastiques, qui tenaient en haleine la confiance et la bonne humeur des Parisiens. Un jour on contait que dix régiments prussiens, acculés contre des carrières taillées à pic, avaient été, d'un seul coup, précipités dans l'abîme, et qu'il avait péri vingt mille hommes, entassés les uns sur les autres. Une effroyable purée ! Le lendemain, quelques soldats français, qui faisaient semblant de laver innocemment leur linge sur le bord d'un étang, y avaient attiré le gros des forces ennemies, que Bazaine avait ensuite entourées par un mouvement rapide de conversion, et qu'il avait exterminées.

On calculait le nombre des Prussiens morts depuis le commencement de la guerre : c'était par centaines de mille que l'on comptait les cadavres.

Paris dévorait ces histoires. Un de mes amis, homme de beaucoup d'esprit, mais légèrement sceptique, avait le privilège d'en inventer d'inouïes, d'invraisemblables. Il en a mis pour son compte une demi-douzaine en circulation ; et comme un jour, après l'avoir entendu conter, de l'air le plus sérieux du monde, une de ses bourdes habituelles, je lui demandais quel plaisir il trouvait à cet exercice :

— Moi ! aucun, me dit-il, c'est par philanthropie. Voilà des gens qui vont aller se coucher sur des pensées riantes ; ils feront les rêves les plus agréables du monde : ils seront heureux jusqu'à demain. Ce n'est donc rien que cela ?

Le bruit s'était répandu que Bazaine avait été renfermé

dans Metz, où il restait bloqué. Si toutes les bonnes nouvelles qui nous arrivaient coup sur coup de la frontière lorraine étaient véritables, pourquoi demeurait-il là-bas, à peu près inactif au lieu de se replier sur Paris? On envoyait 5 régiments sur régiments à MacMahon, campé à Châlons, et qui s'occupait à y reformer une nouvelle armée. Mais cette armée, composée de pièces [1] et de morceaux, où les mobiles [2] parisiens entraient pour une forte part, n'inspirait qu'une confiance médiocre. Nous les avions vue partir, ces mobiles 10 que le peuple avait, dans un langage familier, nommé les *moblots*, et leurs allures n'étaient pas faites pour donner foi en leur discipline et en leur courage. Ils avaient traversé Paris, débandés, chantant, beaucoup [3] ivres, qui dans des fiacres, qui dans des carrioles et dans tous les véhicules qu'ils 15 avaient pu mettre en réquisition; d'autres à cheval, et la plupart à pied, en tas, sans ordre de marche, sans distinction de grade.

Une fois arrivés à Châlons, ils avaient empli le pays des bruits de leurs désordres et de leurs folies. Les rumeurs les 20 plus sinistres nous revenaient à Paris; une fois ils avaient mis le feu au camp; une autre fois ils avaient répondu par des cris d'émeute à leur général, qui leur parlait d'honneur et de patrie. Ces récits, déjà navrants par eux-mêmes, se grossissaient d'exagérations ridicules en passant de bouche en 25 bouche; comment résister avec de tels soldats à des troupes exercées et victorieuses?

Ces troupes, on apprenait d'heure en heure leurs progrès à travers les provinces de l'Est. Les villes tombaient l'une après l'autre entre leurs mains; toutes ouvraient leurs portes; 30 telle grande cité tremblait devant quatre uhlans, qui la sommaient de se rendre. Ces quatre uhlans, on les voyait

partout à la fois, prompts et insaisissables, et à leur approche c'était comme un *sauve qui peut*[1] général. Les places fortes de la Lorraine et de l'Alsace tenaient bon contre cette inondation qui se répandait autour d'elles et battait leurs murs; mais l'ennemi, laissant des divisions pour en faire le siège, s'avançait toujours à marches forcées; ses têtes de colonnes menaçaient déjà la Champagne. Il n'y avait plus à se leurrer de chimères. Sous huit jours, mettons-en[2] quinze, le Prince Royal[3] déboucherait avec son corps d'armée victorieux dans la plaine de Gennevilliers.

Ce fut la seconde fois que Paris songea sérieusement au siège, en le voyant si proche. Il ne s'en émut pourtant pas encore autant Que l'eussent commandé les circonstances. Qu'espérait-il? Qu'attendait-il? Je n'en sais rien, et il n'aurait pas bien pu le dire lui-même. Mais il comptait toujours sur un événement imprévu, sur un miracle, sur quelque chose.

## 4

### SEDAN

Le quelque chose arriva.

Ce fut un samedi soir que se répandit dans Paris la lugubre nouvelle d'un grand désastre. Depuis deux jours, Paris avait vécu sur les boulevards et dans les rues, chacun interrogeant ceux qu'il rencontrait: « Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau? » Les rumeurs les plus contradictoires n'avaient cessé de circuler dans cette foule inquiète, surexcitée, fiévreuse. On avait appris, à n'en pas douter, qu'une terrible bataille s'était livrée aux environs de Sedan, et qu'elle con-

tinuait avec des alternatives diverses. Mais le dénouement dernier ? C'est ce dénouement qu'on ignorait et qu'on attendait avec une agitation inexprimable. Les kiosques étaient assiégés de mains tendues qui s'arrachaient les jour-
5 naux ; on montait sur les bancs des boulevards pour les lire à haute voix. Mais on ne formait que des conjectures, qui toutes se détruisaient les unes les autres. Rien de certain, rien de précis. Toute cette foule, sevrée ainsi de renseignements officiels, avait mal aux nerfs ; aux premiers mots d'une
10 conversation, on se traitait [1] de Prussien ou d'imbécile, et pour un rien on eût échangé des cartes.[2] Les voix étaient brèves, cassantes ; [3] les physionomies farouches.

A huit heures du soir, je m'en allai au bureau du *Gaulois* [4] chercher des nouvelles, si par hasard on en avait reçu. Je
15 vis avec surprise la porte soigneusement fermée, et qui ne s'ouvrait qu'avec précaution aux initiés. J'entrai ; la consternation était sur tous les visages. On me tendit un journal, qu'un de nos *reporters*, qui arrivait à l'instant même de Bruxelles, venait de rapporter dans sa poche. J'y lus, avec
20 un désespoir mêlé de stupéfaction, toute cette histoire de la capitulation de Sedan, viellie déjà de trente-six heures, et que personne à Paris ne savait encore.

—Est-ce possible ! m'écriai-je atterré.

Le doute n'était malheureusement pas permis. Le rédac-
25 teur en chef était allé lui-même, le numéro à la main, chez le préfet de police lui demander si le récit était conforme à la dépêche reçue par le gouvernement. Le préfet de police avait baissé la tête. Nous agitâmes la question [5] si l'on publierait tout de suite une édition du *Gaulois*, qui répandît [6]
30 la fatale nouvelle. L'un de nous fit observer que rien n'était moins prudent, dans l'état d'exaspération où l'on voyait les

esprits ; que les bureaux pourraient bien être, dans ce premier moment de fureur, saccagés et brûlés. On s'abstint donc.

Mais la rumeur n'en allait pas moins grossissant à travers la foule. Les détails manquaient à tout le monde ; mais que nous eussions subi quelque chose de terrible, cela paraissait certain, cela flamboyait à tous les yeux. Personne ne dormit cette nuit-là à Paris.

Le lendemain c'était le dimanche 4 septembre, la République était faite.

# CHAPITRE II

## PRÉLIMINAIRES DU SIÈGE

### I

### PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE

JAMAIS, dussé-je vivre mille ans, je n'oublierai les émotions de ce jour étonnant. On avait appris, la veille au soir, le plus terrible désastre dont jamais un peuple ait pu être affligé ; on avait aperçu avec certitude la saisissante réalité d'un siège
5 devenu imminent ; on avait plongé, sous ce coup de massue, jusqu'au fond de l'abîme, et l'on s'était couché désespéré. Le lendemain, c'était un dimanche, jour de fête pour la population parisienne. Un soleil éclatant resplendissait au ciel, et l'on baignait en quelque sorte ses yeux dans la lumière
10 et la chaleur d'une de ces premières journées d'automne, qui sont si belles en France. Il semblait que toutes les noires visions de la nuit se fussent envolées à la clarté de ce matin charmant. Le peuple de Paris était descendu tout entier aux boulevards, où la foule se pressait en longues
15 ondulations sur l'un et l'autre trottoir. L'allégresse était peinte sur tous les visages ; on causait, on riait. A tout instant, des bataillons de la garde nationale, les uns armés, les autres sans armes, passaient en chantant sur la chaussée. Ils s'interrompaient pour crier de temps à autre : « Vive
20 la République ! » et d'immenses acclamations leur répondaient : « Vive la République ! »

Le bruit se répandit bientôt qu'elle venait d'être officielle-

ment proclamée au Palais législatif.[1] Toute cette foule — et Dieu sait pourtant qu'elle n'était pas composée que de républicians—l'accueillit comme une vieille amie sur le retour de qui l'on comptait depuis longtemps et qu'on est heureux de revoir enfin. C'était dans les rues l'animation paisible d'un peuple qui a de la joie plein le cœur. Point de grossiers tumultes; point de bruyantes poussées; point de manifestations furieuses. Non, c'était une gaieté expansive et spirituelle qui pétillait de toutes parts, en serrements de mains, en félicitations mutuelles, en propos railleurs. On ne voyait qu'ouvriers ou gardes nationaux, perchés sur de longues échelles, qui abattaient à coups de marteau les N [2] se relevant en bosse sur les enseignes des fournisseurs officiels.[3] La foule s'amassait autour du grand justicier-démolisseur. Elle lui adressait ses exhortations qu'il renvoyait sous forme de quolibets. Et c'étaient de part et d'autre de longs éclats de rire. Les cafés étaient pleins, et débordaient de consommateurs qui, tout en buvant des liqueurs, suivaient des yeux cette scène inouïe, et contribuaient au spectacle en prenant leur part de la joie générale.

Et les Prussiens? et le siège prochain? Ah bien, oui! C'etait bien des Prussiens et du siège qu'alors il s'agissait.[4] On avait fait trêve aux soucis. J'entendis, en passant, un ouvrier dire à l'un de ses camarades:

— Ils n'oseront plus venir, maintenant que nous 'l'avons!

*Ils*, c'étaient les Prussiens; *nous l'avons*, ils voulaient parler de la République. Ne souriez pas; ce fut pour une heure la folie de toute la population parisienne. Elle est si habituée à se payer de phrases [5] qu'elle crut de bonne foi qu'à ce seul mot de République les Prussiens s'arrêteraient épouvantés. Elle s'imagina que c'était là une de ces for-

mules magiques qui chassent les démons et calment les tempêtes. Cette naïveté paraîtra sans doute invraisemblable à ceux qui me liront de sang-froid. Mais j'en appelle à tous les témoins du quatre septembre. Ils étaient deux millions. Oui, nous avons tous senti monter à notre cerveau les fumées de cette ivresse étrange. Oui, nous nous sommes grisés de ces événements si capiteux, et d'un même coup, bon sens, raison, juste discernement des choses, réflexion, tout s'est envolé. — Comment cela s'est fait, je ne le conçois pas bien encore, quand j'y songe ; mais j'ai moi-même senti l'influence, et je ne crois pas avoir jamais joui plus pleinement du bonheur de vivre que dans ces quelques heures.

## 2

### LE NOUVEAU GOUVERNEMENT

Le lendemain Paris apprit la composition certaine de ce gouvernement, qui, ramassant un pouvoir tombé à terre, avait usurpé la redoutable mission de réparer tant de malheurs et de sauver la France. On avait décerné, d'une commune voix, la présidence au général Trochu, que l'empereur avait quelque temps auparavant, sous l'énergique pression de l'opinion publique, nommé gouverneur de Paris.

Parmi les nouveaux ministres, il n'y en avait guère que deux ou trois qui inspirassent une réelle confiance à la bourgeoisie parisienne. On respectait Jules Favre pour son incontestable réputation d'honnêteté parfaite, son civisme et son désintéressement authentiques, et son prodigieux talent de parole. Mais on ne le croyait pas capable de dominer une situation aussi difficile que celle qui nous avait été léguée

par le désastre de Sedan. On ne se doutait guère du service qu'il nous allait rendre, en écrivant le récit de son entrevue avec M. de Bismarck. On avait foi en Gambetta ; non pas qu'il eût donné encore des preuves bien certaines de sa capacité. Il n'était guère connu du public que pour une demi-douzaine de discours très éloquents. Mais on le savait jeune, actif, très hardi et très prudent tout ensemble ; il alliait toute la fougue du méridional français à l'astucieuse finesse de l'Italien ; il avait su, tout en se ralliant les sympathies de la classe bourgeoise, conserver une grande autorité sur les populations jalouses et turbulentes de Belleville, et de Montmartre. Bref, il était populaire, et ce seul mot explique tout en France, où il est convenu que rien ne réussit comme le succès.

On était également engoué du général Trochu, non pas que l'on sût grand'chose de ses talents militaires ; mais il avait eu, sous l'Empire, le courage d'écrire un livre où il signalait les défauts de notre organisation militaire, et semblait avoir d'avance indiqué les causes de nos futurs revers. La campagne de 1870 avait rendu à cet ouvrage un cruel intérêt d'actualité,[1] en donnant à son auteur une popularité immense. Il est certain qu'il avait fallu, pour le composer et le rendre public, une dose considérable de ce courage qui est en France le plus rare de tous : le courage civil. Le général Trochu avait, en rompant ainsi en visière[2] aux chefs de l'armée et à l'empereur, compromis son avancement, et il s'était résigné à ne plus être jamais rien. Il se trouva, par un revirement inattendu des choses, que ce livre, qui devait peser sur toute sa carrière et le retenir dans les grades inférieurs, le porta au souverain pouvoir et lui mit les destinées de la France entre les mains.

Les Parisiens n'avaient encore senti qu'une inquiétude à son endroit. Le général Trochu s'était dès l'abord répandu en proclamations et en circulaires. Il écrivait trop bien. Il causait aussi beaucoup. La tradition le représentait adossé à la cheminée de son salon, et développant, avec une incroyable abondance de paroles, ses projets et ses illusions aux auditeurs qui se renouvelaient incessamment autour de lui. Mais le besoin d'un homme en qui l'on espérait était si pressant, que l'on écarta les sujets de crainte et que l'on s'abandonna, à peu près sans restriction, à ce nouveau sauveur que l'on venait de se choisir.

Le public était bien éloigné, à ce moment, de toute idée de paix. Outre qu'il se croyait couvert de ce nom de République, comme d'un bouclier invincible, il ne respirait que la fureur et la vengeance. Jules Favre n'était que l'écho de la conscience publique, quand il écrivait cette fameuse phrase, où se reconnut toute la France : « *Ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses !* » La bourgeoisie accueillit avec transport et répéta, de son air le plus convaincu, la phrase consacrée : « *Ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses !* » Et les farouches démocrates [1] la complétèrent par ces mots significatifs : « *Ni un écu de notre trésor.* » Car il y avait une faction qui, de bonne foi ou de parti pris,[2] ne voulait entendre à rien. Un journal contait cette conversation, qui, disait-il, avait eu lieu entre un négociant de la rue du Sentier [3] et un Bellevillois à tous crins.[4]

— Eh bien ! disait le négociant, qui voulait tâter,[5] son homme, on a conclu la paix ; les Prussiens se retirent.

— Et on ne leur a rien cédé ? j'espère, répondait le Bellevillois soupçonneux.

— Ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses.

— Ni un écu de notre trésor ?

— Ni un écu de notre trésor, affirmait le négociant, poussant l'épreuve à bout.

— Et qu'est-ce qu'on leur a demandé d'indemnité ?

## 3

### APPROVISIONNEMENTS

Deux questions se présentaient, pressantes et pleines de menaces, au nouveau gouvernement : celle des fortifications et celle des approvisionnements. Qu'avait fait jusqu'alors le pouvoir tombé, et que laissait-il à faire ?

C'était M. Clément Duvernois, l'ex-ministre du commerce, qui avait été chargé d'approvisionner Paris. M. Clément Duvernois, qui était fort suspect à l'opinion libérale, possédait au moins le mérite, assez rare, d'être intelligent, actif, entreprenant surtout ; peu de scrupules, beaucoup de hardiesse et de décision. Il avait dès l'abord résolument rompu avec le train ordinaire de la routine administrative, et passé à la volée [1] une quantité énorme de marchés avec tous les grands industriels qui se présentaient.

On se contait à l'oreille l'étonnement d'un des plus grands industriels de France, qui avait été mis en communication avec le ministre du commerce pour un approvisionnement de houille à faire.

— De la houille, avait dit l'impétueux Clément Duvernois ; oui, sans doute, il nous faut de la houille, beaucoup de houille. La houille est le pain de l'industrie.

— Et de quelle espèce la voulez-vous ?

— De quelle espèce ?

— Oui, il y en a de trois sortes.

Et le chef d'usine avait énuméré leurs qualité respectives.

5 — Très bien ! un tiers de chacune alors, avait dit le ministre.

— Et combien vous en faut-il ?

Le ministre indiqua un chiffre ; l'industriel sourit :

— Ce serait, dit-il, la consommation d'un jour à Paris.

10 — Ah ! vraiment ! fit le ministre. . . . Eh bien ! alors, tant qu'il en pourra tenir.

*Tant qu'il en pourra tenir*, ce fut sa devise, et il se trouva que pour le moment, c'était la bonne. Il est bien entendu que je ne puis donner les chiffres exacts des provisions accu-

15 mulées, et je ne sais si personne, même dans les bureaux du ministère, les pourrait avoir absolument authentiques. L'histoire seule aura plus tard des renseignements fidèles à cet égard, comme à bien d'autres. Je ne suis qu'un bourgeois de Paris qui se contente de rapporter ce qu'on disait

20 alors, et l'effet que produisaient ces rumeurs sur l'esprit public.

Je copie dans un journal du 4 octobre cette note d'origine officieuse, sinon officielle, qui fit à ce moment le tour de la presse :

25 « *Voici le chiffre des immenses approvisionnements que possède actuellement la ville de Paris. Dans les différents parcs de la capitale, tels que le bois de Boulogne, le Luxembourg et quelques autres, nous possédons environ 220,000 moutons, 40,000 bœufs, et 12,000 porcs.*

30 « *Or, comme la consommation quotidienne de Paris est évaluée à peu près à mille moutons, et à sept cents bœufs, il suit de là*

*que nous avons des ressources suffisantes pour voir venir les événements.*

« *Quant à la farine, Paris en possède une provision de trois cent mille quintaux, sans compter les quantités qui existent déjà chez les boulangers, et que l'on peut estimer à deux cent mille quintaux.*

« *Trente à quarante mille quintaux de viande salée ou conservée, et une provision considérable de poisson salé. Enfin Paris possède encore une énorme provision de sel, cent mille quintaux de riz, dix mille quintaux de café, sans tenir compte des quantités de différents produits qui se trouvent dans les magasins du commerce de la capitale.*

« *La population parisienne est donc parfaitement approvisionnée et peut, en toute assurance, attendre les Prussiens.* »

C'était une des curiosités les plus courues du moment que ces immenses parcs de bestiaux au cœur même de Paris. Outre le bois de Boulogne et les jardins publics, on avait, dans l'intérieur des fortifications, disposé, pour les recevoir, d'immenses étendues de terrains vagues,[1] et on les y avait parqués tant bien que mal. Des mobiles, choisis parmi les fils de la campagne, étaient chargés de les soigner. C'était pitié de voir ces pauvres bêtes, qui semblaient avoir la nostalgie de leurs étables, et qui, le mufle en l'air, aspirant l'air avec force, poussaient de longs et tristes mugissements. Elles piétinaient sur un sol croupi, et regardaient languissamment les visiteurs qui s'aventuraient à travers les boues de ces campements.

Le gouvernement nouveau poursuivit avec une activité fébrile les approvisionnements commencés par ses prédécesseurs. L'industrie privée seconda de son mieux le mouvement. Bien qu'on ne crût pas encore positivement au siège,

ni surtout à un blocus, il se trouva néanmoins nombre de spéculateurs, qui firent venir, en grande hâte, et par trains directs, d'énormes quantités de denrées de toutes sortes. Les gares furent emplies, bondées de provisions, qui ne s'écou-
5 lèrent que lentement vers des dépôts qu'on leur improvisa dans Paris. Les Halles [1] virent se dresser en piles gigantesques les sacs de farine, les tonneaux de viandes fumées, les meules de fromages, les boîtes de conserves, et les innombrables montagnes de légumes secs. C'était un prodigieux
10 spectacle, de voir ce flot incessant de victuailles s'engouffrer, par de monumentales ouvertures, sous les vastes arceaux de ces réservoirs, qui paraissaient inépuisables.

Tout ce qu'il y avait de monuments vides à Paris fut requis pour ce service. Il est inutile de les compter. Je ne
15 donnerai, pour exemple, que le nouvel Opéra, et la façon dont on employa la superficie qu'il couvrait. Tout le monde sait que le gros œuvre [2] du nouvel Opéra était entièrement achevé, et ses dehors mis au point,[3] quand éclata la révolution de septembre. L'architecte, s'occupait déjà d'enlever
20 la clôture de planches, qui dérobait aux yeux une partie de son chef-d'œuvre. Il escomptait le plaisir de cette première inauguration, en attendant le grand jour de l'ouverture définitive. Il ne se doutait guère que cet édifice, construit en l'honneur de la musique et de la danse, servirait d'abord à
25 tant d'usages qui n'avaient point le moindre rapport aux beaux-arts.

On craignait qu'à un moment donné, les Prussiens coupant nos aqueducs, Paris ne manquât d'eau ; on se souvint que l'Opéra était bâti sur une nappe d'eau qui descendait des
30 hauteurs de Montmartre. On fora la couche de béton sur laquelle reposaient les fondations du monument ; on fit jaillir

une rivière, et emplit d'eau les vastes profondeurs du dernier dessous.[1]

Par-dessus, on entassa les boulets de toutes formes, et à mesure que de dessous en dessous on remontait à la lumière, on emplit ces immenses réservoirs, faits pour recevoir des décors et engloutir les portants[2] de dix mètres de haut, de blé, de farines, de pommes de terre, de vin. Le rez-de-chaussée fut pris par une exposition de loterie,[3] à dix millions de billets ; par des campements de mobiles et des baraquements de toutes espèces. Par-dessus, à tous les étages, on empila des milliers et des milliers d'objets destinés, soit à l'alimentation, soit au vêtement de l'armée ; sans parler d'une boulangerie militaire, ce qui fit commettre aux *reporters* une plaisanterie :

Dans le palais du son[4] on fait de la farine.

Que dirai-je encore ? Sur les vastes espaces de ce palais de marbre et d'or, on installa des cuisines et des logements pour les officiers, une ambulance pour les blessés, et sur le toit un appareil de lumière électrique et tout un système de signaux. Du haut en bas, l'Opéra nouveau respira la guerre, et son histoire fut celle de tous nos monuments publics à cette heure.

## 4

### FORTIFICATIONS

APPROVISIONNER Paris n'eût servi de rien, si on ne le fortifiait pas.

Nous étions tous fort ignorants de ce que valaient les fortifications de Paris. Nous savions bien qu'elles exis-

taient, car on ne manquait jamais de dire, le dimanche, en sortant de Paris, quand le convoi du chemin de fer traversait le fossé circulaire : « Ah ! nous voilà aux fortifications ! » Mais nous ne les avions jamais regardées que comme un
5 joujou prodigieux, un gigantesque hochet, et l'on ne nous eût surpris qu'à moitié si l'on nous avait dit qu'on les avait fait venir de Nuremberg, avec des soldats de plomb pour mettre en haie dessus.

L'enceinte continue de Paris se développe avec ses quatre-
10 vingt-quatorze bastions, suivant un cercle presque régulier de trente-six kilomètres de circonférence. La ligne que l'on tracerait de centre à centre de chacun des seize forts détachés qui protègent l'enceinte n'a pas moins de 105 ou 106 kilomètres d'étendue. Ces chiffres étaient sans doute fort ras-
15 surants. Mais en quel état de défense se trouvaient ces fortifications ?

Sur ce point, nous n'avions, nous autres bourgeois, que des données fort incertaines. C'était pourtant l'avis des hommes du métier qu'il fallait, au bas mot, six mois de tra-
20 vaux pour compléter ce système et lui donner toute sa force de résistance.

Un de mes amis intimes, qui eut occasion de causer en ces jours-là avec Trochu, l'interrogea sur les chances de succès qu'offrait la situation.

25 Le général lui prit le bras avec force :

— Monsieur, lui dit-il, d'une voix vibrante, les Prussiens entreront dans Paris quand et comme ils voudront. Comptez là-dessus, et il n'y a pas un seul officier un peu instruit qui ne le sache.

30 — Diantre ! général, et qu'espérez-vous alors ?

— Eh ! mais, nous faire tuer auparavant.

Et M. Trochu se rejetant en arrière, ajouta avec une nuance de cette emphase qui est le caractère de sa personne et de son talent :

— Ce sera de l'humus pour les générations futures.

La proclamation de la République, qui aurait dû hâter les travaux, les arrêta net. Ce fut, je l'ai déjà dit, un moment de courte folie. Il fut impossible, à ce qu'il paraît, durant huit jours, d'obtenir aucun travail des ouvriers. Ils fêtaient, à leur manière, le retour de la grande exilée,[1] et s'imaginaient que le nom de République ferait bien plus pour les défendre que des terres remuées et des canons allongeant leurs gueules ouvertes hors des embrasures. La tête leur avait tourné.

Il y eut là bien du temps misérablement perdu.

# CHAPITRE III

## LES PRUSSIENS ARRIVENT

### I

### ATTITUDE DES PARISIENS

QUE faisaient les Prussiens ?

L'histoire expliquera le secret de leur longue inaction, dont il nous est impossible aujourd'hui de connaître les causes bien exactes.[1] Ce qu'il y a de certain, c'est que tout le monde s'attendait à les voir, cinq ou six jours après Sedan, tomber sur Paris et en forcer les portes, et que le 19 à peine commencèrent à poindre leurs casques dans les environs de Saint-Denis.

On suivait leurs étapes par ces avis insérés coup sur coup et jour par jour dans les feuilles publiques : Les trains ne vont plus que jusqu'à Bar-le-Duc, et, le lendemain, jusqu'à Vitry, et deux jours après jusqu'à Châlons, puis jusqu'à Épernay. Nous mesurions ainsi de combien de lieues décroissait la France. Le matériel des chemins de fer se repliant de ville en ville sur Paris, nous avertissait du terrain abandonné à l'ennemi, et la ceinture que formaient les Prussiens autour de nous allait se rétrécissant sans cesse, jusqu'à l'heure où Asnières et Vincennes devinrent enfin têtes de ligne.[2] Le lendemain, tous les wagons, toutes les machines, tout ce qui sert à l'exploitation des chemins de fer était remisé dans Paris, et les portes par où les trains s'échappaient de la grande ville étaient murées et fermées.

Il est bien probable que ceux qui en conteront le siège à la postérité ne montreront chez les Parisiens, durant cet intervalle, qu'une ferme et inébranlable résolution de vaincre ou de mourir ; ils étaleront l'héroïsme de cette grande capitale, qui rompit, sans pâlir, avec ses habitudes de luxe et de mollesse, et forma le projet de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de se rendre lâchement. En réalité, les sentiments qui agitèrent la bourgeoisie parisienne pendant cette période d'attente furent très complexes, et d'une analyse qui ne laisse pas d'être délicate à l'observateur.

Au fond de tous les cœurs, il y avait — cela était absurde, insensé, ridicule — mais enfin il y avait comme un secret espoir que les choses s'arrangeraient, que les Prussiens s'arrêteraient en route. Sur quoi fondait-on ces illusions singulières ? Sur tout et sur rien. Guillaume avait déclaré qu'il ne faisait la guerre qu'à l'empereur Napoléon. Eh bien ! disait-on, voilà l'empereur tombé ; pourquoi le roi de Prusse poursuivrait-il la campagne contre une nation qui ne lui a rien fait ? Il aura peur, ajoutait-on, de la République française, et de la propagande des idées démocratiques dans son armée. On comptait encore sur l'intervention de l'Europe : la Russie ne permettra pas à la Prusse qu'elle poursuive des conquêtes qui deviendraient inquiétantes pour la sécurité de l'Europe. L'Angleterre doit sentir que, la France vaincue et dépecée, Guillaume mettra la main sur la Hollande, et prétendra à l'empire des mers. Tous les jours nous lisions dans les journaux des notes où l'on nous leurrait des plus belles espérances d'intervention prochaine. On ne citait pas, en revanche, les articles où le *Times* déduisait froidement les raisons qui devaient engager l'Europe à s'abstenir et lui conseillait une indifférence où elle n'était que trop encline.

Mais ce qui nourrissait par-dessus tout ce rêve insensé du public parisien, c'est cette incurable vanité qui est le fond de notre caractère national. La prise de Paris nous semblait être un monstrueux sacrilège, un attentat si épouvantable contre toutes les lois divines et humaines, qu'il ne pouvait pas nous entrer dans l'imagination que ce crime achevât de se commettre. Non, cela n'était pas possible ; la terre s'ouvrirait plutôt et dévorerait les maudits qui oseraient porter la main sur l'arche sainte.

A travers ces illusions, un sentiment tout contraire se faisait jour dans toute la bourgeoisie : c'est qu'on devait rester à Paris, et y faire tête de son mieux à l'orage qu'on prévoyait. Il y a toujours, dans toutes les grandes occasions, une phrase consacrée qui exprime le sentiment public et sert en quelque sorte de mot de ralliement. *Il faut être là*, était le mot à la mode.

Le gouvernement de la défense avait engagé toutes les bouches inutiles à se retirer de Paris. Beaucoup de personnes de la classe aisée avaient, pour obéir à ces prescriptions et par mesure de prudence, emmené leurs femmes et leurs enfants, qui aux bains de mer, qui dans des villes d'eaux, qui en Touraine et dans le midi de la France, et toutes étaient revenues, une fois ce devoir de famille accompli. L'émigration vers les côtes de la Normandie avait été considérable, et c'était un spectacle curieux de voir les gares de ces plages[1] célèbres encombrées d'hommes, qui, tous, rentraient seuls à Paris sans qu'aucun besoin d'affaires les y rappelât. Mais ils s'étaient dit : Il faut être là. Ils se formaient en groupes animés, et tous, grands commerçants, avoués, avocats, fonctionnaires, artistes, s'abordant, sans se connaître, entamaient conversation :

— Eh bien ! vous aussi, vous retournez à Paris ?

— Ma foi ! oui ; ce n'est pas pour le mal que je ferai aux Prussiens ; je ne sais pas tenir un fusil. Mais il faut être là.

Il faut être là ! c'était le refrain universel, et l'on ne tarissait pas en railleries sur les hommes qui, pris de peur, ou par des raisons personnelles, se sauvaient de Paris, sans espoir de retour. On les avait nommés les *francs-traqueurs*[1] ou les *francs-fileurs* de la Seine. On contait qu'un journaliste connu, au moment d'enregistrer ses bagages, avait serré la main d'un ami qui l'avait accompagné jusqu'à la gare :

— Allons ! mon ami, du courage ! lui avait-il dit les larmes aux yeux. Il en faut pour quitter Paris en un pareil moment !

On se répétait en riant le mot de l'artiste, à qui ses amis disaient avec reproche :

— Eh quoi ! tu pars ?

— C'est plus fort que moi ! leur avait-il répondu, je ne veux pas rester dans une ville qui ne se défendra pas.

Il y eut à cette heure grave un entraînement universel et qui fait le plus grand honneur à Paris. Cette nation si frivole, si vaine, et que je viens de montrer moi-même si facile aux illusions, forma très simplement, mais très fermement aussi, le projet de résister jusqu'au bout, et quoi qu'il lui en pût coûter. Personne en ces jours-là n'avait prévu un blocus. Toute la population s'attendait à une attaque de vive force. Elle pensait que les Prussiens, aussitôt arrivés, bombarderaient, et, sacrifiant cinquante mille hommes, passeraient entre deux forts. La perspective n'était ni rassurante, ni gaie pour des gens dont les trois quarts n'avaient pas tiré un coup de fusil, et cependant aucun n'avait reculé ; ils s'étaient tous dit :

— Il faut être là !

La défense héroïque de Strasbourg avait monté toutes les imaginations. Tous les jours on voyait défiler sur les boulevards des compagnies de garde nationale, portant des feuillages verts et des fleurs au bout de leurs fusils, qui s'en allaient Place de la Concorde présenter les armes à la statue de Strasbourg, et déposer leurs bouquets sur le piédestal. On faisait un discours patriotique, on chantait *la Marseillaise*, on s'exhortait à imiter l'exemple de ces braves gens, qui, là-bas, sous la mitraille, défendaient obstinément l'honneur de la patrie.

Les clubs (il y en avait beaucoup et de toutes sortes qui s'étaient fondés à Paris) agissaient encore dans ce sens. Personne n'eût osé seulement y prononcer le mot de paix. On eût été honni, sifflé, conspué.

Ainsi s'entretenait ce foyer brûlant d'exaltation patriotique. Les politiques qui, du fond de leur cabinet, jugent froidement les choses, auraient mieux aimé que le gouvernement (quel qu'il fût) s'en allât droit aux Prussiens et leur dit : Qu'exigez-vous ? Ne nous imposez que des conditions acceptables à la France, même après tant de défaites, et concluons la paix. Mais ils n'osaient que timidement et par voie oblique donner ces conseils, et ceux mêmes qui les trouvaient justes auraient craint d'en rien témoigner. Ce n'était donc, les uns y allant de bon cœur, et les autres un peu malgré eux, qu'un cri dans la population :

— Il faut être là !

## 2

### LES TROUPES DE DÉFENSE

Le patriotisme ne suffit point a défendre une ville, même derrière des murailles. Il y faut des soldats. On n'en avait point. MacMahon détruit, Bazaine bloqué, que restait-il à Paris? Les trois cent vingt-cinq mille hommes qui composaient toutes les troupes disponibles en France étaient tous en Allemagne, les malheureux! L'armée de Metz, elle aussi, avait été forcée de capituler, et pour répéter un de ces mots cruels et cyniques qui sont familiers à l'esprit parisien, Bazaine avait enfin opéré sa jonction avec MacMahon.[1]

Où trouver des soldats? Vinoy, par bonheur, venait, par une retraite habile et qui fut admirée même des Prussiens, de ramener à Paris tout un corps d'armée, qui avait échappé avec lui au désastre de Sedan. Mais il ne fallait pas faire grand fond sur ces troupes. Outre que ce n'étaient pas de vieux soldats, l'élite de notre armée, comme ceux que possédait Bazaine, ils revenaient démoralisés par le spectacle du grand désastre auquel ils avaient assisté de loin. Ils en rapportaient l'impression très vive, dans leur imagination éperdue. Mal vêtus, mal chaussés, affichant sur toute leur personne le désordre de la déroute, cela n'eût rien été encore; c'était le moral surtout qui était affecté chez eux. Ils n'avaient plus de confiance ni en leur chefs ni en leurs armes.

— Ce n'est pas la peine d'essayer, disaient-ils, ces gens-là sont plus forts que nous.

De toutes parts il rentrait dans Paris des fuyards de Sedan. Tous rapportaient à Paris un grand degoût de cette guerre,

et contribuaient à semer le découragement et la peur. On a fort souvent remarqué que le Français avait besoin d'être porté par le succès, et que son courage était plus dans l'élan que dans la résistance. Les revers le brisent et la retraite
5 l'achève. Songez que ces soldats avaient subi, coup sur coup, avec une rapidité inouïe, les défaites les plus effroyables dont ait jamais parlé l'histoire ; qu'ils venaient de faire cent lieues de pays, avec les Prussiens à leurs trousses, et songez quelle pouvait être leur ardeur à courir à de nouveaux
10 combats ! On leur avait répété tout le long de la campagne le mot du *Times :*

— Vous êtes des lions conduits par des ânes !

Hélas ! les lions mêmes avaient perdu leurs crinières. Il n'y avait plus, pour le moment au moins, aucun effort vi-
15 goureux à en espérer.

On s'était hâté de mander à Paris les marins de nos ports, Il n'en restait plus autant qu'on aurait voulu. Beaucoup voyageaient sur cette flotte si fastueusement inutile qui avait croisé dans la Baltique ; [1] cinq ou six mille s'étaient fait hacher
20 avec une bravoure incomparable, à Sedan. Le reste arriva. C'étaient d'excellents soldats, qui ont fait à Paris peu de bruit et beaucoup de besogne. On les distribua dans les forts, ou ils retrouvèrent leurs pièces, qu'on avait enlevées aux vaisseaux pour en armer les citadelles.
25 Ils ne furent pas pour nous un objet de curiosité ni de spectacle ; leurs chefs, qui craignaient pour eux la contagion de l'indiscipline et du découragement, les tenaient serrés de court,[2] et ils n'avaient qu'à de rares intervalles la permission de descendre *à terre.*[3] C'est à peine si, par-ci
30 par-là, nous, avions occasion de les voir, avec leur chapeau ciré, leur grand col rabattu, leur vareuse bleue, leur figure

bronzée, leur air martial et bon enfant tout à la fois, filer leur nœud [1] dans nos rues.

L'armée régulière étant détruite, il fallut bien se rabattre sur la mobile, cette mobile qui devait sauver la situation. Depuis longtemps notre armée, sans qu'on s'en aperçût, n'etait plus composée en grande partie que de *vendus* [2] ou de *réengagés ;* les uns, qui forment presque toujours de mauvais soldats, les autres qui deviennent des prétoriens [3] grognons. Ce n'était plus la nation. L'organisation de la mobile, au contraire, puisait aux forces vives de la patrie : elle prenait le paysan dur à la peine,[4] obéissant, et d'une bravoure si tranquille ; l'ouvrier, bon compagnon, d'un corps si souple et d'un esprit si élastique, plein d'entrain et de gaieté, l'homme des coups de main [5] ; et à côté, les fils de cette bourgeoisie qui avait eu durant quarante années le tort de se désintéresser des armes, instruits ceux-là, intelligents, et animés de ce courage que donne toujours aux âmes bien nées la supériorité des lumières. C'étaient là les vrais éléments des armées d'autrefois, de celles qui avaient repoussé l'Europe en '92,[6] et qui, pour notre malheur, l'avaient conquise et foulée, de 1800 à 1814.[7]

Mais toute cette organisation n'existait guère encore que sur le papier. L'essai qu'on en avait fait à Paris n'avait été ni bien heureux ni fort encourageant. La mobile de Paris nous avait épouvantés par son indiscipline, dont on nous faisait les récits les plus étranges. C'était un peu la faute de l'ancien gouvernement, qui, ne comptant jamais s'en servir, lui avait donné pour officiers des jeunes gens haut apparentés et riches, mais parfaitement ignorants de bien des choses militaires, et par là même sans influence aucune sur leurs hommes.

Le maréchal de Mac Mahon s'en était débarrassé en les évacuant sur Paris ; on les avait campés à Saint-Maur ; mais il paraît que là ils ne se conduisaient guère mieux. Peu à peu cependant ils se rangèrent et apprirent leur métier, sur-
5 tout après que, sur une décision qui fut commune à tous les mobiles, on leur eût permis de choisir leurs officiers à l'élection. Mais c'étaient pour le moment des soldats sur lesquels on ne pouvait compter qu'à demi : très braves sans doute, et capables d'un vigoureux coup de collier au jour de sortie,
10 mais peu sûrs, et qui avaient besoin de se former.

Le mobile de province inspirait plus de confiance. Non pas que ces jeunes gens fussent plus au courant de la vie militaire : bien peu savaient tenir un fusil ; mais on lisait sur leur honnête, robuste et placide physionomie que c'étaient
15 tous de solides gars, dont on ferait tout ce qu'on voudrait, si l'on savait les mener. Le général Trochu est Breton d'origine. Il avait donc fait venir tout de suite la mobile de Bretagne qui s'était levée comme un seul homme à sa voix. Les pauvres garçons ! je les vois encore avec leurs longs
20 cheveux, leurs grands chapeaux ronds et leur visage étonné quand ils débarquèrent à Paris, le soir, par une pluie battante. Ils avaient tous l'air pensif, recueilli et tout ensemble énergique. On lisait, sur leur rude figure, et cette force qu'ils ont tirée d'une terre de granit, et ces habitudes de méditation
25 que donne le spectacle incessant de la vaste mer.

Tout autre était le Bourguignon : haut en couleur, la mine gaie, avenante, le verbe sonore, l'allure superbe, le geste exubérant ; de plantureux gaillards qui ont du vin dans le cœur. Et quelle imagination ! quelle verve de dévouement patrio-
30 tique ! J'en connaissais quelques-uns ; c'était plaisir de les entendre : ils ne devaient faire qu'une bouchée des Prussiens.

Je rencontrai à cette époque le bataillon de Semur, dont un des capitaines était de mes amis. Quels récits colorés et fantasques ! On les avait d'abord laissés chez eux, à faire l'exercice, loin des armées allemandes. Mais ils ne l'entendaient point ainsi ! ils voulaient, eux aussi, venir à Paris comme les autres, se battre. Ils députent au ministère un des leurs, qui leur rapporte un ordre de départ. Les voilà fous de joie. Ils bouclent leurs sacs et en route ! Ils arrivent à Dijon, en gare, tous chantant.

— Vite un train !

— Mais il n'y a plus de train, répond le chef de gare ; le dernier vient de partir, et les Prussiens ont peut-être déjà coupé la ligne.

— Un train, ou l'on te fusille !

Et de rire ! Ce sont les grosses gaietés bourguignonnes. Il faut bien en passer par où veulent ces diables déchaînés. On organise un train.

— Mais je n'ai pas de chef de train ! [1]

— Eh bien ! monte toi-même sur la locomotive ! Plus vite que ça, ou l'on te fusille.

Le chef de gare s'exécute, et sur tout la route nos Bourguignons, ivres de plaisir, tirent à travers les portières sur les vaches qui paissent, sur les troupeaux de moutons qui broutent les prés ; ils chantent, ils crient, ils se bousculent. C'est le vin rouge du pays qui bouillonne dans leurs veines et déborde en joyeuses extravagances.

Quinze jours après, ces gaillards Bourguignons étaient à l'ordre du jour [2] de l'armée. Ils s'etaient battus avec cette même gaieté savoureuse [3] et forte !

On évalue à soixante et dix mille le nombre des mobiles qui furent ainsi appelés de province, dans les jour qui pré-

cédèrent l'investissement. C'était l'espoir d'une armée; ce n'était pas une armée.

Derrière venait la garde nationale. La garde nationale n'était point une force organisée. Le gouvernement déchu
5 s'en était toujours défié. Il se rappelait cette définition restée célèbre: « La garde nationale, c'est la nation armée en face du pouvoir. » Outre qu'il l'avait supprimée dans un certain nombre de quartiers, il l'avait épurée dans tous les autres. Il n'y avait laissé que les hommes sur qui il croyait pouvoir
10 compter, et encore les décourageait-il d'un service qui n'était plus que de parade.

L'ennemi approchant, tout le monde sentit qu'il fallait être de la garde nationale. Il y avait déjà des bataillons tout formés; ils étaient en général composés de gros bourgeois,
15 négociants, médecins, avocats, employés, et comptaient de huit cents à mille hommes. Ils se recrutèrent de tous ceux qui, dans le quartier,[1] occupaient une position analogue de fortune, et se distinguèrent par ce nom, qu'ils conservèrent tout le temps de la crise, d'*anciens bataillons*. Ils s'arrêtèrent
20 généralement au chiffre de douze cents hommes.

Des *nouveaux bataillons* se formèrent dans les quartiers où la garde nationale n'existait pas. Il fallut aussi en créer dans les quartiers plus riches, où les anciens ne suffisaient plus aux inscriptions qui affluaient de toutes parts. Ces
25 nouveaux bataillons montèrent rapidement au chiffre de deux mille hommes.

Il s'agissait d'armer ces multitudes. Les fusils manquaient. C'est à peine si l'on en avait assez pour en donner aux moblots: on fit flèche de tout bois;[2] on fouilla dans tous
30 les arsenaux; on proclama le commerce des armes et des poudres de guerre absolument libre; on invita l'industrie

privée à fabriquer et à faire venir des armes. Vous ne pouviez, à cette époque, entrer de jour dans un salon sans tomber au milieu d'une discussion sur les mérites respectifs des différents fusils ; on allait chercher le fusil de la maison, et le maître en expliquait complaisamment le mécanisme. La foule était grande chez les armuriers : des rémingtons [1] ou des chassepots ! Les acheteurs ne sortaient pas de là ; [2] les armuriers ne se faisaient pas faute d'en promettre : ils allaient en recevoir ; ils attendaient des arrivages du Hâvre. De fait, ils en fournirent en assez petit nombre et à des prix exagérés. Le chassepot, qui revient à 70 francs à l'État, ne se vendait pas moins de 150 à 200 francs. Les révolvers avaient en huit jours monté de 30 francs à 90. Il n'était fils de bonne mère [3] à Paris qui ne voulût avoir son révolver en poche.

— J'aurai du moins, se disait-on, le plaisir d'en tuer un !

*Un*, c'était des Prussiens qu'il s'agissait ; on croyait alors qu'ils entreraient tout de suite et de vive force. Il se trouva qu'il n'y eut de tués, par ces révolvers, que des gardes nationaux. On en faisait jouer la batterie devant les amis assemblés. C'était pour montrer l'ingéniosité du système. Une balle partait sans dire : *gare !* et donnait aux journaux du lendemain un joli entrefilet sur le danger des armes à feu.

Tout ce monde ne savait pas le premier mot des exercices. On se mit bravement à l'œuvre. Il y eut exercice le matin et le soir ; nos boulevards et nos places furent sans cesse occupés, soit par des moblots, soit par des compagnies de garde nationale qui manœuvraient avec une ardeur infatigable. Les progrès furent rapides, mais le temps dont on disposait était trop court. Les officiers instructeurs manquaient ; et

le public sentait bien, les chefs le sentaient encore plus douloureusement, que les Prussiens seraient sous les murs de Paris avant que cette multitude fût devenue une armée.

## 3

### PRÉPARATIFS DANS LA BANLIEUE

Les fortifications, je l'ai déjà dit, n'inspiraient pas beaucoup plus de confiance que la mobile et la garde nationale. C'était, pour user du mot de M. Thiers, une force morale. Est-ce pour cela qu'on n'y travaillait que mollement ? Ce qui est sûr, c'est que le travail n'avançait guère.

La destruction des villages qui entourent Paris ne marchait pas non plus assez vite. Ce n'était pas, il est vrai, une petite affaire de détruire tant de maisons, d'anéantir tant de richesses accumulées par soixante années de prospérité sans exemple. Quel spectacle que celui qu'étalaient aux yeux toutes ces ruines ! Tout autour de Paris, il y avait une ceinture de villages qui étaient les plus riches du monde, bien bâtis et gais, et pleins d'une population aisée. Il fallait les démolir pour faire place nette, et ouvrir aux canons des remparts un champ tout à fait libre. Partout des bâtiments éventrés par la pioche bâillaient hideusement au soleil. Des centaines de charrettes emportaient de ces lieux de dévastation des poutres, des pierres et des mobiliers. On ne marchait qu'à travers les décombres, où grouillaient, mêlés au peuple de démolisseurs, les habitants des villages et les enfants qui jouaient sur les ruines, avec l'insouciance de leur âge.

Ah ! il y a eu là des sacrifices bien douloureux ! Je ne parle pas de ceux que chacun a faits pour son propre compte, mais de ceux qui nous intéressaient tous, comme habitants de Paris, de ce pauvre Paris si cruellement mutilé par nos propres mains. Non, nous ne savions pas nous-mêmes, nous ne nous doutions pas, nous ne pouvions nous douter, de quel cœur nous l'aimions. Il nous tenait au cœur par toutes sortes de liens invisibles que nous ne soupçonnions pas.

Qui m'eût dit qu'au milieu de tant de désastres, un des coups les plus sensibles que je dusse recevoir, ce serait la destruction du bois de Boulogne, ce bois, où moi, homme de travail, je n'allais pas quatre fois dans l'année, ce bois que je croyais m'être indifférent, comme tous les biens dont on ne jouit pas. Eh bien ! non, je ne pus apprendre, sans un vif chagrin, que ces arbres transportés à grands frais, ces prairies improvisées, ces lacs creusés de mains d'homme, toutes ces grâces et ces élégances d'une nature factice allaient être déshonorés par la hache et le feu. J'en aurais pleuré.

Je m'en allai les voir la veille même du jour où la promenade y devait être définitivement interdite au public. C'était une après-midi splendide. Avez-vous remarqué la prodigieuse influence du temps sur l'esprit des Parisiens ? Il semble que par un joyeux soleil qui luit sur la ville et qui la dore, il ne puisse nous arriver rien de triste. La fête est dans nos cœurs comme un ciel bleu. Un jour de pluie rembrunit nos âmes, et nous noircit encore l'horreur de notre situation.

La meilleure partie du bois était encore debout, et déjà les feuilles commençaient à s'empourprer de ces tons roux qui sont tout ensemble si beaux et si mélancoliques. Les allées, ces allées que nous avions vues si peuplées d'équipages, si

vivantes et si rieuses, étaient absolument désertes et mornes, et nos pas sonnaient dans le silence et la solitude.

Nous arrivâmes aux lacs; plus de voitures alentour, plus de cygnes, ni de canards à aigrettes se promenant sur l'eau. Ils avaient été tués la veille à coups de fusils par les moblots, ainsi que les chevreuils et les biches parqués dans le bois. Nous retrouvions çà et là quelques plumes blanches tombées sur l'herbe. C'était, hélas! tout ce qui restait de la vie qui animait ces lacs, devenus aujourd'hui de tristes flaques d'eau.

A mesure que nous avancions du côté des remparts, nous rencontrions des bûcherons et des soldats armés de haches, et nous entendions les coups sourds du fer sur les troncs qui pliaient et tombaient avec un bruit de bois qui se déchire. Les oiseaux effrayés s'envolaient en gémissant. La conversation avait été jusque-là, entre nous, animée et railleuse. Elle baissa peu à peu et s'éteignit. Nous eûmes tous, en voyant mourir ce bois, qu'on appelait si justement *le bois*, le bois par excellence, comme un funèbre pressentiment de la grande ville disparue. Ce ne fut qu'un moment, mais qui suffit à nous montrer toute la profondeur de notre tendresse pour ce Paris, pour les charmants paysages de la banlieue parisienne. Ils sont si beaux, ces environs de la grande cité! S'il y a de par le monde [1] des points de vue plus magnifiques et qui étonnent plus l'imagination, il n'y en a point qui plaisent davantage à l'esprit, qui soient plus fins,[2] plus animés, plus coquets, qui éveillent mieux l'idée d'une civilisation aimable et spirituelle, qui aient plus de grâces brillantes et inspirent plus la gaieté. O nos jolis bois de Meudon, de Ville-d'Avray! O notre joyeux Bougival tout peuplé de canotiers! O Montmorency, rouge de cerises, Montreuil

embaumé du parfum des pêches, et vous, roses de Fontenay, qu'êtes-vous devenues durant ce siège ! qu'est-ce que ces barbares vont avoir fait de vous !

## 4

### PHYSIONOMIE DE PARIS

ILS arrivaient, pleins de superbe, sans se presser. Ils laissaient, le mot est de M. Bismarck qui se plaît à ces insolentes ironies, les Parisiens *cuire dans leur jus.*[1] Le 9 septembre on les savait à Laon d'un côté, à Montmirail de l'autre. Dans la journée du 11 (notre dernier dimanche, hélas !) Meaux télégraphiait qu'on voyait poindre les lances des uhlans. C'est en vain que, devant cette invasion de sauterelles, le génie[2] faisait sauter nos ponts sur les fleuves, nos viaducs sur les chemins de fer ; Guillaume écrivait paisiblement à Augusta : « Les Français ont grand tort de semer tant de ruines sur notre passage, notre marche n'en est pas arrêtée d'une heure. » Il ne disait probablement pas toute la vérité, mais il ne mentait de guère ! . . . Le 15, les hussards bleus arrivaient devant Corbeil, que venaient d'évacuer deux régiments de nos dragons.

Le 17, le dernier train parti de Paris fut attaqué devant Choisy même. Versailles trembla.

Le 19. . . . Arrêtons-nous un instant à cette date fatale, qui marqua le premier jour du siège régulier.

Quelle avait été la physionomie de Paris durant ces quatre ou cinq journées d'effarement et de trouble ? Très agitée sans doute et tumultueuse. Je crois pourtant qu'un étranger,

s'il fût tout d'un coup débarqué en ballon, sur le boulevard, sans rien savoir de nos aventures, ne se fût pas aperçu tout d'abord qu'il tombait dans une ville menacée, pour un temps si prochain, des dernières extrémités. La cité avait conservé toutes ses apparences de gaieté bruyante; les boutiques, le soir, étincelaient de lumières, et les cafés regorgeaient de consommateurs. La population se promenait insoucieuse dans les rues, et rien ni dans les toilettes ni sur les visages n'indiquait de préoccupations sombres. Les Parisiens seuls remarquaient, à mille détails, le changement profond qui s'était fait dans nos habitudes. La clientèle de ces cafés, toujours si animée et si bruyante, ne se composait plus guère que d'officiers de mobiles.

On avait déjà fermé les théâtres. Toute la population qui va d'ordinaire au spectacle s'était ainsi trouvée rejetée dans la rue, et comme on a l'habitude de se coucher tard à Paris, elle n'en était que plus agitée et plus fiévreuse.

Dans le jour, c'était un fouillis incroyable d'uniformes qui se croisaient de toutes parts: francs-tireurs aux costumes d'opéra-comique, cuirassiers, artilleurs, lanciers, et la ligne,[1] et la garde nationale, et les moblots. Aux voitures qui sillonnent incessamment le macadam se mêlaient de lourds chariots chargés de décombres, de pauvres charrettes, où s'entassait pêle-mêle un maigre mobilier, et par-dessus, juchés sur quelque matelas, et la femme et les enfants regardaient, ahuris, tout ce tapage. Ici un troupeau de moutons conduit par un berger couvert du sayon traditionnel, et plus loin des bœufs, qui traînaient, attelés, d'énormes voitures de foin.

C'étaient tous les petits ménages des environs qui rentraient ainsi dans Paris, ramenant les épaves de leur fortune dispersée. Pauvres gens! Que de larmes avant de quitter

leur chère demeure ! Où allaient-ils reposer leur tête ? C'était pitié souvent de voir les misérables meubles qu'ils emportaient, des chaises boîteuses, des vases ébréchés, des ustensiles de cuisine qu'une domestique parisienne n'aurait pas ramassés dans la rue : toute leur fortune. D'autres, plus riches, n'étaient guère moins à plaindre. Quelques-uns en moururent de chagrin ; entre autres un joyeux vaudevilliste [1] que nous aimions tous pour son esprit fertile en saillies franches et en bons mots.[2] Il avait passé la meilleure part de sa vie à rassembler une collection de pièces de théâtre, qu'il avait fini par rendre à peu près complète. Il avait acheté, pour se loger, une jolie petite maison à Neuilly, et il avait enfin réalisé, grâce à une vie de travail constant, le *hoc erat in votis* [3] de son maître Horace. Un jour on vint lui dire : Il vous faudra bientôt sortir d'ici, déménager ; les Prussiens vont venir, et si le génie militaire ne démolit pas votre maison, les Prussiens la mettront à sac.

— Quitter d'ici ! répondait-il, non, cela n'est pas possible. J'attendrai, ils ne viendront pas.

Et tandis qu'il se promenait, inquiet, incertain, à travers le petit jardin, dont il avait de ses mains greffé tous les arbres, parcourant du regard tous ses volumes, qu'il avait recueillis avec tant de peine et rangés avec tant de soin, voilà qu'il entendit heurter à sa porte. C'étaient des soldats du génie.

— Allons ! c'est fini ! il faut déloger, et ce soir même.

— Ce soir ! mais huit jours suffiraient à peine au déménagement de ma bibliothèque.

— Tant pis pour votre bibliothèque. La maison sera rasée demain.

Le malheureux garçon ne répondit rien. Il jeta un peu

de linge et quelques hardes dans sa malle, et s'en fut sans trop savoir où. Au premier hôtel qu'il rencontra sur son chemin, il demanda une chambre, se coucha sans mot dire, et le lendemain, quand on entra chez lui, on le trouva mort
5 dans son lit. Tous les liens qui l'attachaient à la vie s'étant rompus d'un seul coup, il avait fui dans l'éternel sommeil.

# CHAPITRE IV

## CHÂTILLON — FERRIÈRES — VILLEJUIF

### I

### COMBAT DE CHÂTILLON

Le 19 au matin, tous les Parisiens, en ouvrant leur journal, y purent lire un article à peu près conçu en ces termes : « Les dernières voies ferrées qui reliaient Paris avec la France et avec l'Europe ont été coupées hier soir. Paris est livré à lui-même. Il n'a plus à compter que sur ses ressources personnelles et sur son propre courage. L'Europe qui a reçu de cette ville tant de lumières, et qui n'a jamais vu sa gloire sans une secrète envie, l'abandonne. Mais Paris, nous en sommes persuadés, prouvera qu'il n'a pas cessé d'être le rempart le plus solide de l'indépendance française. »

Toutes les feuilles publiques exécutaient des variations plus ou moins brillantes sur ce thème commun : Paris tiendra, Paris doit tenir. Mais à mesure qu'approchait le moment solennel, la résolution du gouvernement de la défense nationale, mise en face de périls si extrêmes et d'une issue déplorable qu'il regardait comme certaine, semblait faiblir et reculer. C'était à ce moment-là le bruit public que le gouvernement *en avait assez ;* et ces on-dit [1] de la foule semblaient confirmés par la nouvelle, incertaine encore, mais qui fut bientôt reconnue vraie, d'une démarche personnelle de notre ministre des affaires étrangères près de M. de Bismarck et du roi Guillaume.

Les clubs jetèrent feu et flammes. Qu'allait faire M. Jules Favre au camp ennemi ? Avait-il oublié sa fière déclaration : *Ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses.* Et les agitateurs, levant les bras au ciel ou
5 montrant le poing, ajoutaient avec force imprécations : *Ni un écu de notre trésor.* C'étaient les premières manifestations de ce parti avancé que nous retrouverons bien souvent dans la suite de ce récit. Les hommes qui menaient cette faction étaient pour la plupart d'honnêtes gens, fermement
10 convaincus qu'eux seuls pouvaient sauver la France, fanatiques de 93,[1] et qui n'eussent reculé devant aucun moyen pour faire triompher leurs idées en triomphant eux-mêmes. Ils n'avaient fait jusque-là qu'une guerre sourde au gouvernement du 4 septembre ; ils rompirent définitivement avec
15 lui. Leur plan, c'était d'organiser une grande démonstration que justifiait l'anniversaire du 21 septembre.[2] On devait se réunir place de la Concorde, en face de la statue de Strasbourg, et de là, en armes ou sans armes, se rendre à l'Hôtel de Ville,[3] pour affirmer la résolution de se défendre jusqu'à la mort.
20 Ces menées jetaient d'autant plus d'inquiétude dans Paris que sa constance avait reçu la veille une rude atteinte, et qu'elle était fort ébranlée. Un fait considérable avait d'un seul coup abattu la confiance de la population et tourné ses regards vers la paix ou tout au moins vers un armistice.
25 Les Prussiens, dans leur marche sur Paris, devaient, pour s'emparer de Versailles, tourner la ville vers le sud, et passer d'abord par Créteil, puis longer les hauteurs de Châtillon et de Clamart. Il s'agissait de couper, à Châtillon, les Prussiens en deux, de rejeter la moitié de leurs troupes
30 du côté de Versailles et de la détruire, tandis que l'autre serait refoulée vers le chemin de fer d'Orléans.[4] La droite

de notre armée plia ; elle se composait de zouaves, les uns jeunes recrues, peu habituées au feu, les autres mauvais soldats, qui s'étaient déjà mal battus à Sedan. On ne les avait pas prévenus que les obus des Prussiens, au lieu de leur arriver de face, tomberaient derrière eux, sans qu'ils pussent voir d'où on les leur tirait. A peine eurent-ils vu quatre ou cinq obus éclater au milieu d'eux, sans faire grand mal, qu'ils se crurent perdus, se débandèrent en jetant le redoutable cri : *Sauve qui peut !* Ils dégarnirent ainsi tout un côté de la défense ; les Prussiens profitèrent de la faute et s'avancèrent en colonnes serrées. Le centre et la gauche tenaient bon ; mais les chefs s'aperçurent bien vite que si l'on ne battait pas en retraite on allait être tourné, enveloppé, coupé. On se retira, et même en assez bon ordre, abandonnant aux ennemis les hauteurs de Châtillon et quelques pièces de canon qu'on ne put sauver.

À bien prendre les choses, ce n'était pas un désastre, mais un échec assez mince, où l'on peut même dire, à l'éloge des soldats, que la meilleure partie des troupes avait bien combattu ; car on avait repris deux fois les hauteurs de Châtillon et l'on avait fait payer cher aux ennemis leur premier succès. Mais ceux-là seuls qui ont vu Paris en ce moment peuvent se figurer l'excès de son indignation et de sa terreur, et le désordre de son esprit.

Vers midi, il se répandit sur le boulevard une nouvelle qui prit feu comme une trainée de poudre : « Nous sommes perdus ! les Prussiens sont vainqueurs, ils vont entrer dans Paris ! » J'étais avec un ami qui avait ses entrées aux ministères. Nous courûmes à celui de l'Intérieur,[1] pour avoir des renseignements précis. Nous trouvâmes Gambetta, très échauffé, qui sortait pour donner des ordres.

— Qu'y a-t-il ? lui criâmes-nous.

— Il y a . . . il y a que les Prussiens à l'heure qu'il est, sont peut-être à la porte Maillot ![1] — Et il s'élança en voiture.

À la porte Maillot ! c'était l'exagération du méridional. Nous allâmes au Champ-de-Mars.[2] Là, c'était un effroyable et navrant pêle-mêle de chevaux sans maîtres, d'affûts sans canons, de militaires sans sacs et sans armes, d'officiers à la recherche de leurs compagnies. Les soldats nous étonnèrent par leur visage abruti et positivement idiot. Ils avaient l'air frappé. Nous voulûmes en interroger quelques-uns ; impossible d'en tirer une parole. Ils restaient muets, consternés, comme des gens touchés de la foudre.

Je me trouvais avec un de mes collaborateurs, qui avait assisté, lui, en qualité de *reporter*, aux immenses désastres de Sedan ; le spectacle que nous avions sous les yeux ne le touchait donc que médiocrement. Il en avait vu bien d'autres ! Pour moi, je n'oublierai jamais la sensation douloureuse dont je fus percé au cœur comme d'une flèche aiguë. C'était la déroute, la hideuse déroute. Des soldats de toutes armes arrivaient, débandés, seuls ou par pelotons, les uns sans sac, les autres armés encore, mais portant sur toute leur personne le stigmate du fuyard. Des prolonges d'artillerie,[1] des voitures d'ambulance, des chevaux sans maîtres, courant, se frayant un passage, dans un désordre inexprimable. De chaque côté de la route, sur les trottoirs, une foule énorme, mêlée de femmes et d'enfants, qui interrogeait anxieuse les survenants, ou accablait de quolibets les hommes ivres ; car il y avait des misérables, en uniforme, qui s'étaient soûlés et battaient les murs. Des cris, des chants, des imprécations, des rires, des pleurs, et les gémissements des blessés, et les jurons des charretiers,

et par-dessus, ce murmure indistinct de la foule, ce grondement lointain semblable à celui de l'Océan les jours de tempête. Nous revînmes désespérés. Pendant ce temps-là, les boulevards étaient en proie à une exaltation qui tenait de la folie. On y disait tout haut que vingt mille de nos soldats avaient été complètement écrasés par cent mille Prussiens, que toute l'armée avait jeté ses armes, déclarant qu'elle ne se battrait plus ; que l'assaut allait être sur-le-champ donné par les troupes victorieuses, poussant nos fuyards dans les reins.

Tous ces bruits étaient exagérés ; mais la vérité même, qui se fit bientôt jour, ne laissait pas[1] d'être mortellement inquiétante. Des gardes nationaux, furieux, mettaient la main au collet des soldats débandés, les traitant de lâches, et les conduisant, à coups de crosse de fusil, au poste,[2] ou Place Vendôme. La foule exaspérée crachait au visage des misérables avinés, qui déshonoraient leur uniforme et le nom français. On apprenait que la mobile, au rebours des soi-disant vieilles troupes, avait tenu ferme et s'était bien battue. On criait : *Vive la mobile ! à bas les zouaves ! à bas la ligne !* On demandait qu'on passât les fuyards par les armes ;[3] quelques-uns parlaient de leur brûler la cervelle, sans autre forme de procès.

Le soir, aux boulevards, la circulation était devenue impossible. Une foule énorme encombrait les trottoirs et la chaussée : foule impatiente et nerveuse, s'arrachant les journaux qui ne pouvaient cependant donner encore aucune nouvelle sûre. On se réfugiait dans les cafés, tout brillants de gaz, où les officiers de la mobile semblaient s'être donné rendez-vous, tant les uniformes y étaient nombreux. Beaucoup de femmes avaient pris place à côté d'eux et, par un contraste qui est un des traits caractéristiques de la phy-

sionomie de Paris, tout ce monde causait avec animation, blaguait, s'amusait, riait. Le spectacle de cette gaieté agace des gardes nationaux qui passent ; ils prennent à témoin [1] le public ; on se précipite sur les cafés, qui commencent à rentrer leurs tables en toute hâte. C'est une émeute du bon sens et du bon goût, d'où naît un désordre inexprimable. À dix heures et demie, tous les établissements sont fermés ce jour-là, et le lendemain cette mesure est rendue générale par un arrêté du préfet de police.

On dormit mal cette nuit-là dans la capitale. Il n'y a pas un de nous qui ait sérieusement fermé l'œil. On prêtait l'oreille au rappel des tambours, tant on était convaincu que les Prussiens, poussant leur avantage, attaqueraient vers deux heures du matin. A l'heure où j'écris, nombre de gens croient encore que s'ils avaient en effet usé d'audace, s'ils avaient risqué le coup, ils auraient fait, en sacrifiant trente mille hommes, leur trouée dans nos murs, tant la démoralisation était effroyable. D'autres pensaient, au contraire, qu'ils seraient venus se briser contre la résistance de nos forts, qui, sans être encore aussi complètement armés qu'ils le furent depuis, avaient au service de chacun de leurs canons quatre cents coups à tirer.

Le lendemain nous apporta un rapport militaire sur la bataille de la veille, rapport bien pâle, où l'on remarqua cette phrase, qui devint célèbre à Paris : « Quelques-uns de nos soldats se sont repliés avec une précipitation regrettable. » Cette litote [2] passa dans la conversation parisienne, qui la tourna en plaisanterie. On disait, en riant, d'un garde national qui ne faisait pas l'effet d'être un brave à trois poils : [3] « Il serait homme à se replier avec une précipitation regrettable, » et autres propos de cette espèce.

Mais la foi au succès avait été trop fortement ébranlée dans le public, et l'issue du combat de Châtillon avait donné trop raison à ceux qui croyaient la lutte impossible, pour que les esprits d'une grande partie de la population ne se tournassent point vers la paix. Le parti avancé le sentait bien ; il n'ignorait pas non plus que le gouvernement penchait vers un accommodement, et qu'il espérait aux négociations entamées par Jules Favre ; c'est pour cela qu'il s'agitait avec une fébrile ardeur, faisait feu de tous les journaux,[1] soulevait les clubs, et se préparait à une *journée*, en sorte que la bourgeoisie se voyait, non sans une certaine mélancolie, entre les Prussiens, qui lui mettaient le pied sur la gorge, et ceux qu'elle appelait *les Rouges*, et qu'elle ne voyait qu'armés de poignards, et dévorant par avance l'espoir du pillage. Je ne sais de ces deux maux lequel lui faisait le plus de peur : elle haïssait plus l'étranger, mais elle redoutait davantage les Bellevillois.

## 2

## ENTREVUE DE FERRIÈRES

Ce sera l'éternel honneur de M. Jules Favre, d'avoir à ce moment confondu nos âmes dans un même élan de patriotisme, d'avoir arraché des larmes de tous les yeux, de généreuses larmes, des larmes de douleur et de vengeance.

Il était allé dire à M. de Bismarck : « Cette guerre, née du caprice d'un seul, n'a plus de raison d'être aujourd'hui que la France est redevenue maîtresse d'elle-même. Elle veut la paix, mais une paix honorable, qui ne soit pas une courte et menaçante trêve. »

Et M. de Bismarck avait répondu que, s'il avait la conviction qu'une pareille paix fût possible, il la signerait aussitôt. Mais avec qui la signer ? Le gouvernement que Paris s'est donné est plus que précaire, et si dans quelques jours la ville n'est pas prise, il sera renversé par la populace. . . .

A ce mot de populace, M. Jules Favre s'était récrié. Jamais expression plus malheureuse n'était sortie des lèvres d'un diplomate. Elle tomba, comme un soufflet, sur la joue de la population parisienne. Il n'y eut qu'un cri de rage. Maintenant encore, après bien des jours écoulés, le souvenir de l'injure fait bouillir le sang dans les veines. Il suffit de dire, d'un certain ton : *la populace de M. de Bismarck*, pour voir les yeux s'enflammer de colère.

Le fond des choses était aussi douloureux que la forme en était déplaisante. M. de Bismarck exigeait impérieusement la Lorraine et l'Alsace, et comme M. Jules Favre lui objectait que les peuples qui habitent les deux provinces refuseraient sans doute leur assentiment : « Je sais fort bien, répondit le Machiavel[1] prussien, qu'ils ne veulent pas de nous ; ils nous imposeront une rude corvée. Mais nous ne pouvons pas ne pas les prendre. Je suis sûr que dans un temps prochain, nous aurons une nouvelle guerre avec vous. Nous voulons la faire avec tous nos avantages. »

Il était impossible d'être plus cassant et plus hautain. M. Jules Favre mit alors sur le tapis la convocation d'une assemblée nationale : « Mais, interrompit le comte, pour exécuter ce plan, il faudrait conclure un armistice et je n'en veux à aucun prix. »

La discussion continua pourtant entre les deux négociateurs ; M. de Bismarck parut se laisser convaincre et ajourna au lendemain notre ministre des affaires étrangères.

Mais ici, je laisse la parole à M. Jules Favre. Il faut lire ce récit, si douloureux, si fier et tout plein des émotions patriotiques qui, s'échappant de l'âme de l'écrivain, devaient se répandre sur tout un peuple et le rendre aux soins de sa gloire.

« Je n'ai plus qu'un mot à dire ; car, en reproduisant ce douloureux récit, mon cœur est agité de toutes les émotions qui l'ont torturé pendant ces trois mortelles journées, et j'ai hâte de finir. J'étais au château de Ferrières à onze heures. Le comte sortit de chez le roi à midi moins un quart, et j'entendis de lui les conditions qu'il mettait à l'armistice.

« Il demandait pour gage l'occupation de Strasbourg, de Toul et de Phalsbourg ; et comme, sur sa demande, j'avais dit la veille que l'assemblée devrait être réunie à Paris, il voulait dans ce cas, avoir un fort dominant la ville. . . celui du Mont-Valérien, par exemple. . . .

« Je l'ai interrompu pour lui dire : Il est bien plus simple de nous demander Paris. Comment voulez-vous admettre qu'une assemblée française délibère sous votre canon ? J'ai eu l'honneur de vous dire que je transmettrais fidèlement notre entretien au gouvernement ; je ne sais vraiment si j'oserai lui dire que vous m'avez fait une telle proposition.

« Cherchons une autre combinaison, m'a-t-il répondu. Je lui ai parlé de la réunion de l'assemblée à Tours, en ne prenant aucun gage du côté de Paris.

« Il m'a proposé d'en parler au roi, et revenant sur l'occupation de Strasbourg, il a ajouté : La ville va tomber entre nos mains, ce n'est plus qu'une affaire de calcul d'ingénieur. Aussi je vous demande que la garnison se rende prisonnière de guerre.

« A ces mots, j'ai bondi de douleur, et, me levant, je me suis écrié : Vous oubliez que vous parlez à un Français, monsieur le comte ; sacrifier une garnison héroïque qui fait notre admiration et celle du monde serait une lâcheté, — et je ne vous promets pas de dire que vous m'avez posé une telle condition.

« Le comte m'a répondu qu'il n'avait pas l'intention de me blesser, qu'il se conformait aux lois de la guerre ; qu'au surplus, si le roi y consentait, cet article pourrait être modifié.

« Il est rentré au bout d'un quart d'heure. Le roi acceptait la combinaison de Tours, mais insistait pour que la garnison de Strasbourg fût prisonnière.

« J'étais à bout de forces et craignis un instant de défaillir. Je me retournais pour dévorer les larmes qui m'étouffaient, et, m'excusant de cette faiblesse involontaire, je prenais congé par ces simples paroles :

« Je me suis trompé, monsieur le comte, en venant ici ; je ne m'en repens pas, j'ai assez souffert pour m'excuser à mes propres yeux ; d'ailleurs je n'ai cédé qu'au sentiment de mon devoir. Je rapporterai à mon gouvernement tout ce que vous m'avez dit, et s'il juge à propos de me renvoyer près de vous, quelque cruelle que soit cette démarche, j'aurai l'honneur de revenir. Je vous suis reconnaissant de la bienveillance que vous m'avez témoignée, mais je crains qu'il n'y ait plus qu'à laisser les événements s'accomplir. La population de Paris est courageuse et résolue aux derniers sacrifices ; son héroïsme peut changer le cours des événements. Si vous avez l'honneur de la vaincre, vous ne la soumettrez pas. La nation tout entière est dans les mêmes sentiments. Tant que nous trouverons en elle un élément de résistance, nous vous combattrons. C'est une lutte indéfinie entre deux

peuples qui devraient se tendre la main. J'avais espéré une autre solution. Je pars bien malheureux, et néanmoins plein d'espoir. »

Je ne crois pas que jamais document diplomatique ait produit, depuis que le monde est monde, pareil effet sur une nation. Ce fut dans tout Paris un tressaillement d'indignation, une explosion de fureur et de colère, un inconcevable mouvement de fureur contre cette hautaine et absurde insolence. La population tout entière se trouva réunie, comme par enchantement, dans une commune résolution de tenir bon jusqu'à la mort. Il n'y avait plus désormais de partis, il ne restait plus qu'à se serrer derrière le gouvernement et à marcher, tous ensemble, contre l'ennemi. Quant à la manifestation annoncée, qui devait avoir lieu, Place de la Concorde, pour l'anniversaire de la fondation de la République (21 septembre), et d'où l'on craignait qu'il ne sortît une révolution, elle se passa le plus pacifiquement du monde. Parmi les orateurs il n'y en eut qu'un qui attaqua, par allusion indirecte, le gouvernement provisoire et M. Jules Favre. Il souleva des murmures unanimes.

— Ce n'est pas le moment de nous diviser ! lui cria-t-on de la foule.

— Seriez-vous capable de mieux faire ? ajoutait-on de toutes parts.

Il put à grand'peine achever son discours ; et la multitude s'écoula sans bruit, et les agitateurs virent bien qu'il n'y avait plus espoir de la rassembler et de la jeter sur l'Hôtel de Ville. Tout le monde était d'accord. M. de Bismarck nous avait rendu le service d'effacer toutes les divisions, et d'échauffer nos âmes d'un même amour, celui de la patrie, grossièrement insultée.

Un léger succès (le premier que nous eussions remporté dans cette guerre), acheva de ranimer notre courage et nos espérances. On avait entendu une forte canonnade du côté de Villejuif, et voilà que tout à coup on répandit dans Paris le bruit d'une grande victoire. On ne parlait de rien moins que de vingt ou vingt-cinq mille Prussiens faits prisonniers, sans compter les tués et les blessés, qui étaient innombrables. La joie fut très vive, mais on était instruit par trop de leçons; on ne s'y abandonna qu'à demi. Ce ne fut point cette explosion d'enthousiasme dont nous avions été, au début de la campagne, les témoins et les victimes; on craignit, cette fois, en se livrant à d'excessives démonstrations de joie, d'être encore pris pour dupe. Et cependant, telle est l'inconsistance du caractère français que nous ne sûmes pas encore, ce jour-là, maîtriser nos emportements. Nous avions cru tout perdre à Châtillon, et nous nous étions trompés. Nous nous imaginâmes tout réparé après Villejuif, et l'affaire n'était pas en réalité très considérable.

Le matin, on chantait dans les rues le refrain à la mode parmi nos soldats:

Bismarck, si tu continues,
De tous tes Prussiens, il n'en restera guère,
Bismarck, si tu continues,
De tous tes Prussiens, il n'en restera plus.

Il fallut déchanter le soir. Vérification faite, il ne resta de cette grande victoire qu'un léger avantage, qui était de bon augure, mais n'avait rien de décisif pour l'issue du siège. Les positions de Villejuif avaient été, après ce combat brillant, occupées par une division qui s'y était maintenue. Ce résultat, quelque mince qu'il pût nous paraître, après les espérances exagérées que nous avions conçues, ne laissa pas de nous réconforter, et de rasséréner notre imagination.

# CHAPITRE V

## PREMIERS JOURS DU SIÈGE — PHYSIONOMIE MORALE DE PARIS

### I

### LA GARDE NATIONALE

PARIS était un camp. Il n'était personne, jeune ou vieux, qui ne se fût fait inscrire dans la garde nationale. Jamais je n'ai mieux appris à connaitre et à apprécier le caractère de la bourgeoisie parisienne, qu'en voyant fonctionner cette institution de la garde nationale. Là, éclatait à plaisir et ce goût d'indépendance frondeuse, qui touche à l'indiscipline, et cette honnêteté de sentiments, voisine de la grandeur, et ce courage tout plein de bonhomie narquoise, qui n'aurait qu'un pas à faire pour être de l'héroïsme, ce mélange inouï de qualités moyennes et de défauts tempérés, qui composent le bourgeois. Ce qui surnageait encore, c'est la bonne humeur, la gaieté saine et forte, cette gaieté que nous avons héritée des Gaulois nos ancêtres, et qui est la marque indélébile de notre race.

On était tout feu et tout flamme pour les exercices.

La grande, la vraie fonction de la garde nationale, c'était de veiller sur cet immense périmètre des remparts. Cette garde devint bientôt par le fait une sinécure, quand il fut certain que les Prussiens n'essayeraient pas de prendre la place de vive force, et tourneraient le siège en blocus. Mais tout le monde était convaincu, en ces premiers jours, qu'ils allaient entrer par surprise et qu'un beau soir on

recevrait en plein des boulets et des obus sur le chemin de ronde. On n'en partait pas moins gaiement pour les expéditions ; le temps ne s'était pas encore mis au froid, et elles étaient la plupart du temps égayées d'un beau et franc soleil. Que de jolis souvenirs elles nous laisseront à presque tous ; et que nous aurons plaisir à les conter plus tard, au coin du feu, à nos petits-enfants !

On a rendez-vous le matin, au lieu ordinaire de réunion de chaque compagnie. Les zélés et les novices arrivent à sept heures précises, heure militaire ! car les vrais soldats n'en connaissent pas d'autre. Les malins[1] commencent à déboucher entre sept heures et demie et huit heures de toutes les rues adjacentes. Ils se sont tous lestés d'une soupe bien chaude ou d'un café brûlant, préservatif recommandé par le comité consultatif d'hygiène contre les brouillards inquiétants du matin. A huit heures, on est tous en tas. Il s'agit de se débrouiller. Les officiers courent et crient. On se forme tant bien que mal en deux lignes ; chacun rentre son ventre ou tend son jabot. On se numérote. C'est là qu'éclatait aux yeux les moins clairvoyants ce qui fut longtemps le vice de la garde nationale. A côté d'un vieillard à barbe blanche, un jeune homme presque imberbe ; plus loin, un bon gros père dont la vaste bedaine trottait menu sur deux petites jambes ; d'honnêtes visages de bourgeois pacifiques mêlés à des figures martiales d'anciens soldats ; beaucoup de lunettes, qui témoignaient de myopies fâcheuses ; des nez rouges qui accusaient la complaisance des marchands des vins ; c'était le plus étrange tohu-bohu de physionomies disparates qu'on pût imaginer.

On arrive au bastion vers onze heures. C'est l'heure du déjeuner. Les uns tirent des profondeurs d'un inépuisable

havresac les provisions entassées par la ménagère ; d'autres se jettent sur la cantine ; d'autres se répandent dans les auberges des environs. Les bouteilles succèdent aux bouteilles, les tournées aux tournées, et les galons ne défendent pas toujours celui qui les porte des lamentables conséquences de ces stations chez les marchands de vins.

Il n'y aurait eu qu'un moyen de préserver les hommes de ces hasards, c'eût été de les astreindre, même par contrainte, à un travail épuisant. La besogne ne manquait pas : remuer la terre, construire des casemates, dresser des abris, conduire des charrois, il y avait tout à faire. Mais point. On se promenait d'un bout à l'autre de la journée, tout le long des tentes où l'on devait se réfugier le soir. Quelques-uns jouaient au bouchon ;[1] d'autres au whist ou au piquet. Beaucoup flânaient en groupe, ou lisaient le journal, ou dormaient au soleil.

Pas d'autre corvée que la garde ! De jour, par le superbe soleil d'automne, les deux heures de faction étaient vraiment délicieuses. Il vint plus tard des temps de pluie battante et de neige fondue, qui furent moins agréables. On y grelottait, sous la vaste capote du soldat, pris de froid jusqu'à la moelle des os. Mais à cette époque, c'était un plaisir.

Je me vois encore, sur le terre-plein du rempart, où l'on m'avait mis en sentinelle. Du haut de cette espèce d'observatoire, la vue erre sur un paysage admirable, et derrière ce poudroiement lumineux, qui flamboie sur les extrêmes limites de l'horizon, dans un lointain obscur, on cherche, par la pensée, le noir fourmillement des casques ennemis. On n'est point troublé dans sa rêverie par l'ombre d'une crainte. Le danger n'existe pas encore. Cette image de la vie militaire, sans les effrois qui l'accompagnent ordinairement, la nou-

veauté de la situation, la beauté sévère du paysage, ou les réflexions mélancoliques qui naissent invinciblement de toute promenade solitaire, cette sensation de bien-être que donne un petit vent frais par un brillant jour de septembre, ce regard vague dont on enveloppe l'horizon, les deux mains appuyées sur le canon du fusil; le qui-vive des sentinelles, qui vous rappelle de temps à autre à la réalité, tout cela émeut et charme; et tandis que je me laissais aller au courant de ces impressions si nouvelles, je ne sais comment me remonta à la mémoire un couplet qui se chantait dans une des dernières bouffonneries d'Offenbach. Un roi arrivait, que ses sujets venaient de mettre à la porte, après une révolution :

Ils m'ont pris mon bien, mon empire,
Diamants, trône, et cœtera;
Mais m'eussent-ils encore fait pire,
Je suis content d'avoir vu ça (*bis*).

Oui, nous avons éprouvé je ne sais quel contentement d'avoir vu ça. L'âme humaine est ainsi faite! On sent comme un mystérieux plaisir à être témoin d'evénements si prodigieux qu'aucun siècle n'en aura vu de pareils, et à pouvoir dire qu'on y a contribué pour sa faible part! On fait de l'histoire, et de la grande, et c'est une jouissance qui n'est pas commune.

La faction de nuit était plus dure. Que de coryzas,[1] que de bronchites, que de rhumatismes nous avons rapportés de ces nuits aux remparts! On couchait encore sous les tentes, les casemates n'étant point achevées. La tente est pittoresque, mais elle a le tort grave, pour de bons bourgeois, d'être peu confortable et très fraîche. Et puis, faut-il le dire? nous n'entendions rien à tous les détails de cette or-

ganisation de campagne. On avait beau marquer à chaque garde national la place qu'il devait occuper sous cet abri, nous ne savions pas nous arranger, et c'étaient des querelles sans fin, qui ne laissaient pas d'avoir leur côté comique. 5

Il se trouvait toujours sous chaque tente deux ou trois gardes nationaux qui s'étaient couchés au premier endroit venu, et qui, la tête sur un sac de rencontre, dormaient tant bien que mal sur la paille du voisin. Les malheureux qui sortaient de faction arrivaient transis de froid; ils pénétraient à tâtons sous les tentes, et cherchaient, en s'orientant de leurs deux mains jetées en avant, et la couverture et le sac qu'ils avaient laissés pour marquer leurs places. Ils les trouvaient toutes occupées par des têtes qui grognaient. 10

— Voyons! messieurs, criait le premier, c'est absurde. On m'a pris mes affaires. Qui est celui qui n'est pas à sa place? 15

— Ça n'a pas de nom! disait un autre.

— C'est ignoble! reprenait un troisième.

Tous les dormeurs se cramponnaient silencieusement à leur sac; quelques-uns même poussaient l'audace jusqu'à ronfler plus fort. Le ronflement passe pour être l'indice d'une conscience pure. La colère montait peu à peu, et les gros mots : 20

— Si vous croyez que c'est drôle! je suis gelé! . . . Eh! monsieur . . . monsieur . . . c'est vous qui êtes à ma place. . . . Je dis que vous êtes à ma place . . . . mais sapristi! rendez-moi donc ma place, ou je vous jette dehors! 25

— Je voudrais bier voir ça!

— Vous allez le voir tout de suite! 30

— Ne me touchez pas!

La bataille va s'engager dans les ténèbres, quand un voisin conciliant intervient :

— Faites l'appel nominal.[1]

— Vous êtes encore un singulier pistolet ![2] que je fasse l'appel nominal, quand il fait noir comme dans un four ! vous êtes stupide, mon cher !

— Oh ! mais, dites donc. . . .

Au bruit, tous les dormeurs, même les plus convaincus, se sont éveillés.

— Mais, sacrebleu ! taisez-vous donc ! avec ça que c'est déjà aisé de dormir sur de la paille !

— Vous êtes encore bien heureux d'en avoir ! on m'a volé toute la mienne !

— Ce n'est pas moi !

— Je n'en sais rien !

— Comment ! vous n'en savez rien ? puisque je vous le dis !

— Fichez-moi donc la paix ![3] vous êtes ridicule avec vos susceptibilités !

— Oh ! vous savez ! si vous voulez sortir,[4] je suis votre homme, entendez-vous ?

— Vous croyez que vous me faites peur !

— Et vous donc !

À cette querelle qui débute, l'homme qui cherche son lit entrevoit une faible lueur d'espoir, et d'un ton insinuant :

— C'est cela, messieurs, allez vous expliquer dehors.

Cette proposition laisse froids les deux adversaires, qui continuent à s'invectiver, comme les héros d'Homère, de loin et sans en venir aux mains. Ils se reprochent l'un à l'autre d'avoir trop bu, et tout porte à croire qu'ils ont raison tous les deux.

Les plus sensés quittent la tente et vont faire un tour. Aussi bien le ciel est-il plein d'étoiles et la nuit d'une sérénité admirable. On voit à l'est l'horizon qui blanchit doucement, et finit par se colorer en rose vif. À travers la brume indistincte du matin passent, comme des ombres, les vieilles femmes qui apportent de grandes gamelles et, sur des tréteaux improvisés, distribuent au plus juste prix et la soupe à l'oignon et le café noir. On boit son bol debout, autour d'un feu de bivac qu'on vient d'allumer sur la route, tout en échangeant avec les camarades quelques phrases de bienvenue : « Brrr ! qu'il fait froid ce matin ! . . . Aïe, la rosée est pénétrante ! . . . Avez-vous entendu le canon cette nuit ? . . . » Et autres menus propos.

La diane a sonné ; le camp s'éveille. Tous les gardes nationaux sortent, les yeux chargés de sommeil, dans des tenues impossibles. L'un s'est enveloppé dans une vaste robe de chambre et se promène gravement, la pipe à la bouche, dans cet accoutrement peu guerrier ; l'autre disparaît sous une vaste couverture d'où la tête émerge par un trou rond. Les plaids d'Ecosse, les pardessus américains en caoutchouc, les peaux de bêtes roulées à la taille, les manteaux qu'on rejette sur l'épaule à l'espagnole, tous les costumes les plus invraisemblables se sont là donné rendez-vous. Et quels visages ! tous fatigués par une nuit d'insomnie ! On est morne, affaissé, et les dents claquent lugubrement ! Une demi-heure se passe, il n'y paraît plus ! L'esprit [1] a remonté les ressorts de la machine, et l'on rentre gaillardement, au son du tambour et du clairon mêlés, dans la grande ville, qui a dormi une nuit paisible, tandis qu'on veillait sur elle.

La gaieté ! la gaieté ! Je ne saurais trop insister sur ce point, qui est si caractéristique ! Elle n'a jamais été, même

aux plus cruels jours d'affliction, sérieusement mise en déroute. Elle est la forme essentiellement parisienne, dont s'enveloppent ici toutes les douleurs, même les plus cuisantes, toutes les besognes, même les plus sévères. Jamais
5 la consigne ne fut plus respectée tout à la fois et plus (passez-moi l'expression), et plus blaguée, que par le garde national parisien. On s'en moquait, et on la faisait exécuter avec une bien plus rigoureuse exactitude que n'eussent fait de véritables soldats que l'habitude a rendus plus coulants.[1]
10 Ces souvenirs resteront parmi les meilleurs que nous ayons emportés du siège. La garde nationale eut plus tard occasion d'en recueillir qui furent héroïques; mais le moment n'était pas encore arrivé des beaux dévouements et des sacrifices suprêmes. La garde aux remparts et la police
15 à l'intérieur formaient tout son service.

Cette police se compliquait alors d'une foule de détails dont la postérité ne se doutera guère. Qui s'imaginerait qu'une de ses plus sérieuses occupations fut, pendant les premiers jours du siège, la chasse aux espions prussiens? Il
20 faut connaître Paris pour comprendre à quels excès peut se porter une idée fixe, chez cette population bouillante, où tous les sentiments sont en quelque sorte surchauffés et s'extravasent avec un bruit de fumée qui s'échappe. Il y eut une semaine ou deux où toutes les têtes furent, à la lettre, tour-
25 nées et renversées par cette préoccupation de l'espionnage ennemi, préoccupation terrible, qui avait fini par tourner en folie. On voyait des espions partout. On arrêtait à tort et à travers les plus honnêtes gens du monde, qui avaient grand'peine à se soustraire aux fureurs de la foule
30 ameutée. On les conduisait au poste le plus voisin, où ils se faisaient reconnaître et recevaient des excuses. On assure

même que le général Trochu fut arrêté lui aussi par des gardes nationaux trop zélés et rit beaucoup de la méprise. Malheur à qui parlait avec l'accent alsacien ![1] il était sûr de son affaire. Je sais tel de mes amis, enfant de la patriotique Alsace, qui s'était condamné à ne plus dire un mot en public. Il avait été deux fois victime de ces erreurs désagréables. La plaisanterie, comme il arrive toujours en cette ville, s'en était mêlée. Les mystificateurs criaient *au Prussien*[2] et se tenaient les côtes, en voyant la figure ahurie du pauvre diable, appréhendé au collet. Un débiteur, pressé dans la rue par un tailleur ou par un bottier indiscret, le désignait à haute voix comme espion, et se sauvait en riant de tout son cœur.

Parfois, le soir, on voyait se former lentement des groupes de nez tendus en l'air. Le groupe ne tardait pas à devenir foule. Qu'est-ce qu'on regardait avec cette attention ? . . . Une lumière qui brillait au quatrième étage et se promenait de chambre en chambre. Une lumière ! à dix heures du soir ! au haut du toit d'une maison ! ce ne pouvait être que des signaux. . . . Ce sont des signaux. . . . Tenez ! voyez-vous le reflet vert ? . . . Et les commentaires allaient leur train. . . . « Je connais le portier, sa femme est prussienne, elle cache des espions, cela est sûr . . . ils veulent livrer Paris. . . . » La garde nationale arrivait, une escouade s'emparait du concierge tremblant et montait avec lui sous les combles. Là, on trouvait presque toujours une honnête famille cousant ou lisant sous la lampe fidèle. . . .

— Mais ces mouvements de la lumière qui passait d'une fenêtre à l'autre ?

— C'est que nous étions allés chercher quelque chose dans l'autre chambre.

— Et le reflet vert ?

— C'est que notre papier de tenture est en effet de nuance verte.

Un jour, ou plutôt un soir, un objet extraordinaire dont la couleur passait du rouge au vert et au bleu, sous la lumière d'une bougie qu'on voyait se promener avec des allures inquiétantes, ameuta tout un quartier, qui, ne pouvant s'expliquer ce phénomène, parlait de saccager et de brûler cet observatoire. On fit invasion dans le domicile, et derrière la fenêtre on trouva, sur son perchoir, un perroquet empaillé, sur qui se jouaient les rayons d'une bougie en mouvement. Le grave *Journal des Débats* conta le lendemain, d'un ton de bonhomie narquoise, cet épisode de l'espionomanie.[1] Ce fut le coup de grâce.[2] Les folies chez nous ont cela de bon, c'est qu'elles sont courtes, si elles sont vives. Celle-là passa vite, et l'on ne songea plus aux espions que pour arrêter les vrais, ces misérables de la dernière classe qui sous prétexte d'aller en maraude, sortaient de Paris avec un sac qu'ils devaient rapporter plein de choux ou de pommes de terre, et donnaient aux ennemis nos journaux et les brins de renseignements qu'ils pouvaient attraper de côté et d'autre.

## 2

### MANQUE DE NOUVELLES

Cette passion tomba donc faute d'aliments. Deux autres traits distinctifs de ce siège devaient, au contraire, aller s'accentuant chaque jour davantage. Ils étaient à peine sensibles en ces premiers moments ; ils devinrent par la suite

extrêmement douloureux. Le premier, ce fut le manque absolu de nouvelles. Paris, où venaient aboutir tous les bruits du monde entier et qui les renvoyait en quelque sorte multipliés et grossis comme un prodigieux écho, se trouva brusquement coupé du reste de l'univers. Il n'entrait plus chez nous ni un journal, ni une lettre, ni un courrier. La poste avait dépêché dans plusieurs directions un certain nombre de facteurs qui devaient traverser les lignes prussiennes et nous rapporter des correspondances; aucun n'était revenu.

Nous fûmes très surpris et fort déconcertés. Ce fut d'abord notre amour-propre qui souffrit. Nous avions tant dit et répété, sous toutes les formes, que Paris était le grand ressort de la pensée humaine, que s'il cessait d'émettre des idées et des sentiments, toute la machine de l'univers s'arrêterait à la suite, et que ce serait comme un long évanouissement de la civilisation! Il fallut bien reconnaître qu'une fois Paris retranché des nations, la terre n'en poursuivait pas moins sa course accoutumée autour du soleil; l'humanité n'en continuait pas moins de penser et d'agir; elle allait d'un même pas vers l'éternel progrès.

Quelques jours avant que l'investissement fût consommé, le gouvernement avait délégué à Tours deux de ses membres pour organiser la levée en masse, et soulever l'enthousiasme des départements. C'était pour nous une bien pénible angoisse de ne pouvoir enfoncer nos yeux dans cette nuit qui se dérobait à nos regards. On nous avait prévenus que M. Thiers, mettant au service du gouvernement nouveau sa longue expérience et sa grande autorité, était parti pour porter des propositions aux divers cabinets d'Europe; qu'il avait d'abord dû aller à Londres, puis de là à Saint-Pétersbourg, et,

repassant par Vienne et Florence, revenir à Tours. Qu'était-il advenu de ce voyage ? Où notre ambassadeur en était-il de ses négociations ? Quel chagrin, quelle irritante inquiétude de ne pouvoir rien apprendre de précis sur des points qui nous touchaient de si près et d'une façon si sensible !

Mais il y avait encore pour chacun de nous, dans cette absence de nouvelles, une privation bien plus amère, la plus cruelle de toutes assurément. Nous avions tous envoyé nos mères, nos femmes, nos enfants, nos familles, les uns[1] à l'étranger, les autres sur les plages normandes ou bretonnes, d'autres dans l'intérieur de la France. Aucun de nous n'avait prévu le blocus, et nous ne les avions laissées là-bas sans argent que pour un petit nombre de jours. Que devenaient-elles, et surtout qu'allaient-elles devenir ? Comment les rassurer sur notre compte ? Et nous-mêmes, par quelle voie apprendre si ces êtres, qui nous étaient si chers, vivaient en bonne santé ? Nous nous sentions le cœur plein d'amertume et d'ennui. C'est la seule souffrance dont aucun de nous n'ait pris son parti. J'ai vu la blague parisienne s'attaquer à tout et railler avec sa désinvolture satirique les maux les plus sérieux du siège : elle a toujours respecté celui-là ; la voix lui eût manqué, et la raillerie se fût terminée en sanglots. Paris était plein de veufs, qui, le soir, prenant leur bougeoir chez le concierge :[2]

— Eh bien ! pas de lettres ? interrogeaient-ils.

— Non, monsieur, pas de lettres, répondait le portier.

Et c'était tous les jours pour eux un coup nouveau et douloureux. Je me souviendrai longtemps qu'un soir je dînais au restaurant avec trois Parisiens des plus sceptiques, et que tout en mangeant fort mal nous faisions des mots[3] et sur le

dîner qu'on nous servait et sur les horreurs du siège ; nous étions tous animés de cette gaieté un peu factice qui pétille sur l'esprit boulevardier, comme la mousse sur le champagne. A quatre pas de nous, sur une table séparée, dînaient un vieillard, et en face de lui une jeune femme, sa fille sans doute, qui avait à côté d'elle un petit enfant de trois ou quatre ans, blond, les cheveux bouclés, et babillant avec l'ingénuité de son âge. Il vit sur notre table une poire et en demanda à sa mère. L'un de nous se détacha et, après s'être excusé près de la jeune femme, offrit un quartier du fruit au bambin et l'embrassa. Quand il revint, il avait les yeux tout pleins de grosses larmes qu'il cherchait à dissimuler, et tous quatre, bravement, nous nous mîmes à pleurer, les uns devant les autres, en face de notre assiette, sans mot dire. . . .

L'administration fut tout d'abord prise au dépourvu, et ne sut rien imaginer dans cette détresse. Nos gouvernants se servirent d'abord de ballons libres, où l'on devait mettre des cartes sans enveloppes et affranchies d'un timbre de dix centimes. Ce que sont devenus ces ballons et les lettres que nous leur avons confiées, je n'en sais rien. Ce ne fut qu'après deux ou trois semaines de tâtonnements qu'ils organisèrent un service régulier de grands et vrais ballons. Bien plus tard encore ils purent, grâce aux pigeons voyageurs, nous procurer quelques courtes et rares nouvelles de nos chers délaissés. Ces messagers ailés ont fait un petit nombre d'heureux !

## 3

### RARETÉ DES VIVRES

La seconde surprise et la seconde misère du siège commençant, ce fut la rareté soudaine des vivres. Le gouvernement avait engagé les particuliers à faire leurs provisions d'avance. Mais personne, ou presque personne, n'avait pris cet avertissement au sérieux. Je ne saurais trop répéter qu'on ne prévoyait point un blocus à Paris. Quelques bourgeois prudents avaient rempli leurs caves de provisions de bouche ; mais c'était le très petit nombre. Les autres avaient acheté, par mode, par blague, un jambon d'York, quelques boîtes de sardines, quatre à cinq kilogrammes de riz et de légumes secs, et des pots de confitures. On allait chez les grands épiciers comme en partie de plaisir. Les femmes du monde arrivaient en grande toilette à la porte de Potin ; elles entassaient, au hasard, dans leurs calèches, les pots, les boîtes, les quartiers de salaisons et de fromage, payaient en or, et s'en allaient riant comme des folles de leur équipée.

On s'aperçut très vite que le siège allait tourner au blocus, et que ces approvisionnements, faits à la hâte, sans ordre, et par manière de plaisanterie, ne dureraient pas longtemps. Toute la ville, alors, d'un même mouvement, se précipita, les mains tendues, chez les marchands de comestibles. Du jour au lendemain, tout haussa de prix. Il se formait aux portes des épiciers et des charcutiers de longues queues de ménagères, qui venaient chercher du fromage, des jambons, des saucissons et autres victuailles. On riait encore, à ce moment-là, de cet empressement ; on ne se doutait guère que

l'heure était si proche des détresses réelles et des sérieuses souffrances.

Il se produisit un phénomène bien curieux, et qui serait difficile à croire, si nous ne l'avions tous constaté : c'est l'appétit dévorant dont Paris tout entier fut sur-le-champ saisi. Jamais il n'avait *fait si faim*[1] dans la grande ville. Aussitôt le siège commencé, nous entendîmes tous nos entrailles crier d'une étrange manière. Tel qui déjeunait de deux œufs sur le plat[2] et d'un morceau de fromage, ne voulait plus se contenter à moins d'un bifteck saignant,[3] arrosé d'une bouteille de bordeaux. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en prévision des jours d'abstinence forcée, chacun s'appliquait à manger plus et mieux. La chère était plus abondante et plus délicate. Il semblait qu'on se dît à part soi : Autant de pris sur l'ennemi ; encore un[4] que les Prussiens n'auront pas !

Jamais dans la classe bourgeoise les invitations ne furent plus nombreuses qu'en cette première phase du blocus. Un dîner de siège ! . . . c'était l'expression consacrée. Et l'on prenait je ne sais quel plaisir à narguer les Prussiens en servant à ses convives de bons morceaux, qu'ils engloutissaient, en se plaignant des horreurs de la famine. Toutes ces railleries durèrent peu ; les boucheries ne tardèrent pas à se ressentir de l'investissement. Il fallut rationner le public, et cette question devint une des plus épineuses à résoudre. A l'époque où nous étions, on n'en sentait pas encore toutes les difficultés. Outre que la viande fraîche de bœuf et de mouton était encore assez abondante pour fournir à la consommation normale de la population, la chair de cheval abondait, et comme elle était repoussée par le préjugé populaire, il était facile de s'en procurer.

Je me souviens qu'en m'en allant, le matin, aux exercices

de la garde nationale, je passais devant les queues qui s'allongeaient à la porte des bouchers, et j'entamais la conversation avec les ménagères, qui piétinaient, bleuies de froid, riant et causant, tandis qu'elles attendaient leur tour.

5 — Mais, leur disais-je, pourquoi êtes-vous ici, sous la pluie, les pieds dans la boue, avalant l'air humide du matin, quand au bas de chez moi,[1] il y a une boucherie de cheval ouverte, et qui ne parvient pas même à débiter toute sa marchandise ?

— Du cheval ! s'écriaient les commères avec horreur.

10 Le fait est que moi, j'en mangeais tous les jours, et le trouvais fort bon ; que mes amis en mangeaient comme moi, et que toute la bourgeoisie riche s'y mit sans répugnance. Mais il fallut, pour y amener les ouvriers et leurs femmes, l'aiguillon de la faim.

# CHAPITRE VI

## LE BOURGET — METZ RENDU — MANIFESTATION DU 31 OCTOBRE

### I

### REDDITION DE METZ—ÉCHEC DU BOURGET.

Le manifeste de Jules Favre et le léger succès de nos armes qui l'avait suivi de près avaient relevé tous les cœurs et tendu les nerfs de la population parisienne. On venait de faire une nouvelle provision de courage, et il faut avouer qu'on en avait grand besoin. La situation était cruelle. On se trouvait entre deux dangers, dont l'un ne semblait pas moins menaçant que l'autre : au dehors les Prussiens, et les émeutiers au dedans. M. de Bismarck n'avait pas caché ses espérances. Il avait sur tous les tons, dans toutes ses lettres publiques, et dans toutes ses conversations privées, dont les échos nous revenaient à Paris, dit que les portes de la ville lui seraient ouvertes par la guerre civile.

Durant tout le mois d'octobre, nous avons cru à une attaque de vive force, ou tout au moins au bombardement. Pour le bombardement, il n'y avait pas à en douter. Tous les jours, on nous disait : Vous savez, c'est pour demain, ou après-demain au plus tard.

Les semaines se passèrent, et le fameux bombardement s'évanouit en fumée, comme un vain fantôme des brouillards de la nuit. Jamais nous n'entendîmes la voix des canons

Krupp.* Cette menace ne laissa pas de nous inquiéter. Un petit fait montrera mieux que toutes les réflexions du monde l'intensité de cette préoccupation. J'allais voir tous les jours une de mes parentes, horriblement malade de la petite vérole qui sévissait avec fureur à Paris. C'était le spectre du bombardement qui hantait son délire, et chaque fois que je la voyais : — Comment ferai-je pour me sauver, me disait-elle, quand le bombardement commencera ?

Tout le monde sait qu'il n'y a rien de plus inquiétant que l'attente. Ce fut donc chez nous, durant un long mois, comme un agacement quotidien. On était surexcité, nerveux. On se demandait : Que vont-ils faire ? et l'on ajoutait : Pourquoi ne faisons-nous rien ?

Ceux que le hasard avait mis à notre tête étaient d'honnêtes gens, de braves cœurs et des hommes de mérite. Mais on n'avait pas foi en leur génie. On aurait voulu qu'ils sortissent des sentiers battus, qu'ils étonnassent chaque jour le monde et nous-mêmes par quelque action d'éclat, par quelque invention singulière. On rappelait toujours le souvenir des guerres de la Sécession [1] et ces hardis coups de tête par où se signalaient les généraux improvisés de la jeune Amérique. Le général Trochu n'était qu'un bon militaire, qui marchait prudemment par les chemins frayés. Il est Breton, c'est dire qu'il est pourvu d'une assez forte dose d'obstination. Il est de la race de ceux qui enfoncent des clous dans la muraille en usant de leur front comme d'un marteau. Il faisait à petit bruit et lentement une besogne

* Ce chapitre a été écrit dans la première semaine de janvier. Trois jours après, le bombardement me donnait un cruel démenti. Je laisse néanmoins le passage, tel qu'il est ; on comprendra mieux la puissance de nos illusions.

qui fut plus tard reconnue excellente. Il achevait de fortifier Paris ; il mettait la ville en état de faire tête partout où l'ennemi se pourrait présenter. Il la rendait imprenable. Il est vrai que dans le même temps les Prussiens menaient à bien leur circonvallation, en sorte qu'un officier allemand, causant un jour avec un de nos médecins d'ambulance, lui disait : Il vous sera aussi difficile de sortir de Paris qu'il nous le serait à nous d'y entrer.

Se garder était bien ; attaquer eût mieux valu. C'est un axiome de guerre, que la défense d'une place assiégée doit être offensive. Ces deux mots qui font antithèse, défense offensive, semblaient avoir résumé toutes les opinions du public parisien sur le siège. Pourquoi, se disait-on, le général Trochu n'attaque-t-il pas à fond ? [1] Les impatients, les émeutiers, les Bellevillois ne parlaient que de sorties en masse. Il fallait marcher tous ensemble, quatre ou cinq cent mille environ, sur un point donné et tout culbuter ; comme s'il était possible de mettre en ligne, de déployer et de faire manœuvrer une armée aussi considérable de citadins, qui savaient à peine manier un fusil ! Les gens plus sages n'en demandaient pas tant ; ils auraient souhaité néanmoins qu'on se tînt moins sur la réserve, qu'on ne se bornât pas simplement à de fortes reconnaissances.

Le général Trochu n'en tenait compte. Il avait son plan. Il eut même un jour l'imprudence (ces petites mésaventures sont le châtiment des chefs qui écrivent trop) de publier une proclamation dans laquelle il disait en substance : — Laissez-moi tranquille ; j'ai mon plan et n'en démordrai point. Je ne me suis encore trompé sur aucune des conjectures que j'ai portées sur la présente guerre, ainsi qu'on pourra s'en assurer, quand on lira le testament que j'ai déposé chez mon

notaire, Me[1] Ducloux. Pourquoi voulez-vous que je n'aie pas encore cette fois confiance en mon jugement? Attendez. — Cette naïveté, par trop[2] bretonne, fit sourire les Parisiens. Le plan de Trochu, ce plan invisible, devint un texte de plaisanteries sans fin. On le mit en caricatures et en chansons. Tout Paris répétait des couplets assez drôles :

Je sais le plan de Trochu,
Plan, plan, plan, plan, plan!
Mon Dieu! quel beau plan!
Je sais le plan de Trochu;
Grâce à lui rien n'est perdu!

Quand sur du beau papier blanc
Il eut écrit son affaire,
Il alla porter son plan
Chez maître Ducloux, notaire.

C'est là qu'est l'plan[3] de Trochu,
Plan, plan, plan, plan, plan,
Mon Dieu quel beau plan!
C'est là qu'est l'plan de Trochu!
Grâce à lui rien n'est perdu!

La chanson passait ensuite en revue, dans une foule de couplets qui allèrent[4] s'ajoutant les uns aux autres, toutes les sottises qu'on supposait avoir été faites, et toujours ce diable de refrain :

C'est dans le plan de Trochu,
Plan, plan, etc.

Le général Trochu n'en resta pas moins fidèle à ce plan, qu'il connaissait seul, et qui consistait, au moins pour le mois d'octobre, à mener les jeunes troupes au feu, par petits corps détachés, sans autre but que de les aguerrir; à substituer aux sorties en grandes masses des reconnaissances multi-

pliées, sans parler du feu incessant des forts qui, jour et nuit, canonnaient à distance les travaux des Prussiens. Je ne me mêle point de blâmer ce système, mais je prie ceux qui me lisent de se représenter l'état d'une population très impressionnable et violemment surexcitée, quand tous les matins, ouvrant son journal, elle trouvait des notes ainsi conçues : *Hier, le Mont-Valérien a envoyé une douzaine d'obus sur une batterie en construction ; il l'a démontée et a forcé les soldats ennemis de s'enfuir . . .* , ou encore : *Les francs-tireurs de la Seine ont dans la nuit exécuté une sortie heureuse sur les bords de la Marne ; ils ont rencontré un parti d'ennemis, et ont engagé avec lui une très vive fusillade, qui a duré deux heures. Personne n'a été blessé dans cet engagement qui fait le plus grand honneur à nos volontaires.* Bien maigre en vérité pour notre impatience ! et comme, à Paris, on trouve le moyen de rire de tout, les journaux parodiant les rapports quotidiens : *Hier*, disaient-ils, *on a aperçu un léger flocon de fumée sur les hauteurs de Saint-Cloud. On suppose que c'est un de nos obus qui a éclaté, par mégarde, sous la patte d'un chien. Le chien a eu la queue emportée. Il a reçu du roi Guillaume la médaille militaire.*

Les grosses reconnaissances, celles que le général Trochu faisait faire avec dix ou douze mille hommes, ne nous satisfaisaient pas davantage. Les rapports officiels parlaient toujours de l'entrain merveilleux de nos soldats, des pertes sérieuses éprouvées par les ennemis, de la victoire que nous avions touchée du bout des doigts ; mais elle nous avait échappé, et, en fin de compte, nous revenions toujours de ces expéditions sans en rapporter un gage matériel, quel qu'il fût, de nos prétendus succès. Ce qui contribuait plus que toute autre chose à irriter la population en ces sortes

d'affaires, c'est que les on-dit [1] du premier soir nous faisaient toujours croire à un brillant triomphe, et la déception du lendemain en était plus cruelle. Un jour on nous disait: Ah! si nous avions eu seulement deux batteries de plus!... et le public, qui n'y entendait pas malice,[2] répondait à ces plaintes: Eh bien! pourquoi n'aviez-vous pas les deux batteries? Une autre fois, on eût coupé dix mille Prussiens, si l'on fût parti deux heures plus tôt.... Eh bien! disait le public, il ne fallait pas partir si tard.... Il y avait pourtant, disaient les gens du métier, un petit sentier qui nous eût menés droit dans le flanc de l'ennemi; ah! si nous l'avions connu!... Que n'aviez-vous une carte? objectait le bourgeois.

Nos armes n'étaient pas très heureuses à l'intérieur. Que pouvions-nous attendre du dehors? Le croirait-on?—nous restâmes jusqu'au 7 octobre, sans lire un journal des départements. C'est à cette date que le *Gaulois* eut la bonne fortune de recevoir un numéro du *Journal de Rouen*. Ah! il me souviendra longtemps de notre joie quand on nous l'apporta. La vérité nous arrivait enfin! nous la tenons! la voilà! Béni sois-tu, petit carré de papier noirci qui nous l'apportas à travers l'armée d'investissement! Jamais lettre ne nous donna autant de réconfort et de joie que ces dépêches officielles où nous était contée l'histoire de la France en ces derniers jours. Joie ou malheur, il n'importait; tout nous valait mieux que le silence.

Pas bien bonnes, hélas! les nouvelles que nous apportait le journal, ni celles qui, à la suite, pénétrèrent chez nous par d'imperceptibles fissures. Je ne parle pas de la prise de Strasbourg et de Toul, que nous avions apprise trois ou quatre jours auparavant, grâce à l'aimable empressement des Prussiens. La chute de ces deux places nous avait attristés

profondément, sans nous décourager, car elle était prévue, et nous savions bien que, faute d'être secourues, elles seraient obligées de se rendre. Mais ce qui nous inquiétait plus que le sort de ces deux villes, c'était d'apprendre enfin ce que pensait la province et ce qu'elle faisait. Ah! comme nous sentions alors que ce mot n'est pas véritable, qui prétendait que Paris, c'est la France! Non, Paris n'est pas la France; Paris sans elle n'est rien, et nous nous demandions chaque jour avec une anxiété croissante: la France se lève-t-elle? Un journal avait traduit cette universelle préoccupation sous cette forme humoristique de la blague, qui est familière au génie parisien: un bourgeois au lit prend sa montre sur la table de nuit, et regardant le cadran: « Sept heures! » dit-il « allons, tant mieux! la province se lève. »

Elle ne se levait pas! Le peu que nous pouvions deviner de son histoire nous la montrait hésitante et divisée; à Tours, un gouvernement de vieillards sans énergie;[1] partout des menées[2] bonapartistes ou orléanistes. Les grandes villes, en proie aux factions extrêmes, et affichant la prétention de se gouverner seules; chaque province oubliant le salut commun pour ne songer qu'à sa défense personnelle; et par-dessous, dans les bas-fonds de cette société, les menaces d'une Jacquerie[3] que nous croyions tous près d'éclater.

C'est alors qu'on prit la résolution d'envoyer Gambetta à Tours, pour prêter à la délégation du gouvernement l'appui de sa jeune popularité. Gambetta nous était fort utile à Paris, car il possédait un ascendant réel sur les hommes du parti avancé, et il servait de trait d'union entre eux et la bourgeoisie. Mais il est évident qu'il y avait pour lui un plus grand rôle à jouer en province. Il partit donc le 6 octobre, échappa heureusement aux Prussiens, et nous apprîmes bien-

tôt qu'il avait ressaisi la direction des affaires et donné à l'esprit public une nouvelle impulsion. Mais Gambetta, qui est d'origine méridionale, préfère volontiers l'effet de la phrase oratoire à l'exactitude du détail précis ; et au lieu de
5 nous dire le nombre juste, et la force, et la position des corps d'armée levés par la province, il nous annonçait pompeusement que la résistance de Paris faisait l'admiration de l'univers. On souriait ici de ces exagérations de langage, et l'on pensait à part soi que si le premier ministre nous cassait
10 ainsi l'encensoir sur le nez,' c'est qu'il n'avait rien de meilleur à nous dire.

Une espérance nous restait : Bazaine tenait toujours à Metz. C'est à Metz, avait dit un des généraux les plus distingués de la guerre d'Amérique, qu'est la clef de la situa-
15 tion. C'est par Metz qu'il faut débusquer les Prussiens de Paris, parce que le meilleur moyen de faire retourner un chien est de lui marcher sur la queue. Cette image pittoresque avait beaucoup frappé les esprits. On aimait à se figurer Bazaine, rompant le cercle de fer dont il était enserré,
20 et tombant sur les lignes du siège avec une armée qu'on estimait au moins à 80,000 hommes, les meilleures troupes de France ! Et quand bien même, disaient les plus modérés, il ne pousserait pas jusqu'à Paris, il intercepterait les convois de l'ennemi, le prendrait par la famine, le forcerait de
25 revenir en arrière ; et alors, nous Parisiens, nous nous lancerions à sa poursuite. . . . Et déjà, nous répétions la fameuse phrase. Il n'en sortira pas un vivant de la terre de France !

Qu'on s'imagine donc l'émotion de Paris quand, un matin (le 28 octobre), nous lûmes, en nous éveillant, dans le *Combat*,
30 ces mots en grosses lettres : TRAHISON DU MARÉCHAL BAZAINE, et au-dessous, un entrefilet, encadré de noir, où était relatée

une prétendue capitulation de l'armée de Metz, qui renouvelait la honte de Sedan. Il y eut d'abord un moment de stupeur dans le public ; la stupeur fit bientôt place à l'indignation et à la colère. D'où le journaliste tenait-il ces nouvelles étranges ? On courut au ministère. Les membres du gouvernement répondirent qu'ils n'avaient aucun renseignement sur Bazaine.

On tint donc la nouvelle pour apocryphe, et cependant une inquiétude sourde continua d'agiter les esprits.

Le 31, il fallut bien se rendre. La nouvelle était officiellement annoncée ; notre dernier espoir tombait du coup, et c'était juste au moment où nous subissions l'échec du Bourget.

Le 28 au soir une compagnie de francs-tireurs s'étant glissée près du Bourget, petit village en avant de Saint-Denis, avait surpris le poste qui l'occupait, et après un combat de nuit, qui n'avait pas eu grande importance, s'en était emparé. La position était, à vrai dire, médiocre, et ne valait pas trop la peine d'être conquise ni défendue. Les Prussiens y revinrent au matin, avec toute une division, et pourvus d'une excellente artillerie.

Le Bourget fut perdu. La perte n'était pas grosse, puisqu'on n'en pouvait rien faire, mais l'effet moral fut immense à Paris. Il n'y eut qu'un cri d'indignation, de douleur et de désespoir. Ce serait donc toujours la même chose ! jamais assez d'artillerie ! nos soldats sans vivres et sans ordre ! à quoi bon poursuivre une lutte impossible ! Il serait difficile de dire l'excès d'abattement où tomba le public : le Bourget repris et Metz rendu, c'était trop à la fois.

Un autre incident vint encore incliner à la paix des esprits qui n'y étaient déjà que trop portés. M. Thiers avait, on

s'en souvient, reçu du gouvernement de la défense, quelques jours avant l'investissement, une mission dont nous ignorions les termes, près des divers cabinets d'Europe. Il était parti en pleine saison d'hiver pour Londres, et de là pour les
5 autres grandes capitales. Il nous arrivait de temps à autre, par de courtes notes insérées dans les journaux, quelques nouvelles de ses voyages; nous y lisions: « M. Thiers est en ce moment à Saint-Pétersbourg, où il est admirablement reçu. Toute la noblesse de Russie est venue s'inscrire à son
10 hôtel. . . . M. Thiers n'est resté que quelques jours à Vienne. On lui a fait le meilleur accueil. Espérons qu'il fera comprendre que les intérêts de l'Autriche sont liés à ceux de la France, etc., etc. » — Espérons! répétions-nous; mais on n'espérait guère, et l'intervention des puissances
15 avait passé à l'état de chimère, quand tout à coup un bruit se répandit dans la ville que M. Thiers arrivait, porteur de propositions très sérieuses d'armistice, et qu'à la demande du Czar, il avait obtenu de M. de Bismarck un laisser-passer à travers les lignes prussiennes. Un avis officiel confirma
20 bientôt ces rumeurs.

Il y eut à ce souffle de paix prochaine comme un amollissement de toutes les âmes, qui se détendirent. On s'abordait dans la rue:

— Eh bien! que pensez-vous de l'armistice?

25 — Je pense qu'il est conclu.

— Cela est évident.

Il y eut de cette foi universelle au débloquement de la ville par la paix, un symptôme bien curieux et bien amusant. Toutes les vitrines des magasins de comestibles étaient
30 depuis longtemps dégarnies de leurs marchandises. Les jambons, les morceaux de lard, et toutes sortes de bonnes

victuailles sortirent, comme par enchantement, des caves où elles se cachaient prudemment, dans l'attente de la hausse, et reparurent triomphantes à la montre des charcutiers inquiets. On souriait d'aise à toute cette mangeaille inopinément revenue. *Le cochon, c'est la paix*,[1] disaient les caricatures. Les avant-postes avaient cessé le feu, et le Mont-Valérien ne tirait plus. On en concluait qu'il y avait une trêve tacite entre les deux armées ennemies, et de cette trêve à un armistice, et de cet armistice à la paix générale, il n'y avait qu'un pas. C'était une joie universelle.

A ce moment du siège, la bourgeoisie parisienne, presque tout entière, s'abandonna aux illusions de la paix, et le témoigna par des signes non équivoques. Aussi est-ce cette heure de notre histoire que le parti avancé choisit pour tenter une révolution et s'emparer du pouvoir. Il fit ce qu'on appelle aujourd'hui la journée du trente et un octobre; mais il est besoin, pour la faire comprendre au lecteur, de remonter un peu plus haut.

## 2

## JOURNÉE DU 31 OCTOBRE

J'AI déjà touché quelques mots des Bellevillois et des craintes qu'ils inspiraient à la bourgeoisie sérieuse. Je pense bien qu'ils n'étaient pas si noirs qu'on les faisait dans nos journaux. Il y avait dans toute cette population ouvrière une foule de travailleurs honnêtes et dont la conduite a bien prouvé dans la suite du siège les sentiments profondément patriotiques. Mais tous ne leur ressemblaient pas. C'est

là, dans ces bas-fonds de la misère et de la haine, que bouillonnaient sans cesse des ferments d'envie, de paresse et de colère, qui à tout instant menaçaient d'éclater en révolte. Il ne manquait pas d'ambitieux pour exploiter ces passions et ces besoins : les uns, convaincus peut-être qu'en soulevant cette lie, ils travaillaient au bonheur de la société ; les autres qui, emportés par un désir furieux du pouvoir, étaient hommes à ne reculer devant rien pour le saisir et le posséder, ne fût-ce qu'un jour.

Les partis affichent rarement leur vraie prétention, qui se réduit presque toujours à la phrase si connue : Ôte-toi de là que je m'y mette. Ils inscrivent sur leur drapeau le titre de quelque réforme, et poussent en avant, sous le couvert de ce nom respecté. Les chefs de la faction bellevilloise avaient pris pour enseigne le mot de *Commune*. Au fond, ce n'était pas le moins du monde le principe de la représentation municipale[1] qui leur tenait au cœur, et la preuve, c'est que, demandant la Commune pour Paris, ils repoussaient l'élection des conseils municipaux en province.

On leur eût aisément prouvé que leur Commune, ce n'était pas autre chose que la tyrannie de la capitale sur le reste de la France ; qu'en affichant la prétention de concentrer la France dans un club ou dans une salle de l'hôtel de ville de Paris, ils inspiraient à la province une forte envie de les abandonner seuls dans leur prison cellulaire, de rester chez elle et de s'y défendre.

Mais comment faire entendre raison à des énergumènes, dont quelques-uns étaient de simples imbéciles, qui criaient : *la Commune ! la Commune !* sans savoir même ce qu'ils signifiaient par ce mot, et si ce n'était pas une panacée du genre de celles que vendent les charlatans des places publiques,

pour guérir tous les maux. Que de charlatans, hélas ! et que de fous !

Les journalistes du parti poussaient aux manifestations : les chefs de bataillon les organisaient. On manifestait à propos de rien et à propos de tout. 5

Il fallait que tous les jours le gouverneur Trochu et Gambetta reçussent des délégués, de n'importe qui et de n'importe quoi, et s'épuisassent en explications de toutes sortes que l'on n'écoutait pas ; ils y consacraient leur après-midi, et le lendemain c'était à recommencer. Et cependant les jour- 10 naux avancés redoublaient leurs attaques et jetaient feu et flamme.

C'était tous les matins le même torrent d'invectives contre les hommes du gouvernement ; et au bout toujours le même sempiternel refrain : Il nous faut la Commune. 15

— Balayons tous ces gens-là, répétaient les chefs de la faction bellevilloise, et installons la Commune !

La Commune, c'étaient eux. Beaucoup de gens trouvaient tout naturel de faire contre le gouvernement de la défense nationale ce que celui-ci avait fait contre l'Empire. 20 L'occasion avait été bonne le 4 septembre pour l'ancienne gauche ;[1] elle était excellente le 31 octobre pour la nouvelle, et ils ne se firent pas faute[2] d'en profiter.

Dès le matin, on battait le rappel dans tous les quartiers, et vers onze heures nombre de bataillons prenaient le chemin 25 de l'hôtel de ville. Savaient-ils bien ce qu'ils y allaient faire ? Étaient-ils parfaitement décidés ? Quelques-uns sans doute ; dans un sens ou dans l'autre. La grande masse, j'imagine, flottait irrésolue.

Ce ne fut pendant toute l'après-midi qu'une manifestation. 30 Les membres du gouvernement tinrent tant bien que mal

tête à l'orage, se relayant les uns les autres pour parler à la foule. Vers deux heures, une députation avait demandé d'être introduite à l'hôtel de ville dans la salle où délibérait le gouvernement. Ils demandent des explications sur la
5 malheureuse affaire du Bourget ; on leur en donne.

Mais, sur la place[1] le tumulte augmente. Des coups de feu sont tirés sans qu'on sache bien d'où ils partent. À la faveur du trouble, nombre de gardes nationaux forcent les portes de l'hôtel de ville et se répandent dans les salles. La
10 manifestation se tourne en révolution.

La salle où se sont retirés les membres du gouvernement est envahie par l'émeute. On les injurie, on les menace. Quelques factieux même les couchent en joue. M. Jules Favre reste impassible, M. Jules Simon trace dédaigneuse-
15 ment quelques dessins sur la table, M. Trochu regarde d'un œil calme les fusils tournés contre sa poitrine.

— Sortez, général, lui dit quelqu'un ; on va vous massacrer.

— Je suis soldat, monsieur, répond-il ; je dois mourir à
20 mon poste.

Tous attendent la mort ; seul, M. Ernest Picard, le ministre des finances, s'est esquivé. Il ne perd point la tête. Il court à son ministère ; envoie des ordres aux chefs de bataillons qu'il tient[2] pour fidèles ; prévient l'administration
25 des télégraphes ; envoie une estafette au général Ducrot, et voilà la générale[3] qui se bat dans tous les quartiers de Paris.

Il est huit heures du soir ; les bataillons dévoués s'assemblent précipitamment et accourent. Aux cris de *vive la Commune !* ils répondent par celui de *vive Trochu !* Ils
30 pénètrent dans la place, et c'est miracle que dans la confusion de cette mêlée et dans les ténèbres de la nuit, il n'y ait

eu personne d'écrasé ni de tué. Mais la partie[1] était désormais perdue pour l'émeute. Les émeutiers, cernés dans l'hôtel de ville par des forces supérieures, n'avaient plus qu'à se rendre. Vers deux heures, le gouverneur Trochu passe devant le front de la garde nationale ; il est accueilli par de chaudes acclamations ; il rentre chez lui ; autant en font les citoyens soldats, qui s'écoulent de tous les côtés. Il ne reste au bivouac que trois bataillons de mobiles, qui gardent la place. La révolution est décidément avortée.

En d'autres temps, la réaction eût éclaté furieuse, après cette victoire de la bourgeoisie. On se contenta d'arrêter quelques-uns des fauteurs de l'émeute, et l'on ne tarda pas à relâcher, les uns après les autres, les plus compromis, les meneurs de l'affaire.

La paix était donc rétablie à l'intérieur ; une paix précaire, on le sentait bien, et l'on ne se gênait pas pour exprimer tout haut les doutes qu'elle inspirait. Et voilà qu'on apprit, pour comble de chagrin, que les négociations entamées par M. Thiers avec M. de Bismarck, à l'instigation des quatre grandes puissances, n'avaient pas abouti, que tout était rompu.

M. Jules Favre annonça aux Parisiens, dans un langage douloureux et noble, qu'il fallait renoncer à tout espoir d'armistice, et qu'il ne restait plus qu'un parti à prendre, celui de résister à outrance.

Il y eut là pour la population un moment triste et cruel. Les âmes s'étant positivement amollies au souffle de la paix espérée, le terrible mot : à quoi bon ? voltigeait sur beaucoup de lèvres. A quoi bon attendre la province, si la province ne se levait pas ? À quoi bon prolonger une lutte, dont chaque jour se chiffrait par des cent millions de perte ?

Qui nous eût dit qu'au fond de cet abîme, où nous étions

plongés, luirait à nos yeux surpris le premier rayon d'espoir qui devait réconforter nos cœurs ? qu'après un tel abattement nous allions, sous le coup d'une nouvelle inattendue, rebondir à l'héroïsme, à la joie ; que de cette défaillance d'un
5 jour, nous devions nous relever si vite, prêts à tous les sacrifices, et nous retrouver tout entiers ?

Un seul mot avait changé les choses de face. La province s'était levée. La province arrivait. Il n'était que temps !

# CHAPITRE VII

## VIE INTIME DE PARIS AUX MOIS D'OCTOBRE ET DE NOVEMBRE

### I

### PRIX DES VIVRES — LA CHARITÉ — LES RÉFUGIÉS

ARRÊTONS-NOUS à cette date, qui a été un des moments climatériques du siège. Nous avons conté l'histoire publique de Paris, durant le mois d'octobre et pendant ces premiers jours de novembre, si pleins à la fois et si tristes; notre tableau ne serait pas complet si nous ne recueillions pas quelques-uns des plus curieux détails de sa vie intime.

Je n'étonnerai sans doute personne en disant que la grande question du siège fut celle du déjeuner; et après la question du déjeuner, celle du dîner. Le prix du pain n'augmenta pas durant toute cette période, grâce aux tarifs de l'administration. Celui du vin se maintint aussi, car les provisions en étaient très abondantes. La viande de bœuf et de porc fut aussi taxée de bonne heure, en sorte que s'il devint assez vite très difficile de s'en procurer, au moins ne paya-t-on qu'un prix raisonnable le peu qu'on en avait. Il en fut de même bientôt pour celle de cheval, que l'on soumit également à la taxe. Elle dura bien plus longtemps que celle de bœuf; car chaque affaire sous les murs de Paris en jetait une certaine quantité sur le marché. Tous les autres objets de consommation montèrent rapidement à des taux excessifs.

« Avant le siège (j'emprunte ces chiffres à un journal qui porte la date du 9 novembre), une oie d'ordinaire était cotée de 6 à 7 francs ; en ce moment le prix courant d'une oie est de 25 à 30 francs ; un bon poulet était offert aux halles au prix de 3 francs et de 3 fr. 50 c. ; ce prix est aujourd'hui de 14 à 15 francs. La viande salée et la charcuterie sont hors de prix ; elles n'existent d'ailleurs, chez quelques marchands, qu'à l'état d'échantillons. Ainsi le jambon fumé est vendu 16 francs le kilogramme ; le saucisson de Lyon 32 francs. Le prix normal du premier était jadis de 2 fr. 50 c., et celui du second de 8 francs le kilogramme.

« Mais, par compensation, nous avons le saucisson de bœuf et de cheval, dont le prix, fort respectable d'ailleurs, est de 4 et de 6 francs le kilogramme, selon la qualité.

« Le poisson de mer n'existe plus, et pour cause.[1] Le poisson d'eau douce est rare. Une belle carpe, qui, au plus haut prix, valait 2 fr. 50 c. à 3 francs, se vend, à l'heure qu'il est, 20 francs. Les œufs sont inabordables à la masse des consommateurs, et la poule qui les produit est une véritable poule aux œufs d'or.[2] Ils valaient hier 4 fr. 60 c. la douzaine ; les tout frais coûtent 75 centimes et 1 franc pièce.

« Les maraîchers tiennent également leurs légumes frais à des prix vraiment extraordinaires. Ainsi ils vendent un chou jusqu'à 1 fr. 50 c., un choufleur 2 francs, une botte de carottes 2 fr. 25 c., et les autres légumes dans la même proportion. Un litre de haricots qui coûtait 60 centimes en temps ordinaire a été payé 5 francs sous mes yeux.

« Le beurre frais, qui était d'une rareté excessive, s'est vendu d'abord 28 francs le kilogramme et plus tard jusqu'à 45 francs à des restaurants en renom. Le beurre salé a suivi

une élévation proportionnelle. On en trouve à 14 francs, mais il est de mauvaise qualité.

« Il n'existe plus aucune sorte de qualité de fromage. Chaque morceau vaudrait aujourd'hui son pesant d'or. Il n'existe plus de fruits secs dans les magasins ; les raisins, les figues, les amandes et les noix ont disparu.

« Le combustible, et notamment le charbon de bois, commence à nous manquer ; il se vend de 22 à 25 francs le sac de 50 kilogrammes, soit à raison de 44 à 50 centimes le kilogramme. . . . En résumé, les objets de consommation générale ont, en moyenne, plus que quintuplé à Paris durant cette première période du siège. »

La classe sur qui pesa le plus durement cette extrême cherté des vivres fut celle de la petite bourgeoisie. Pour beaucoup, le travail s'était arrêté ; ils se sentaient trop fiers pour exposer leurs besoins au public, et ils n'étaient pas faits aux rudes privations de la misère. Ils ne se plaignaient point, ils supportèrent avec une résignation qui touche à l'héroïsme, des privations cruelles dont ils gardèrent le secret, et donnèrent l'exemple d'une inébranlable fermeté d'âme. On a pu remarquer, durant tout le cours de ce récit, que je ne suis pas prodigue des grandes phrases, que je hais les récits pompeux et vides, et que je tâche de ne surfaire ni les événements ni les hommes. Eh bien ! je ne sais rien de plus touchant, ni même de plus digne d'admiration que la simplicité mâle avec laquelle ces braves gens (le cœur de la population parisienne) se résolurent à souffrir des maux qui allaient croissant chaque jour et dont personne ne voyait la fin. Les femmes se montrèrent peut-être plus déterminées que les hommes. C'étaient elles qui portaient le plus lourd fardeau ; car c'étaient elles qui, chargées de l'approvision-

nement du ménage, faisaient queue aux boucheries, aux épiceries, aux cantines ; qui laissaient au mari le pauvre morceau de viande à grand'peine acheté, qui soignaient les enfants, et s'efforçaient d'éclairer encore d'un rayon de joie la
5 tristesse du foyer éteint. Ah ! nos Françaises ! nos Françaises ! quels trésors de dévouement, d'abnégation, de force morale on peut faire jaillir de leur cœur, quand on sait frapper au bon endroit ! Il n'y avait que les couches supérieures de gâtées par le luxe et la mollesse du second Empire ;[1] la nation était
10 demeurée saine, et on le vit bien au jour du sacrifice.

La haute bourgeoisie n'eut pas à endurer les mêmes souffrances physiques. Elle a généralement de l'argent devant soi, et j'ai déjà dit que la plupart de ceux qui la composent avaient envoyé au loin leurs enfants et leurs femmes. Il lui
15 était facile soit d'acheter des provisions, si chères qu'elles fussent, soit de dîner au restaurant. Quelques-uns de ces établissements avaient fermé, mais le plus grand nombre était resté ouvert. Par quels prodiges arrivaient-ils à nourrir leur clientèle ? Ce tour de force, renouvelé tous les soirs,
20 passe l'imagination. Mais on comprend que la carte n'y était pas des plus variées, et que les additions[2] ne laissaient pas d'être salées. C'est là qu'on dînait le plus souvent ; ceux qui avaient conservé un *home* invitaient leurs amis, et l'on faisait partie[3] d'essayer les mets les plus étranges. Je ne
25 parle pas du mulet et de l'âne, qui se vendaient couramment, et à ce propos me sera-t-il permis de dire que la chair de l'âne est vraiment bonne, celle du mulet exquise, tout à fait supérieure à celle du bœuf, et qu'un rôti de mulet est un plat délicieux ? Mais les animaux les plus fantastiques du
30 Jardin d'acclimatation[4] y passèrent ; nous tâtâmes tour à tour de l'ours, de l'antilope, du kanguroo, de l'autruche, que sais-je

encore ! Il y avait une boucherie, dite boucherie anglaise, où se débitaient ces animaux extravagants, à des prix qui ne l'étaient guère moins ; j'ai mangé de l'antilope qui avait coûté 18 francs la livre. Pour faire pendant[1] à cette boucherie aristocratique, il y eut des boucheries de chats, de chiens et de rats. Un chat valait bien 6 francs, et un rat 30 sous. Ces nourritures invraisemblables étaient un texte perpétuel de plaisanteries. Un bourgeois venait de manger son chien à la broche, et, regardant les os sur son assiette : « Quel dommage ! disait-il avec mélancolie, ce pauvre Fox s'en serait-il régalé ! » Cham représentait une bourgeoise furieuse contre son mari :

— Comment ! tu as promis notre fille au boucher ?

— Dame ! ma chère, c'était pour avoir un gigot !

Cette gaieté, un peu factice, il faut bien l'avouer, cachait aussi, dans cette classe de la population, de bien amers et de bien dignes sacrifices. De tous ces hommes qui riaient si spirituellement au nez de leurs misères, il n'y en avait pas un qui ne fût tombé d'une grande fortune ou d'une haute espérance à ne plus posséder que la somme mise de côté pour les besoins du moment. Les uns étaient des financiers, et il n'y avait plus de Bourse ; les autres, de grands négociants, et tout commerce avait disparu ; les autres de riches propriétaires, et les maisons ne rapportaient plus rien ; les autres des rentiers, et parmi les valeurs mobilières[2] beaucoup avaient sombré. Que vaudront, à la fin de la guerre, celles qui tenaient bon encore ? Tout ce monde était ruiné, et en avait pris allégrement son parti. J'ose dire que toute la bourgeoisie parisienne, la grande comme la petite, déploya en ces temps difficiles une constance très méritoire ; on ne doit pas moins[3] la reconnaître sous le manteau de

blague dont elle était couverte, dont se revêtent à Paris tous les sentiments, même les plus tendres et les plus nobles.

L'ouvrier avait aussi sa large part de souffrances. La
5 plupart demeurèrent sans travail, et ceux mêmes pour qui il en restait, ne se soucièrent point d'en profiter. C'est un trait particulier du caractère de l'enfant de Paris : il travaille dur, quand il est à la besogne ; mais il est volontiers flâneur, et comme il dit en son langage, *rigoleur*.[1] Les ouvriers,
10 admis, pour la première fois depuis si longtemps, à l'honneur de porter un fusil, étaient comme enivrés de ce plaisir si nouveau pour eux. Rien ne leur paraissait plus beau, plus digne d'un homme libre, que de jeter un *flingot*[2] sur l'épaule, et de monter la garde sur les remparts. Ils consi-
15 déraient avec mépris le travailleur qui préférait l'atelier au corps de garde.[3] Ils l'auraient presque traité de lâche, comme si en vérité il eût fallu être doué d'un courage surhumain pour se promener sur une plate-forme, à six mille mètres des Prussiens. Ils trouvaient plus amusant de se réu-
20 nir tous ensemble, sous couleur d'exercice,[4] ou d'élection, ou de garde, et là, on passait le temps gaiement à causer, à jouer, à rire, à boire . . . à boire surtout ! L'ivrognerie, la hideuse ivrognerie, a été la lèpre d'une bonne partie de la garde nationale.

25 Ces gardes nationaux recevaient une solde de 1 fr. 50 c. par jour.

Cette indemnité était par malheur donnée aux hommes mêmes, au lieu de l'être à leur ménage. Ils la buvaient le plus souvent ensemble, à la santé de la patrie, n'en gardant
30 que juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim. Ces habitudes de fainéantise militaire et de dissipation solda-

tesque leur plaisaient ; il se dégoûtaient du travail. Je me souviens qu'un jour ayant besoin de cartes de visite, j'allai chez un graveur, qui me dit : Pendant le siège, monsieur, nous n'avons pas d'ouvriers ; comme ils ne gagnent que 3 fr. 50 c. ou 4 francs à travailler dans notre partie,[1] ils aiment mieux recevoir 1 fr. 50 c. à ne rien faire.

Ceux qui souffrirent peut-être le moins du siège, parce que leur vie n'est en tout temps qu'une longue souffrance, ce furent les pauvres authentiques, inscrits, qui vivent de l'assistance publique. La charité s'ingéniait à multiplier les secours. Les bons[2] de pain, de viande, de bois, de charbon, de riz, furent répandus à profusion. On institua des cantines municipales, des fourneaux économiques,[3] où l'on délivra, soit contre des bons pris d'avance, soit contre argent, à des prix excessivement réduits, des aliments cuits, tels que bouillon, haricots, bouilli, que pouvaient consommer sur place ou emporter à la maison ceux à qui on les distribuait. Quelques dames charitables voulurent bien, dans certains quartiers, se charger de la distribution de ces mets ; elle avaient fini par connaître la plupart de ces pauvres, et par s'intéresser aux plus méritants.

Nous y sommes toujours de notre poche,[4] me disait l'une d'elles, qui avait pris ses fonctions au sérieux, et le fait est que lorsqu'une pauvre femme arrivait sans bon ni sou, il eût été bien dur de lui refuser l'assiettée de soupe qu'elle implorait, un enfant au bras. Jamais on ne fut plus pauvre, et jamais on ne donna davantage. Jamais on ne se rapprocha plus de cet idéal de fraternité, où la pauvre humanité tend sans cesse. Peut-être fût-on plus grand en 92,[5] jamais on ne fut meilleur : c'est un témoignage que l'histoire impartiale rendra, je crois, à la population parisienne ; et songez que

nous ne sommes pas encore arrivés à l'heure des dévouements magnifiques, simplement accomplis.

Je ne parle que pour mémoire de ceux qu'on appelait à Paris *les réfugiés*. C'étaient les habitants de la banlieue, qui, à l'approche des Prussiens, s'étaient repliés sur Paris. Il avait bien fallu les loger. On avait requis, pour les y mettre, des appartements vides, où ils s'étaient installés avec l'insouciance un peu brutale du paysan. Que dans le nombre il se rencontrât de fort honnêtes gens, et même délicats, cela est évident; mais la plupart étaient étrangers aux raffinements de la civilisation parisienne, et comme on avait traité en pays conquis[1] leur humble demeure, ils crurent pouvoir user de représailles contre celles qu'on leur avait assignées. Les propriétaires y trouveront leurs traces, et leurs traces peu odorantes, quand le blocus s'ouvrant leur permettra de rentrer chez eux. Le *Figaro* conta à ce propos une de ces légendes parisiennes, qui ont le privilège d'amuser la gent des boulevardiers. Il s'agit d'un propriétaire qui a mis le premier étage d'une de ses maisons à la disposition d'une famille de réfugiés. Quinze jours après, son concierge le vient voir et lui conte que depuis l'intrusion des nouveaux venus, une odeur infecte se répand dans les escaliers et incommode le voisinage; qu'il a voulu pénétrer chez eux pour s'assurer d'où provenaient ces exhalaisons, mais qu'on lui a toujours refusé la porte. — C'est bien! répond le propriétaire, j'irai voir ce que cela veut dire.

Et voilà, en effet, notre homme qui, le lendemain, rend visite à son immeuble. À peine est-il entré sous la porte cochère, qu'il entend le chant d'un coq qui s'égosille sur le balcon du premier étage; à ce cri répond un troupeau de poules qui gloussent.

Un peu étonné, il monte. À la porte, il lui faut parlementer, discuter, se fâcher ; car le fermier en chambre entendait n'être dérangé par personne, et ne reconnaissait pas au propriétaire le droit d'intervenir dans sa vie privée. À force d'insistance, il pénètre dans l'appartement. De l'antichambre notre campagnard a fait une cour de ferme. Les pieds s'enfoncent dans une sorte de boue, un vague composé de détritus de volière et d'étable, légèrement recouvert d'une couche de paille, qui promettait un excellent fumier pour la saison prochaine. La pièce qui venait après était disposée en parc à lapins et contenait une opulente provision de denrées de toutes sortes, où dominait le chou, l'ail et l'oignon. Dans la chambre voisine, — une chambre à coucher, s'il vous plaît ! — on voyait au beau milieu un large bassin, fait d'un vieux fond de barrique. Il était plein d'eau et servait aux ébats de quelques canards.

Le propriétaire était stupéfait. Il allait de chambre en chambre, et le fermier le suivait pas à pas, de l'air d'un agronome enchanté de faire admirer à un amateur l'intelligente exploitation de son domaine.

— Et mon salon ? murmura le propriétaire atterré.

— C'est là qu'est le *monsieur*,[1] dit le paysan avec un rengorgement d'orgueil.

On ouvrit la porte du salon. C'était le bouquet.[2] Dans un coin, sur une litière faite d'immondices de toute provenance, un superbe porc se prélassait, repu et grognant.

— Mais, malheureux ! pourquoi me fourrez-vous votre . . . monsieur dans mon salon, quand vous aviez en bas une cour superbe où vous auriez pu l'installer, et vos poules et vos canards avec lui ?

— Ah ! j'vas[1] vous dire, monsieur. C'est que le temps des semailles va venir, et alors où est-ce que je ferais mes orges ?

Il y avait sous ces extravagances un fond de vérité. Le vrai service que rendirent ces émigrés à la population parisienne, ce fut de mettre en culture les vastes espaces restés libres autour de Paris, et de transformer ces terrains vagues en jardins maraîchers, qui devaient nous fournir, vers la fin du siège, de légumes frais, de choux et de salades. En attendant que leurs produits parussent sur le marché, nous en fûmes réduits à ceux que de hardis maraudeurs allaient chercher, presque sous le feu de l'ennemi, dans les campagnes devenues désertes. C'était un spectacle curieux et triste que de les voir revenir. Pour quelques honnêtes physionomies de pauvres femmes, qui rentraient courbées sous leurs sacs, que de faces patibulaires ! que de figures hasardeuses de pâles gavroches ![2] Tout ce monde, insolent, gouailleur ou plaignard,[3] rapportait sa moisson, qui de pommes de terre, qui de poireaux et de choux, qui d'artichauts et autres légumes. Tel jour, ils étaient quatre à cinq mille, les dimanches particulièrement ; tel autre, on n'en comptait que cinq ou six cents, les habitués, la lie de la population. Des revendeurs, plus éhontés peut-être que ces misérables, les guettaient au passage, et leur achetaient leur tas, moitié force, moitié persuasion, pour un prix minime, et s'en allaient ensuite les revendre fort cher aux bourgeois de Paris. C'est ainsi que les voleurs étaient volés par cette horde d'exploiteurs. Tout cela, au milieu de cris, de jurons, de bousculades, un indescriptible tohu-bohu. La garde nationale, qui veillait aux portes, fermait les yeux sur ces trafics, sous le couvert desquels s'est plus d'une fois cachée la trahison. Car ces ma-

raudeurs étaient protégés de messieurs les Prussiens, dont ils traversaient impunément les lignes. A quel prix ? on le suppose aisément.

2

THÉÂTRE — CLUBS — LA POSTE

J'AI déjà dit comment les théâtres avaient été fermés par ordre de la police. Ce fut une question de savoir si on les rouvrirait ; les journalistes l'agitèrent longtemps devant le public, avant qu'on s'arrêtât à un parti. Les uns disaient que ces réjouissances étaient malséantes au milieu de ce deuil universel ; les autres soutenaient que le Parisien a besoin de spectacles, que la joie lui relève le moral, que la réouverture de quelques théâtres serait une sorte de défi jeté aux Prussiens, et comme une bravade de gaieté, ce qui était tout à fait dans les traditions françaises ; qu'il serait facile de choisir des pièces en harmonie avec le sérieux de la situation ; qu'on donnerait ainsi du pain à toute une classe de pauvres gens, employés, costumiers, qui se trouvaient sur le pavé, sans parler des artistes mêmes, dont la position était également cruelle. Dans beaucoup de théâtres, le foyer[1] avait été converti en ambulance. Qu'importe ! répondaient les partisans de la réouverture, le public n'ira pas au foyer, et il n'en sera pas davantage.[2]

Ils l'emportèrent à la longue. Le seul expédient dont on s'avisa pour corriger la prétendue inconvenance qu'il y avait à ces représentations, fut de les afficher au profit d'une bonne œuvre. Un jour, c'était pour les blessés, un autre pour les orphelins, un autre pour les cantines municipales ;

chaque bataillon organisa une matinée ou une soirée, dont le produit fut destiné à l'achat d'un canon ou d'une mitrailleuse. Ce fut M. Pasdeloup qui donna le signal, en ouvrant des concerts populaires, le 23 octobre. L'orchestre attaqua
5 *la symphonie en la*[1] de Beethoven, et quand il vint à *l'andante*, l'effet de cette phrase si douloureuse, si poignante, sur l'assemblée tout entière fut inexprimable. Des larmes montèrent à tous les yeux, et je ne crois pas que jamais le chef-d'œuvre du maître ait été plus vivement senti que ce jour-là.
10 Toutes les cordes de notre âme vibraient à l'unisson.

Le directeur de l'Opéra donna tous les dimanches des soirées musicales, où il mêla aux plus beaux morceaux de la musique symphonique des fragments d'opéras célèbres, et ces séances furent suivies d'un public très nombreux et très
15 assidu. La Comédie-Française[2] rouvrit également. Ces représentations avaient une physionomie toute particulière. Eclairage sombre, public de gardes nationaux et de femmes en robes montantes ; sur la scène point de décors ; les acteurs, presque tous en toilette de ville ; et à travers des frag-
20 ments de pièces du répertoire classique, quelques odes de circonstance, improvisées par de jeunes poètes. Dans la grande avant-scène, autrefois loge impériale, les blessés convalescents assistaient au spectacle, et tous les yeux se tournaient vers eux avec attendrissement. Il y avait des visages
25 pâlis par la fièvre, des bras en écharpe, des têtes entourées de linge, et parfois quelque noir enfant du désert,[3] dont les yeux étincelaient dans l'ombre, comme ceux d'un lion, son compatriote. Et cependant, à quelques pas de là, de pauvres diables souffraient et mouraient sur le lit de douleur de
30 l'ambulance. Le contraste de ces plaisirs mondains et de ces douleurs navrantes a été rendu à merveille par Théophile

Gautier, contant dans le *Moniteur* sa visite aux blessés du Théâtre-Français, un jour de réprésentation :

« En passant par le couloir qui mène de la scène à la salle, nous rencontrâmes deux religieuses, deux sœurs hospitalières, dont l'une demandait à l'autre : — Où donc est la sœur Madeleine ? — Au théâtre du Palais-Royal,[1] répondit la sœur interrogée, du ton le plus naturel du monde. . . . Au retour, nous ne retrouvions plus notre route. Des corridors, des couloirs, des passages avaient été barrés pour séparer l'ambulance du théâtre, et nous fûmes obligé de demander notre chemin à une sœur, qui nous remit avec beaucoup d'obligeance dans la bonne voie, et nous accompagna jusqu'à la dernière porte. Un feuilletoniste ayant pour Ariane à travers le dédale du Théâtre-Français une brave sœur hospitalière, n'est-ce pas là, comme disaient certains journaux, *un signe des temps ?* »

Un autre, plus étrange encore, ce fut l'apparition des *Châtiments*[2] sur la scène : *les Châtiments !* ce livre proscrit, qui circulait en cachette de main en main, et qui, saisi chez un républicain, se tournait en accusation contre le détenteur, cette effroyable satire du régime impérial, toute pleine de personnalités et d'invectives, la plus virulente qui ait jamais été écrite à aucune époque, contre aucun tyran. On fermait jadis les portes pour la lire entre amis ; les plus beaux morceaux et les plus violents furent récités, en plein théâtre, devant trois mille spectateurs ; ils émigrèrent de là à la Comédie-Française, et se répandirent ensuite dans tous les concerts et spectacles qui s'organisaient de toutes parts. Victor Hugo avait enfin son jour, celui qu'il avait attendu dix-huit années.

Au premier bruit de l'Empire renversé, il était accouru : toutes les places étaient prises et il est bien probable, qu'y

en eût-il eu quelqu'une de vide, il ne l'eût pas acceptée, ne trouvant que la première digne de lui. Il semblait ne vouloir retirer d'autre fruit de son long exil que le plaisir de voir ses œuvres de théâtre reprises, et ses *Châtiments* récités en
5 public. Le succès fut immense ; on était surpris et charmé d'écouter, en plein théâtre, ces invectives dont l'événement avait fait des prophéties et qui soulageaient la conscience publique. Ce n'est qu'après, à la réflexion, qu'on sentit l'inconvenance qu'il y avait à traîner ainsi sur la claie, aux ap-
10 plaudissements de la foule, des noms d'hommes qui n'étaient plus là pour se défendre, et que leur titre de vaincus devait préserver de ces outrages. Les représentations suivantes excitèrent un enthousiasme moins vif, et peu à peu *les Châtiments* disparurent des affiches. Les spectacles suivirent la
15 fortune du siège, plus nombreux quand les nouvelles étaient bonnes, et que le vent soufflait à l'espérance ; plus rares, ou même s'arrêtant tout à fait, quand les événements plus douloureux jetaient sur nos âmes le noir crêpe du deuil.

À défaut des théâtres, les clubs offraient une distraction
20 quotidienne à la population de Paris. Cette assimilation irrespectueuse fera sans doute bondir les promoteurs de réunions publiques et ceux des habitués qui les prenaient au sérieux. Je leur en fais bien mes excuses ; mais tout ce que j'en ai vu, sauf de rares exceptions, m'a paru plus propre à
25 entretenir une gaieté douce[1] qu'à sauver la *Patrie*.

Presque tous les clubs appartenaient, comme on pense bien, au parti le plus avancé. Peut-être y avait-il des nuances dans ces Rouges, mais nous ne les distinguions pas très nettement. On y parodiait avec un sérieux imperturbable
30 les violences de 93. Les motions les plus insensées et les plus burlesques y étaient apportées à la tribune par des éner-

gumènes qui soulevaient des applaudissements frénétiques. Il n'eût pas fait bon manifester une opinion contraire. On eût été cueilli dans la foule, passé de mains en mains, comme un colis vivant, et jeté à la porte.

Comme il faut que Paris soit toujours la ville des excentricités, il s'y fonda un club de femmes. J'ignore s'il tint plusieurs séances. Le récit de celle qui eut lieu dans le courant d'octobre, amusa tout Paris. Le citoyen Jules Allix, secrétaire du comité de ces dames, y soutint deux propositions : la première, c'est que les femmes devaient être armées pour aller aux remparts ; la seconde, c'est qu'elles étaient invitées à se protéger contre les ennemis, et par quel moyen ? Ici l'orateur prit un temps[1] habile, et repartant d'une voix forte : au moyen de l'acide prussique. L'acide prussique ! le citoyen Jules Allix, avec un fin sourire, fait alors remarquer combien il est curieux que l'acide prussique puisse servir à tuer les Prussiens. Puis il entame la description d'un appareil avec lequel il sera facile de tuer tous les Prussiens qui entreraient dans Paris. Il consiste en une sorte de dé en caoutchouc que les femmes se mettent au doigt. Au bout de ce dé est un petit tube contenant de l'acide prussique. Le Prussien s'approche, vous étendez la main ; vous le piquez ; il est mort. Ainsi parle le citoyen Jules Allix, et les femmes versent des larmes d'attendrissement, et les hommes rient à se tordre.

C'est durant cette période que fut définitivement réglée l'organisation de la poste, qui envoyait nos lettres par ballon, et nous en rapportait les réponses — trop rares, hélas ! et trop courtes, par un service de pigeons messagers. Le gouvernement établit une grande fabrique de ballons, de façon à en avoir toujours un prêt à partir, aussitôt que le vent serait

favorable. C'était de jour aux premiers temps du siège que ces ballons prenaient leur vol, mais on ne tarda pas à s'apercevoir que les Prussiens avertis de l'heure du départ en guettaient le passage et lançaient sur l'aérostat ou des fusées
5 incendiaires, ou des balles de fusils à longue portée, dits [1] fusils de rempart. On se résolut donc à ne plus partir que de nuit. C'était presque toujours dans une gare que les aérostats étaient gonflés et s'envolaient. Jamais ceux qui ont assisté à ce spectacle ne l'oublieront de la vie. Au milieu d'une
10 vaste cour, le ballon, à demi gonflé, se démène furieusement sous l'effort de la rafale ; il est en taffetas jaune, et les lanternes à réflecteur des locomotives jettent sur la route des lueurs fantastiques. Tout autour s'agitent, dans l'ombre, des hommes que l'on prendrait pour des démons, s'acharnant à
15 quelque œuvre infernale. Dans un coin, le directeur des postes tire sa montre d'un air soucieux, interroge le vent, et semble demander conseil à l'aéronaute, avec qui il cause à voix basse. Il est évident qu'il y a danger. Trois hommes doivent partir. Un voyageur, dont le nom est un mystère :
20 il est enveloppé de fourrures ; il se promène inquiet et pâle, et tâche, quand il se sent regardé, de faire bonne contenance. Un marin : il fume insouciamment sa pipe ; on sent qu'il montera dans la nacelle du même cœur indifférent et résolu dont il saute à l'abordage : c'est affaire de service. Un em-
25 ployé des postes : il est très occupé ; le fourgon [2] des imprimés vient d'entrer ; c'est lui qui transporte les précieux sacs et les dispose autour de la nacelle. Cinq petites cages arrivent, contenant trente-six pigeons ; des pigeons adorables, des noirs, des blancs, des dorés. C'est le propriétaire lui-même
30 qui les apporte, et veille à leur installation. Au moment de partir, on s'aperçoit qu'aucun des voyageurs n'a songé aux

provisions ; on court ; on se fouille, on finit par réunir trois petits pains, deux tablettes de chocolat et une bouteille de vin. Ce retard a eu son bon côté. Un aide de camp entre tout essoufflé : *Une dépêche du gouverneur !* L'aéronaute la prend ; la nacelle est fixée ; on entend le sacramentel : Lâchez tout ! Le ballon s'élance d'un bond, il penche sous l'effort du vent, qui le courbe avec violence. C'est une seconde d'émotion inexprimable ; nous sommes tous là, retenant notre souffle, les yeux fixés sur cette masse noire, qui se rabat dans une convulsion effroyable. Sera-t-elle brisée ? non, elle s'élève, et à peine le ballon a-t-il dépassé le toit vitré de la gare, que déjà la nuit s'est refermée sur lui ; il se fond en quelque sorte dans l'obscur brouillard. — Adieu ! adieu ! nous crient les voyageurs, et nous leur répondons par des souhaits de bon voyage, en agitant nos chapeaux. — *Vive la France !*

Les pigeons qu'ils emmènent avec eux nous reviendront bientôt, à moins que le froid, la brume, l'épervier ou la balle d'un Prussien ne les arrête en route. Chacun d'eux apportera, lié par trois fils à une des plumes de sa queue, un léger tube, où se trouvera roulé un petit carré de papier de quarante millimètres sur trente millimètres. C'est la réduction microscopique, par la photographie, d'une composition typographique ordinaire. Cette petite planche, à peine lisible avec un verre de loupe très puissant, ressemble assez à un journal sur quatre colonnes.

Ces colonnes contiennent, au verso comme au recto, la transcription de dépêches, les unes à la suite des autres, sans blancs ni interlignes. Ah ! qu'elles nous ont apporté de consolation et de joie ! Que de pièces de cent sous et de louis d'or sont tombés dans la main des facteurs qui nous remettaient la dépêche si attendue ! Et ces pigeons, de quel

tendre respect on les entourait ! Quand, par hasard, un d'eux, à bout de forces, ruisselant de pluie, s'abattait au bord de quelque corniche, de quel œil avide la foule bientôt amassée suivait ses mouvements ! Comme toutes les mains se
5 tendaient vers lui pour lui offrir le pain ou le millet qui devait l'attirer ! et quel cri de joie quand il reprenait son vol droit vers son colombier !

# CHAPITRE VIII

## LA PROVINCE S'EST LEVÉE — BATAILLES SOUS PARIS — ON VA BOMBARDER

### I

### L'ARMÉE DE PARIS

Vous vous rappelez ces vieilles légendes du temps passé, qui vous représentent le guetteur de nuit, épiant du haut du clocher si l'armée de secours arrive au loin pour débloquer la ville. Une foule immense s'est rassemblée au pied de l'église, et demande de temps à autre au veilleur s'il ne voit rien venir. On se désespère, on pleure, et déjà s'ouvre à tous les yeux la nécessité de se rendre, quand tout à coup l'homme de la tour jette un grand cri : « J'aperçois là-bas, tout là-bas, dans la plaine, un effroyable nuage de poussière qui s'avance. Au travers brille le fer des lances et le cuivre des casques . . . » et la population tout entière répond à cette bonne nouvelle par une longue acclamation de joie. On s'embrasse, on jure de mourir tous ensemble plutôt que de céder. La confiance et la joie sont revenues, et avec elles le courage et une invincible résolution de tenir jusqu'au bout.

Cette légende est notre histoire, et peut-être est-elle aussi celle de toutes les villes assiégées. C'est le 15 novembre qu'il nous arriva, par voie de pigeons, une dépêche qui nous annonçait qu'une armée d'Orléans avait, sous les ordres d'Aurelle de Paladines, refoulé les Prussiens et repris Orléans. Non, rien ne peut donner une idée de l'émotion qui se répandit par toute la cité à cette nouvelle inattendue. Il

semblait que le pigeon messager nous fût arrivé, comme la colombe de l'arche, apportant dans son bec le rameau de l'espérance. Dans tous les cœurs brilla l'arc-en-ciel de la victoire. Le nom d'Aurelle de Paladines, profondément ignoré jusque-là et qui devait si tôt après retomber dans son obscurité, devint tout à coup célèbre. Tous les journaux en firent à l'envi un grand homme. La confiance était si ferme, que, dès le lendemain, nous éprouvâmes tous une sorte de déception, lorsque, ouvrant notre journal, nous n'y lûmes point l'annonce d'un nouveau succès :

— Eh bien ! mais, que fait donc Aurelle de Paladines ?

Nous trouvions qu'il n'allait pas assez vite. Il y avait une reprise universelle de confiance et de bonne humeur ! On était si heureux d'avoir senti, quoique de loin, battre enfin le cœur de la province !

Ce ne fut qu'un cri dans toute la population : ils viennent à nous ; allons à eux ! Il faut absolument faire une sortie. En avant ! nous sommes quatre cent mille, et quatre cent mille hommes passent toujours ! Ainsi disait la foule, et M. Trochu n'en hésitait pas moins. Cet honnête militaire, aussi intelligent que loyal, ne se payait pas de mots. Il savait bien que quatre cent mille hommes ne sont pas quatre cent mille soldats, et que le patriotisme le plus déterminé ne suffit pas à faire de bonnes troupes. Ceux sur qui l'on pouvait le plus compter, les marins, n'étaient pas fort nombreux, et il en fallait garder pour les forts, dont ils servaient l'artillerie. La garde mobile se composait d'éléments très divers. Il était permis sans doute de faire fond sur elle pour un coup de collier ; [1] tous les hommes qui la composaient, d'où qu'ils vinssent, ne demandaient qu'à en finir ; mais tous n'étaient pas également exercés et rompus aux manœuvres.

La garde nationale n'était encore à ce moment-là qu'un tumultueux chaos de bonnes volontés que le désordre rendait inutiles. Si, dès le premier jour du siège, un organisateur d'élite eût tiré de cette foule armée les hommes de vingt-cinq à trente-cinq ans, mariés ou non mariés, comme un décret applicable à toute la France lui en donnait le droit, les eût équipés, instruits et unis en corps de troupes, il en eût formé une armée excellente. On eût gardé les autres pour le service peu fatigant des remparts et des portes, dont ils se fussent acquittés, comme ils le firent, avec un zèle qui ne se démentit jamais. Mais était-ce bien la peine d'être jeune, instruit, décidé à bien faire, pour se promener deux ou trois fois par semaine, l'arme au bras, sur un bastion que personne n'attaquait ?

On organisa, on équipa, je n'ose pas dire qu'on instruisit un certain nombre de compagnies de guerre. C'étaient presque tous de braves gens, peu habitués aux fatigues d'une campagne, mais résolus, et qui sentaient qu'il fallait combattre *pro aris et focis*.[1] Ils ne se faisaient pas illusion sur les services qu'ils pouvaient rendre, et savaient bien qu'en bataille rangée leur ignorance des manœuvres les réduirait à n'être qu'une force de réserve : mais ils se disaient qu'aux tranchées et aux avant-postes, ils relèveraient les *lignards*[2] et les *moblots ;* et que, les dégageant de ce service très pénible, ils leur rendaient, pour d'autres opérations plus importantes, la liberté de leurs mouvements.

En dehors de l'armée régulière, ligne et mobile, de la garde nationale, mobilisée ou sédentaire, un historien du siège de Paris ne saurait oublier les *corps francs*.[3] La formation des corps francs date du commencement même de la guerre. C'étaient, comme leur nom l'indique assez, des compagnies

de volontaires qui s'habillaient à leur guise, s'équipaient à leurs frais et combattaient à leur fantaisie. Aussitôt après nos premiers désastres, l'opinion s'était vite accréditée dans le public que, s'il était insensé de tenir en masse contre une
5 armée aussi terriblement homogène et disciplinée que l'armée prussienne, on pouvait bien faire avec grand avantage aux ennemis une guerre de partisans, couper leurs convois, surprendre leurs détachements en marche, les harceler sans cesse et les inquiéter sur leurs flancs et sur leurs derrières ; en un
10 mot, les détruire en détail. Ces façons de batailler plaisaient fort à notre humeur aventureuse ; aussi, nombre d'anciens soldats et de jeunes gens s'étaient-ils empressés de s'enrôler dans ces corps francs, où l'on avait moins d'exactitude dans la discipline à craindre, plus de variété et d'imprévu dans les
15 combats à espérer. Ce fut alors sur nos boulevards comme un carnaval de costumes les plus fantaisistes. Quelques-uns de ces corps avaient adopté un habillement sévère ; mais d'autres s'étaient déguisés en brigands d'opéra-comique. Les plumes au chapeau, les ceintures multicolores, les bottes
20 à revers,[1] les lisérés et les galons les plus extravagants, les glands, les torsades d'or étincelaient sur tous ces beaux fils. Très braves, au reste, et très déterminés, quelques-uns de ces corps libres se firent rapidement un nom, même avant le siège ; ainsi les francs-tireurs de Paris, qui partirent 960
25 pour Sedan et revinrent 167.

Une fois Paris bloqué, les francs-tireurs n'avaient plus aucune raison d'être. On s'efforça de les faire rentrer, le plus qu'on pourrait, dans les cadres des opérations projetées.

On voit par cette analyse à quoi se réduisaient dans la
30 réalité ces quatre cent mille hommes, qu'on jetait sans cesse au nez du gouverneur de Paris, en lui demandant une trouée

coûte que coûte. Il sentait bien que ces quatre cent mille hommes ne valaient pas quatre-vingt mille vrais soldats, et son malheur était de le sentir trop, sans trouver en son génie tout ce qu'il eût fallu de ressources, d'activité, d'énergie et de foi brûlante pour transformer en vrais soldats ces quatre cent mille hommes.

## 2

### LA FIN DE L'AN SOUS LES MURS

N'IMPORTE ! le vent était à la confiance ! Il faut en finir ; c'est le mot qui allait de bouche en bouche, et tous les cœurs se gonflèrent d'espérance et de joie quand le 29 novembre au matin, on lut sur les murs de Paris une proclamation du général Ducrot, qui nous annonçait que le moment était enfin venu de rompre le cercle de fer dont nous étions entourés. . . . Les débuts seront difficiles, disait le général, et il y aura un vigoureux effort à faire ; mais il n'est pas au-dessus de nos forces. Plus de 400 canons, dont les deux tiers au moins du plus gros calibre, accompagneront l'armée, qui se composera de plus de 150,000 hommes, bien armés, bien équipés, abondamment pourvus de munitions. — « Pour moi, ajoutait Ducrot en terminant, je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux ; vous pourrez me voir tomber ; vous ne me verrez jamais reculer. Alors, ne vous arrêtez pas ; mais vengez-moi ! »

A ce noble et patriotique langage, toute la ville tressaillit d'une émotion sainte. De quel cœur nous souhaitâmes bonne chance à ces pauvres gens, qui s'en allaient, gaiement et le sac au dos, payer de leur vie la victoire et la délivrance !

Ceux qui ont vu ces journées de fièvre ne les oublieront jamais ! La population tout entière dans les rues, les uns sur les boulevards, les autres aux différentes barrières par où pouvaient revenir, avec des blessés, les bruits de la bataille. L'armée de Ducrot passa la Marne le mercredi 30, et, poussant devant elle l'armée prussienne qui était retranchée sur de fortes hauteurs, elle s'empara pied à pied des positions que l'ennemi occupait, et le soir enfin, elle s'installa sur le plateau de Villiers. Les Prussiens s'étaient retirés, nous laissant deux canons, leurs blessés et leurs morts. C'était la première fois, depuis ce malheureux siège, que nous apprenions un succès ; je parle d'un succès important, réel. La joie fut immense à Paris. On portait aux nues le général Ducrot, qui s'était battu comme un lion, et avait, dit-on, déployé les qualités de sang-froid et de coup d'œil d'un général. On faisait réparation d'honneur à Trochu, qu'on s'accusait d'avoir mal jugé. C'est lui, écrivaient les journalistes repentants, qui du néant a tiré cette armée, qui a rendu possible la victoire d'aujourd'hui. La victoire ! ce nom sonne si harmonieusement aux oreilles françaises, et nous en étions depuis si longtemps déshabitués !

Quelle nuit de triomphe ! Je me souviens que je la passai au *Moulin de la Galette*, un petit observatoire juché sur le haut de la butte Montmartre, d'où M. Bazin, le célèbre inventeur des appareils électriques sous-marins, éclairait avec une machine puissante toute l'immense plaine de Gennevilliers depuis le Mont-Valérien jusqu'au fort de la Briche. On avait mis là, depuis le commencement du siège, un poste de gardes nationaux, où je venais d'être agrégé. Que de jolies heures j'y ai passées, contemplant de ce point élevé le vaste panorama qui s'étendait sous nos yeux : Paris à nos

pieds, et bien loin, à perte de vue, cette longue ligne de hauteurs, occupées par les Prussiens, et que le fort Valérien semblait défier de sa masse sombre ! Le soir, c'était un spectacle féerique, que tout Paris est venu voir. M. Bazin projetait, au loin, sur la campagne, un énorme rayon de lumière électriqne. Le rayon, passant par-dessus la ville, plongée dans une ombre épaisse que piquaient des milliers de feux, enlevait en blanc[1] les toits des maisons, et tombant sur quelques arbres éloignés les faisait saillir de la nuit avec des formes étranges ; on eût dit un décor de théâtre. C'est de mes longues stations à ce poste qu'est né ce livre, c'est là que j'ai rencontré l'éditeur qui m'a engagé à l'écrire ; et si le récit de ces impressions du siège est exact, c'est que j'ai pu le soumettre au contrôle des Parisiens que j'avais pour camarades de chambrée au Moulin de la Galette.

Toute la journée du 1er décembre fut employée à relever les blessés et à se fortifier dans les positions que nous venions de prendre. Le 2, les Prussiens revinrent avec des forces énormes et une artillerie formidable. Ils attaquèrent avec furie, firent plier d'abord nos troupes, qui, bientôt remises de leur premier émoi, enlevées par le général Ducrot, repoussèrent définitivement, après un combat de sept heures, l'effort de l'ennemi et gardèrent le plateau.

Ce fut une victoire, et plus considérable même que nous ne le crûmes au premier moment. Si l'on n'illumina point dans Paris, c'est d'abord qu'on n'avait pas beaucoup de gaz à dépenser en niaiseries, c'est ensuite qu'on était devenu plus sage et qu'on se rappelait les écoles[2] déjà faites. Mais la joie n'en fut pas moins profonde et intense : — Ah ! c'est donc le commencement de la fin !

On avait fait les premiers pas vers cette route de l'Est, et

la délivrance était au bout. Aussi fut-on fort surpris, et de la façon la plus désagréable, quand le lundi 4 décembre on lut, sur les murs de Paris, une proclamation du général Ducrot, où il expliquait à ses soldats qu'il leur avait fait re-
5 passer la Marne pour ne pas les engager dans une lutte meurtrière et inutile ; mais que le repos serait de courte durée, et qu'ils devaient s'attendre à de nouvelles épreuves. Il avait beau couvrir cette retraite de louanges flatteuses pour la bravoure de ses soldats, ce n'en était pas moins une
10 retraite. Ainsi donc on abandonnait de son plein gré les positions conquises ; mais alors à quoi bon les emporter au prix de tant de sang ? Nous avions vaincu ; mais cette victoire stérile ne nous procurait donc pas plus d'avantages qu'une défaite ?

15 Cette reculade imprévue n'eut pourtant pas sur l'opinion l'effet désastreux qu'on en pouvait attendre. Nous étions flattés d'avoir tenu bon contre les vieilles troupes de Prusse, d'avoir passé et repassé, sous leurs yeux, un grand fleuve, sans qu'ils osassent inquiéter ce mouvement. Ce n'était,
20 pensions-nous, que partie remise. Le vent soufflait toujours au beau fixe[1] de l'espérance.

Nous ne tardâmes pas à apprendre par des dépêches reçues de Tours, qui étaient datées du 5 et du 11 décembre que la ville d'Orléans avait été prise, et l'armée d'Aurelle de Pala-
25 dines, qui la défendait, coupée en deux. — « Coupée en deux ! ripostaient les incorrigibles Parisiens ; cela fait deux armées. Bonne affaire ! »

Cette confiance tenait si fort au cœur des Parisiens, qu'elle ne put même être démontée par le mauvais succès d'une
30 attaque nouvelle, que le gouverneur de Paris tenta vers cette époque (21 décembre) pour percer les lignes prussiennes. Ce

fut cette fois contre le Bourget qu'on dirigea les coups. Les Prussiens s'y étaient établis ; ils s'y étaient fortifiés, qui plus est, et vigoureusement même, ainsi que nous le sentîmes à nos dépens.

On eut le tort de lancer contre les barricades et les murs crénelés des soldats qui marchèrent, la poitrine découverte, contre un ennemi invisible. Ce furent nos marins qui montèrent à l'assaut, comme ils eussent fait à l'abordage, une hache à la main. Rien ne put d'abord résister à l'impétuosité de ce premier choc: ils enlevèrent d'escalade la partie nord du village et s'y maintinrent longtemps, sous une grêle de projectiles, emportant les maisons une à une. Mais il fallut céder à une artillerie supérieure et se retirer.

La tentative était manquée. M. Trochu l'avoua simplement, et non sans quelque dignité, dans son rapport officiel. Mais cet échec n'ébranla point les courages autant qu'on aurait pu le craindre.

Nous tirions de ce fonds inépuisable d'espérance que la nature a mis au cœur des Français de quoi résister aux privations, aux échecs, aux mauvaises nouvelles, de quoi même nous défendre contre la rigueur des éléments acharnés sur nous. Le jour de l'attaque du Bourget, un brouillard intense, tout à coup survenu, avait contrarié nos opérations et arrêté notre feu. Et voilà qu'aussitôt après avait sévi un froid terrible, un de ces froids secs et âpres, qui brûlent les mains, les pieds et le visage, qui gèlent sous sa capote le soldat jusqu'à la moelle des os. On n'avait pas vu plus cruel hiver depuis vingt ans. Toutes les nuits le thermomètre descendait à douze degrés centigrades dans l'intérieur de Paris ; que devait-ce être en rase campagne ? La Seine charria des glaçons énormes ; le sol se durcit et tout travail de tranchée

devint impossible. La pioche s'émoussait sur cette terre, comme elle eût fait sur le roc.

On rapportait par centaines aux ambulances les soldats gelés à leurs postes. Les malheureux n'étaient pas tous 5 munis de vêtements assez chauds pour tenir contre une température aussi hyperboréenne. Au lieu que les Prussiens s'oignaient de graisse, s'enveloppaient d'épaisses peaux de mouton, s'enfonçaient dans des trous creusés avec art, dormaient à l'abri du froid ; les nôtres à demi couverts grelottaient 10 sous la bise qui les mordait à la poitrine. C'était pitié de les voir. Ils s'entouraient la tête de foulards, pliaient et repliaient autour de leur corps la couverture de leur lit, se garnissaient les jambes de tous les linges qu'ils pouvaient rencontrer, et ils s'en allaient ainsi, sordides, hideux, n'ayant 15 plus forme de soldats, faire leur service.

Beaucoup étaient malades ; car la pneumonie, la petite vérole, l'ophtalmie faisaient chez eux de grands ravages. Mais la maladie la plus irrémédiable dont ils étaient affectés tous sans exception, c'était l'ennui. Tous ces mobiles subi- 20 tement arrachés à leurs travaux, et qui n'avaient cru quitter leur pays que pour une quinzaine au plus, commençaient à regretter leurs maisons, leurs champs, leurs familles. Ils souffraient de ce mal mystérieux, qui s'appelle la nostalgie. Ils en voulaient à ces Parisiens qu'ils étaient venus défendre. 25 Ils ne recevaient aucune nouvelle de chez eux ; ils se disaient que l'ennemi sans doute, en ce moment, ravageait tout dans leurs villages, et eux, ils n'étaient pas là pour protéger leur mère et leur fiancée ; ils donnaient leur sang pour une ville qui ne les intéressait point. En vain leur disait-on qu'en 30 cette ville était enfermé le salut de la France. Cette idée abstraite de la patrie circonscrite aux murs d'une cité les

touchait moins sensiblement que le regret du pays perdu et les souffrances endurées pour nous, sous nos murs. Quand donc tout cela sera-t-il fini ? soupiraient-ils en soufflant dans leurs doigts bleuis.

C'est ainsi que nous atteignîmes les derniers jours de décembre. Qu'ils furent tristes, ces jours, qui sont d'ordinaire consacrés à la joie ! Il est vrai que nous eûmes une pâle consolation de vengeance satisfaite, en songeant que les Allemands, retenus sous Paris, ne fêteraient point leur Noël en famille, et que l'arbre traditionnel de la *Christmas* ne verrait autour de lui que des visages mélancoliques et des yeux en pleurs. Mais, nous-mêmes, que cette nuit de Noël fut différente pour nous de ces nuits de bombances solennelles qui jadis éclataient gaiement dans tout Paris en l'honneur de cet anniversaire ! La plupart des églises avaient fermé leurs portes ; par les rues éclairées au pétrole et plongées dans une demi-obscurité, sonnait le pas rare de quelque passant tardif. Avec quelle mélancolique amertume on se rappelait la physionomie toute pétillante de Paris, de notre Paris, en ces jours qui précédaient le premier janvier ! Quelle animation sur nos boulevards et dans nos rues ! Comme les voitures roulaient joyeusement par milliers sur le macadam ! Quelle gaieté de lumières aux vitrines des grands magasins qui s'étaient parés pour cette fête ! On ne rencontrait que gens qui couraient tout effarés, les poches de leurs paletots gonflées de paquets, de poupées ou de boîtes de bonbons sous les bras et dans les mains. Et cette longue, cette interminable file de petites baraques qui imprimaient à tous nos boulevards un caractère si charmant de joie populaire ! Hélas ! hélas ! que tout cela était loin ! Un ciel gris, tout chargé de neige, pesant sur une ville morne ! des magasins à demi

plongés dans l'ombre ; et, sur le seuil, des boutiquiers interrogeant l'horizon avec ennui ; quelques rares omnibus qui accomplissaient, presque à vide, leur trajet réglementaire ; un petit nombre de voitures flânant inoccupées sur la chaus-
5 sée à peu près déserte.

Et le matin du premier janvier ! Non, je n'oublierai jamais ce premier matin de l'année 1871. Quand la domestique m'apporta sur un guéridon le déjeuner, et qu'en ce jour de fête, où toute la famille réunie se comble joyeusement de
10 souhaits et de baisers, je me vis tout seul, au coin de mon feu, vis-à-vis d'un morceau de cheval, qui fumait dans l'assiette, je sentis tout mon être défaillir et fondis en larmes ! Ah ! ces larmes, que d'autres les ont versées en cette heure cruelle !

15 Nous n'étions pas au bout de nos peines. Le siège allait entrer dans une nouvelle phase plus terrible.

C'était le bombardement ! Il fallait s'y attendre.

Aucune des horreurs d'un siège ne nous serait épargnée. Nous regardâmes tous, sans pâlir, cette éventualité redou-
20 table, et, haussant nos cœurs, nous nous ceignîmes les reins pour supporter dignement cette nouvelle épreuve.

# CHAPITRE IX

## ÉTAT MORAL DE PARIS EN DÉCEMBRE — LA VIE AUX AVANT-POSTES — LES AMBULANCES

### I

### DÉCEMBRE DANS PARIS

ARRÊTONS-NOUS un moment ici. Nous touchons à la dernière période du siège. À partir du jour où s'ouvrira le feu du bombardement, nous serons emportés et roulés avec tant de violence par le torrent des faits, qu'il ne nous restera plus guère de loisir pour ces études pittoresques et morales, qui sont le premier objet de ce livre.

Tout ce mois de décembre fut terriblement dur à traverser. Les privations allaient croissant, à mesure que diminuait le stock de nos approvisionnements. Ce n'est pas que l'on fût encore inquiet sur le pain. Le gouvernement avait solennellement déclaré qu'on était abondamment pourvu de blé, et que le pain, quoi qu'il arrivât, ne serait jamais rationné. C'était une imprudence, comme le prouva bien la suite des événements; car il en fallut venir à cette extrémité et mieux eût valu prendre, dès le premier jour, cette mesure du rationnement, qui eût prolongé notre résistance d'un bon mois. Quand on en vint à cette mesure nécessaire, il était trop tard. On ne donna plus que trois cents grammes de pain par tête et par jour ! Trois cents grammes ! comme s'il eût été possible de vivre avec trois cents grammes de nourriture ! et de quel pain, grand Dieu ! Celui que nous avons mangé dans les derniers jours du siège était un com-

posé, noirâtre et gluant, de choses innommées, où il entrait de tout, sans en excepter du blé. Il n'est pas un de nous qui n'en ait gardé un morceau, comme échantillon et souvenir du blocus. Quand on pense qu'il y avait bien la moitié
5 de la population qui ne mangeait pas autre chose que cette pâte grumeleuse et lourde ! Mais ce n'est que peu à peu que le pain en arriva à n'être plus qu'une agglomération de détritus cuits ensemble. Celui qu'on nous distribua en décembre et jusque dans les premiers jours de janvier était de
10 couleur grise, mais fort appétissant, et avec cette facilité du Parisien à prendre gaiement toutes les misères, on y mordait à belles dents, en songeant au bon pain bis des paysans.

La viande de bœuf était passée à l'état de mythe. De même celle du mouton. On ne mangeait plus que du cheval.
15 Qu'étaient devenues les répugnances des premiers mois ? On ne songeait plus même à plaisanter sur cette nourriture, tant elle avait passé dans l'usage commun.

Toutes les denrées qui accompagnent le pain et la viande, étaient montées à des prix exorbitants, qui s'élevaient tous
20 les jours. La livre d'huile coûtait couramment de six à sept francs ; le beurre, il n'en fallait point parler : c'étaient des prix de fantaisie, 40 ou 50 francs le kilo ; le gruyère ne se vendait pas : il eût coûté trop cher ; il se donnait en cadeau. Je sais telle jolie femme qui, au Jour de l'An, a reçu, au lieu
25 des bonbons accoutumés, un sac de pommes de terre, ou un morceau de fromage. Un morceau de fromage était un présent royal ; les pommes de terre valaient 25 francs le boisseau ; elles revenaient bien plus cher aux petits ménages qui les achetaient au litre ou bien au tas. Un chou était
30 coté six francs ; il se débitait feuille à feuille, et telle qu'on eût à peine jadis osé offrir à ses lapins, figurait noblement

dans le pot-au-feu de cheval.[1] Il y avait encore à Paris des quantités énormes de lapins et de volailles, mais tout cela était hors de prix. J'ai vu, aux environs du Jour de l'An, la foule des badauds attroupée autour d'une dinde, comme autrefois devant les grands joailliers de la rue de la Paix.[2] On s'étonnait qu'un morceau aussi tentant affrontât derrière le simple rempart d'une vitrine la voracité des regards alléchés. Beaucoup avaient acheté des lapins, qu'ils nourrissaient d'épluchures. Au moment où j'écris ces lignes, j'ai près de moi, dans mon cabinet, deux frères lapins, tapis dans un angle de la chambre, et qui me regardent de leur gros air effaré. La ménagère me les a apportés, prétendant qu'ils s'ennuyaient tout seuls dans leur niche, qu'ils y avaient froid et ne voulaient plus manger. Cette dernière considération m'a décidé; je les ai reçus, et je tâche de les distraire.[3] Je me garderai bien de leur lire ce chapitre, où leur sentence est prononcée; ils n'auraient qu'à maigrir de chagrin. Funeste présage! Je possède également deux poulets, que j'entoure de prévenances. Ils n'aiment pas le millet. Je suis affreusement perplexe sur la nourriture dont il faut les gaver. J'ai eu sur ce point important plusieurs conférences avec la cuisinière. Si je présente ainsi mes hôtes au lecteur, ce n'est pas du tout par fatuité, pour faire montre de la bonne compagnie que je reçois à la maison; c'est par amour du renseignement exact. Ces petits détails en diront bien plus que de grandes phrases sur la vie intérieure du Parisien à cette époque du siège, et sur la bonne humeur spirituelle avec laquelle s'en amusaient ceux qui avaient encore assez d'argent pour rire quelquefois.

Le nombre s'en faisait de jour en jour plus rare. La bourgeoisie commençait à voir la fin de ses réserves.

Que dire de ceux qui ne possédaient point d'avances? C'était l'immense majorité des Parisiens, il faut bien l'avouer. Non, je ne saurais trop répéter avec quel indomptable courage, avec quelle touchante résignation, avec quel invincible sentiment de patriotisme toute cette population supporta les rigueurs de cette longue misère. Les femmes surtout furent admirables. Je ne plains pas trop les hommes ; la plupart avaient leurs trente sous par jour, que beaucoup d'entre eux buvaient sans vergogne. Mais les femmes ! les pauvres femmes ! par ces abominables froids de décembre, elles faisaient la queue, toute la journée, chez le boulanger, chez le boucher, chez l'épicier, chez le marchand de bois, à la mairie. Aucune ne murmurait ; jamais je n'ai entendu sortir d'une seule de ces bouches, accoutumées aux dures paroles, un mot impie contre la France ; c'étaient elles les plus enragées pour que l'on tînt jusqu'au dernier morceau de pain. Et Dieu sait ce que cette malheureuse bouchée de pain leur coûtait !

La question du chauffage ne fut pas, en ce triste mois de décembre, une des moins cruelles à résoudre.

Plus de houille, plus de coke, plus de bois, et la gelée sévissait avec l'intensité que j'ai dit.[1] Les marchands de bois profitèrent naturellement de l'occasion pour vendre leurs produits plus cher. On ne rencontrait dans les rues, à Montmartre où j'habite, que gens en redingote, qui portaient bravement leur provision du jour, cinq ou six morceaux que le marchand avait refusé de leur livrer à domicile.[2] On riait de se voir en tel équipage. Trop heureux encore d'avoir été servis ! Bien d'autres revenaient les mains vides et n'avaient plus de feu ni pour la cheminée du salon ni pour le foyer de la cuisine.

Il y avait beau temps que Paris, faute de houille, n'était plus éclairé qu'au pétrole. Nos yeux avaient fini par s'y accoutumer : le changement s'était fait peu à peu et de rue en rue. La sensation n'en était pas moins singulière quand on se remettait en mémoire ce Paris d'autrefois, si brillant de lumières et si animé jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit. Les blafardes clartés de la lampe à huile perçaient à peine de loin en loin l'ombre qu'elles rendaient plus visible ; plus de voitures, nous avions dévoré les chevaux ; les omnibus de plus en plus rares ; tous les magasins fermés ; on eût dit une immense ville de province. Et le fait est que Paris, coupé de ce flot incessant d'étrangers qui renouvelait jadis sa population, tournait aux mœurs de province. Tout le monde avait fini par se connaître sur le boulevard, et pour un peu on se serait salué. Les marchands causaient sur le pas de leurs portes, et les gardes nationaux du quartier, qui venaient au coin de la rue consulter l'ordre de service du jour, devisaient entre eux, sans se connaître autrement, des choses de la politique.

## 2

## LA VIE AUX AVANT-POSTES

Il y avait bien du bon sens dans cette garde nationale que les militaires pur sang affectaient de traiter cavalièrement, et dont ils eussent mieux fait de se servir. C'est par elle qu'en ce mois de décembre nous commençâmes à connaître cette vie des avant-postes et à nous expliquer bien des particularités de cette guerre, qui nous étaient restées incompréhensibles.

Les journaux — avec grande raison d'ailleurs, car il faut toujours dans une ville assiégée soutenir le moral des habitants — nous faisaient la peinture la plus séduisante de ces avancées. On reconnaissait bien sans doute que nos soldats y supportaient toutes sortes de fatigues et de privations; mais on nous les peignait toujours actifs, toujours en train, ne rêvant qu'expéditions nocturnes et surprises ragaillardissantes. On ne tarissait pas en bonnes plaisanteries sur la prudence des sentinelles allemandes. On a dit cent fois la jolie histoire du képi, dont nos moblots coiffaient une baïonnette; l'homme au casque pointu[1] se découvrait pour tirer sur ce but, qu'il croyait sérieux, et se faisait tuer lui-même. D'autres fois, c'était un écureuil empaillé que nos soldats suspendaient à l'aide d'un bâton dans les branches d'un arbre. Ce gibier fascinait peu à peu la sentinelle ennemie, qui allongeait le cou et tombait frappée d'une balle invisible.

Toutes ces ruses de guerre, dont le récit quotidien amusait l'imagination parisienne, se ramassèrent pour ainsi dire et prirent un corps dans un personnage qui ne tarda pas à devenir légendaire, le sergent Hoff. Le sergent Hoff n'était point un mythe, mais bien un soldat en chair et en os, à qui la nature avait donné le flair du mohican et qui faisait, à la mode des sauvages de l'Amérique, la chasse aux Prussiens. Le sergent Hoff était originaire de Saverne. Les Prussiens, en passant par cette ville, avaient fusillé son vieux père et il avait juré de le venger. Il fallait que tous les jours il eût tué son Prussien. Il s'en allait la nuit, presque toujours seul, en braconnier, en partisan, épiant leurs cachettes, les suivant pas à pas, restant, s'il en était besoin, cinq heures de suite en observation, à l'affût, silencieux comme un peau-rouge, tombant à l'improviste sur sa proie, qu'il expédiait

sans mot dire. Un jour, après s'être caché dans les roseaux, il y demeurait tapi jusqu'à mi-corps une partie de la nuit et, sautant sur une vedette, qui ne s'attendait à rien, il lardait son homme d'un coup de baïonnette, le tirait du trou et s'y postait lui-même, attendant qu'on vînt le relever. Le caporal de pose[1] arrivait enfin, accompagné de la nouvelle sentinelle. D'un coup de sabre, le sergent Hoff abattait l'un, assommait l'autre d'un coup de crosse et détalait à pas rapides et sourds. On lui donnait souvent de petites expéditions à commander, et comme il inspirait une grande confiance à ses hommes, tous ne demandaient qu'à le suivre.

Le sergent Hoff devint la coqueluche[2] de Paris. Ces aventures plaisaient à notre esprit romanesque. On le décora, aux applaudissements du public. Il disparut à la journée du 2 décembre et l'on ne put jamais retrouver son cadavre.

Les journaux, nous contant tous les matins les légendes, vraies ou fausses, de cette vie des avant-postes, nous en couvraient la misère et le profond ennui. Il fallut que la garde nationale vînt partager cette existence du soldat pour nous en révéler la tristesse morne, pour nous montrer en plein et les prodigieux abus de l'administration militaire, et l'incapacité des chefs, et les vices de l'intendance, et, pour tout dire d'un seul mot, l'effroyable détraquement de cette vieille machine qu'on appelle l'armée française.

Eh quoi ! tant de fatigues, et de si dures nuits passées à la belle étoile pour si peu de résultat ! Les journées se perdaient à accomplir une foule de prescriptions oiseuses, telles que corvées, revues, astiquage, appel ; et de travail sérieux qui menât à un but visible, pas l'ombre. Est-ce ainsi que les Prussiens se conduisaient ? On savait fort bien qu'ils tra-

vaillaient sans cesse ; de leur côté, les tranchées se creusaient et les fortifications en terre poussaient du sol comme par enchantement ; ils n'étaient guère plus de trois cent mille autour de nous ; et nous, qui étions, de compte fait, un
5 million d'hommes valides, nous n'opposions pas fossé à fossé, retranchement à retranchement, redoute à redoute.

Il n'était pas bien étonnant qu'une inaction qui s'était ainsi prolongée déjà quatre mois pesât à nos braves mobiles et à nos vaillants lignards.

10 Ils en voulaient à leurs officiers de ce perpétuel ennui, et ils n'avaient pas en eux la moindre confiance. Ils les avaient choisis (je parle au moins pour la mobile) ; raison de plus pour ne pas baisser les yeux devant leur prestige. Tous braves, ces officiers, depuis le général en chef jusqu'au simple
15 lieutenant ; mais la plupart ignorants, et l'esprit imbu de ces préjugés militaires dont l'ensemble compose ce qu'on nomme malignement : *une culotte de peau.*[1] Elle était proverbiale, cette ignorance, et il n'y avait sorte de bons contes que l'on n'en fît. Un entre mille :

20 C'était à l'affaire du 2 décembre. Nos troupes devaient traverser la Marne. La rivière, à cet endroit, revient sur elle-même, après un long detour, et forme une presqu'île dont l'isthme s'appelle, par une comparaison ingénieuse, la *boucle de la Marne.* L'armée passe le pont qui est sur le
25 premier bras, et un vieux général, qui marchait en avant, se tourne vers son chef d'état-major :

— Quelle est cette rivière ?

— La Marne, mon général.

— La Marne ! tiens ! je croyais que c'était la Seine qui
30 coulait à Paris.

— Oui, mon général ; mais ici, c'est la Marne.

— Ah !

On continue de marcher ; on traverse la langue de terre qui sépare les deux bras du fleuve, et, arrivé sur l'autre pont :

— Et cette rivière ? demande une seconde fois le général.

— C'est la Marne, général. 5

— Comment ! encore ! . . . — Et, tordant sa moustache d'un air farouche : Nous battons donc en retraite !

Ces généraux, d'une si prodigieuse ignorance, se montraient en revanche intraitables sur ces petits détails de la vie de caserne, dont l'ensemble est résumé en France par ce 10 mot qui dit tout : *le bouton de guêtre.* La garde nationale était stupéfaite de voir l'importance extraordinaire que ces messieurs attachaient à des prescriptions, qui avaient peut-être eu leur raison d'être, mais qui avaient, on ne sait comment, survécu aux circonstances d'où elles étaient nées. 15

Un exemple entre mille. Nos généraux ont le préjugé de la soupe. C'est un axiome de l'art militaire en France : il faut que le soldat ait mangé sa soupe. Napoléon, l'autre, le Grand, goûtait quelquefois la soupe du soldat. Or, c'est une très bonne nourriture que la soupe, parce qu'elle est chaude 20 et tient à l'estomac.[1] Mais nos ménagères savent ce qu'il faut d'heures avant que le bœuf ait empli le bouillon de son arome. Ce n'est pas une petite affaire en campagne que d'aller chercher du bois et de l'eau, de déballer le chaudron et de l'installer sur le feu. A peine l'eau commence-t-elle à 25 chanter, que l'ennemi survient, ou que le clairon sonne la marche. Voilà de la viande à moitié cuite, et qui est perdue. On tire la boucle[2] de son ceinturon, et l'on repart le ventre vide. Vous vous rappelez que dans cette campagne nos soldats ont toujours été surpris tandis qu'ils faisaient la soupe. 30 Quant à nos gardes nationaux, dans toutes les expéditions

pour lesquelles ils ont été commandés, ils ont dû réglementairement porter sur leur dos tous les ingrédients et tous les instruments d'une soupe, qu'il ne sont jamais arrivés à faire ni à manger.

5 — Eh bien ! dit un jour doucement un de mes camarades, qui faisait partie d'un bataillon de marche, à un vieux général qu'il connaissait pour l'avoir vu dans le monde,[1] ne serait-il pas plus simple, surtout quand on est ainsi aux portes d'une grande ville, de distribuer à chaque soldat un 10 morceau de viande cuite, qu'il expédierait sur le pouce,[2] entre deux reprises de combat, l'arme au pied ?

— Il faut que le soldat mange la soupe, répondit sentencieusement le général. Le soldat ne se bat bien que lorsqu'il a mangé la soupe.

15 — Sans doute, s'il la mangeait. Mais il ne la mange pas. Je ne sais pas comment se faisait la guerre au temps du premier Empire, si nos grognards avaient plus de loisir ou si l'eau bouillait plus vite. Mais à présent ces diables de Prussiens viennent toujours nous renverser la marmite, avant que 20 la soupe soit prête, et nous restons à jeun.

Le général haussa imperceptiblement les épaules, en homme qui n'admet pas de discussion sur un article de foi ; la soupe a passé à l'état de dogme.

Ce sont là de bien petits détails mais qui montrent que 25 dans la vie militaire en France, tout l'effort de la discipline porte sur des règlements minutieux, que les circonstances ou les lieux ont rendus inutiles. La nonchalance d'esprit de nos officiers s'accommodait de ces habitudes ; ils exécutaient la consigne telle que l'usage l'avait consacrée, et ne s'ingéniaient 30 pas à l'accommoder aux nécessités d'une guerre nouvelle.

C'est ainsi qu'ils n'avaient su aucunement se plier aux

exigences de la tactique nouvelle inaugurée par les Prussiens. Ils continuaient de lancer leurs soldats à la baïonnette contre des murs crénelés, tandis que les Allemands ne se découvraient jamais et ne marchaient en avant que sur des bataillons à moitié détruits par les boulets. Un de nos ambulanciers me contait cette anecdote caractéristique :

Tout en faisant ramasser les blessés et les morts, les officiers prussiens et français causaient ensemble avec la courtoisie qui est d'usage en pareille occurrence. Un des nôtres se mit à dire la belle conduite d'un capitaine. Ce capitaine était resté debout sous une grêle de balles, et se hissant sur un tronc d'arbre, à découvert, il n'avait cessé de crier : *En avant !* et de montrer à ses soldats le chemin du bout de son épée. Frappé coup sur coup de trois balles, il était tombé, poussant une dernière fois le cri : *En avant !*

— Voilà qui est admirable, dirent les officiers français.

— Voilà qui est absurde, reprit un des parlementaires prussiens. J'étais là moi, et je puis vous affirmer que tous nos Allemands prirent ce capitaine pour un fou. A quoi lui servit cette parade de bravoure ? Il ne nous débusqua point de la position qu'il était chargé de prendre, il se fit tuer, et fit tuer encore par surcroît trois ou quatre de ses tirailleurs, qui nous démolissaient beaucoup de monde, à couvert derrière les arbres dont ils s'abritaient. Électrisés par son exemple, ils s'élancèrent, et ce fut fait d'eux.[1]

Le système de guerre de l'une et l'autre nation tient tout entier dans cette anecdote. Il est évident qu'il nous faudra changer le nôtre.

Une institution encore qu'il sera nécessaire de balayer, c'est celle de l'intendance. Il n'y en a pas qui ait excité plus de plaintes. Quand la millième partie seulement de ce

qu'on lui reproche serait vraie, elle mériterait encore la juste réprobation dont elle a été frappée par l'opinion publique. Quand on pense que ce fut tout le temps de la guerre la plus effroyable confusion d'ordres et de contre-ordres qui se pût imaginer ; qu'au jour même de la reddition des forts, jour qui était prévu par l'autorité, tout fut si mal réglé que des approvisionnements énormes de vivres y furent laissés aux Prussiens, parce qu'il ne se trouva personne qui eût été chargé de les transporter à Paris, où nous mourions de faim !

## 3

### LES AMBULANCES

De tous les services que l'intendance ait ramassés dans ses mains avides, il n'y en a guère de plus mal fait et qui ait soulevé plus de réclamations que celui des hôpitaux.

Au moment où la guerre éclata, il n'y eut qu'une voix : « L'intendance n'est pas prête ! Elle ne peut pas l'être ! » On était alors tout plein des souvenirs de la guerre de la Sécession ; on admirait les prodiges qu'avait organisés en quelques mois l'initiative privée abandonnée à ses propres forces. D'un autre côté, la fameuse convention de Genève[1] avait excité un engouement universel, et rien ne semblait plus beau que de porter à son bras, ou sur la poitrine, ou sur la casquette la croix rouge sur fond blanc, qui en était le signe distinctif. De ces deux sentiments combinés jaillit un grand élan de souscription publique.

Il se forma très rapidement deux sociétés, l'une qui avait des attaches officielles et se recruta surtout dans le grand

monde, l'*Internationale ;* l'autre, dont le nom indique assez d'où elle était sortie, la *Société des ambulances de la Presse.* Le *Gaulois*, journal fort répandu à Paris, avait ouvert le premier ses colonnes à une souscription qui, en un mois, était montée à un million.

Quand on commença à croire, après Sedan, que les Prussiens venaient décidément pour s'emparer de la grande ville, il y eut dans toute la population un redoublement de générosité. Les dons affluèrent, en nature et en argent. Des ambulances s'ouvrirent de tous les côtés. Tous les locaux disponibles furent requis ou plutôt offerts. La plupart des foyers de théâtre devinrent des ambulances, qui subvinrent aux frais par des représentations que donnèrent les artistes et des quêtes que firent les actrices.

Tout Paris est allé voir *les ambulances américaines.* Les Yankees, lors de l'Exposition universelle, avaient apporté chez nous tout le matériel des ambulances imaginées par eux dans la guerre de la Sécession ; le matériel était resté à Paris, en sorte qu'au moment du siège, ils n'eurent qu'à le déployer, et un hôpital tout fait poussa en une nuit, comme un vaste champignon. L'aspect en était charmant. C'était celui d'un camp au milieu d'un bois. Des tentes s'élevaient de distance en distance, les unes circulaires, les autres en carré, mais beaucoup plus longues que larges. Ces tentes étaient tissées en toile de coton, et enduites d'une sorte de goudron qui les rendait imperméables. Par-dessous le sol où elles reposaient, ils avaient creusé des espèces de caves et installé des calorifères qui chauffaient le sol même et le séchaient en même temps. L'air se renouvelait sans cesse par un système de vasistas ingénieusement disposé et emportait toute odeur. Rien de plus propre que cette installation : un peu sévère et

u nue, mais si commode, si pratique ; écartant tout
inutile, et mettant à portée tous ceux dont a besoin un
e ou son médecin ; réalisant cet idéal de l'ambulance,
: de faire beaucoup avec peu, sans embarras ni frais,
servir de ce qu'on a sous la main en l'adaptant, par des
cations spirituelles,[1] aux cas qui se présentent. Rien
'appareil ni pour la montre ; point d'autre vanité que
ıvoyer les gens guéris. Un seul détail en dira plus
ue toutes les phrases. Comme je visitais, en compa-
e M. Swinburne, le médecin en chef, et des deux frères,
Émile et William Brewer, toute cette installation, nous
nes à la pharmacie. Elle semblait vide, et cette nudité
ına ; nous ne nous figurons une pharmacie, en France,
eine de bocaux de couleur, et avec des milliers de
chargés d'étiquettes.
Nous ne connaissons, me dit M. Swinburne, que quatre
es : le grand air, l'eau chaude ou froide, l'opium et le
ıina. Tout cela ne tient pas beaucoup de place. Le
est inutile et encombrant ; nous l'avons proscrit.
re les ambulances fixes, il y avait aussi tout un sys-
l'ambulances mobiles, organisé pour les jours de com-
Dans les premiers temps, sortait qui voulait en voi-
ous prétexte d'ambulances ; et c'était le plus singulier
ohu de fiacres, de tapissières,[2] de cabriolets, de chars à
d'omnibus, qui, tous, parés de la croix rouge, se croi-
aux environs du champ de bataille et se mêlaient
ıne confusion inexprimable. Tout ce monde venait là
e à un steeple-chase, pour voir le spectacle, et ne s'oc-
pas plus des blessés que si l'on se fût battu avec des
tes de mie de pain. C'était un encombrement inouï et
le scandales. L'administration finit par mettre ordre

à ces curiosités malsaines et par n'ouvrir les portes qu'aux ambulances sérieuses.

Imprévoyance et désordre, c'était, du haut en bas de l'administration française, la cause de nos désastres et de nos misères. Ici, par bonheur, la charité individuelle suppléa à tout. Elle fut immense à Paris, en ces temps de siège, et ingénieuse, et variée, et chaude ; j'épuiserais toutes les épithètes dont ce mot peut être accompagné, si je voulais la caractériser justement. Elle sut se plier à tous les besoins et revêtir toutes les formes. Jamais on ne fut plus ruiné ; jamais on ne donna davantage. Il n'y eut pas une œuvre de bienfaisance qui sollicitât en vain le public. Les hôpitaux et les ambulances regorgèrent de draps, de serviettes, de linges de toutes sortes. « Nous avons de la charpie pour dix ans, me disait le médecin en chef de l'ambulance du Théâtre-Français, et j'ai chez moi de quoi fournir de vieilles chemises tout mon quartier. » De toutes parts s'ouvrirent, à côté des cantines municipales, une foule d'œuvres particulières, les unes ayant pour but de nourrir les indigents, les autres de leur donner du travail.

Les Parisiennes furent toutes admirables de zèle et de dévouement. Il n'y en eut pas une qui ne se consacrât soit à quelque ambulance, soit à la gestion d'une cantine, soit à visiter les pauvres, à se rendre compte de leurs besoins et à les secourir.

Qui sait si de ce siège ne datera pas pour nous une ère de régénération, si de l'excès même de notre malheur ne sortiront pas de terribles enseignements, qu'il nous sera donné de mettre à profit ? Cette guerre nous a fait toucher du doigt bien des défauts dont nous ne nous doutions guère ; c'est à nous de nous en corriger, et de refaire la France.

Elle a mis aussi au plein vent de grandes qualités, que nous ne nous soupçonnions peut-être pas, et que surtout la province, qui nous juge sur nos infernales habitudes de blague, ne s'attendait pas à trouver en nous. J'ai pris plaisir à les
5 marquer d'un trait plus appuyé ; et mon excuse, pour ces nombreux détails, sera le désir bien légitime de faire mieux connaître et plus estimer nos femmes, qui n'ont que le vernis de la frivolité, mais qui au fond sont sérieuses, bonnes, dévouées, et pour tout dire d'un mot, vraiment françaises.

10 Une anecdote, absolument authentique, montrera ce qu'elles sont.

Une vieille dame, qui, avant le siège, était dans l'aisance, presque riche même, se trouva ruinée quand les Prussiens arrivèrent sous Paris. Elle renvoya sa domestique, fit elle-
15 même son ménage, et s'en alla tous les jours faire queue chez le boulanger et le boucher. Elle avait jusque-là toujours vécu avec son fils, qui au commencement de la guerre s'était engagé. C'était pour elle un grand chagrin que l'absence de ce fils bien-aimé. Elle vivait comme si elle l'avait encore
20 là, près d'elle, sous les yeux. Son dîner fait, elle mettait tous les jours deux couverts sur la table, celui de son fils absent et le sien. Elle partageait en deux parts sa maigre pitance ; et son propre repas expédié, elle montait, portant celui de son fils à une vieille voisine infirme.

25 Elle continua ainsi, sans manquer un soir, durant tout le siège, et je ne sais rien de plus délicat et de plus touchant que la charité ainsi faite.

# CHAPITRE X

## LE BOMBARDEMENT — LA CAPITULATION

### I

### PARIS SOUS LES OBUS.

Il y a en avant[1] du fort de Rosny un assez large plateau, qui est protégé par ses feux : c'est le plateau d'Avron. Dès le début de la grande affaire du 31 novembre et du 2 décembre, il avait été occupé sans coup férir. Depuis lors on l'avait gardé, et le gouverneur y avait installé de gros canons de marine à longue portée.

La possession de ce plateau nous avait consolés du méchant succès de la grande sortie. Nous dormions bien tranquilles sur l'assurance que le plateau d'Avron était une belle conquête, et que jamais les Prussiens ne l'arracheraient de nos mains.

Le corps d'armée qui le gardait vivait également dans cette douce quiétude. Voilà qu'un matin, au petit jour, comme nos hommes se levaient innocemment pour vaquer à leurs occupations ordinaires, tout à coup retentit un bruit effroyable : c'est une batterie, deux batteries, trois batteries qui tirent à la fois ; les obus se croisent dans l'air, avec ce sifflement particulier que les Parisiens ont appris à connaître, et ils tombent dru comme grêle sur le plateau ; ils éclatent sur cette terre durcie par la gelée ; c'est une trombe de fer et de feu, qui passe, ravageant tout.

Cette première journée fut terrible. Tous ceux à qui il a été donné d'être les témoins de ce bombardement n'en parlent qu'avec une admiration mêlée d'horreur. Jamais on n'avait vu chose pareille. C'était une pluie continue de pro-
5 jectiles dont les éclats, lancés en tous sens, jetaient à bas hommes et chevaux, troués, déchirés d'horribles blessures. Un ciel lugubrement chargé de neige embrumait d'un voile gris cette scène de désolation. Rien pour se couvrir, que quelques fossés qui pouvaient à peine passer pour des abris.
10 Une plaine nue, d'où l'on apercevait au loin toute l'effrayante grandeur du spectacle, et en voyant tomber un camarade, chacun se disait que ce serait bientôt son tour. Les troupes supportèrent bravement ce choc; mais il fut dès les premières heures évident qu'on ne pourrait les tenir longtemps
15 exposées à ce feu incessant, dont la violence pouvait redoubler encore. On demeura la nuit du 28 au 29, tenant bon, et s'imaginant sans doute que la patronne de Paris, sainte Geneviève, descendrait du ciel pour toucher les canons ennemis et les réduire au silence. Dès le matin, le bombarde-
20 ment recommença, ainsi qu'on devait s'y attendre; dans l'après-midi, de nouvelles batteries se démasquèrent : il y en eut huit à la fois qui battirent ce malheureux plateau; les unes tiraient de front, les autres le prenaient en enfilade, et c'étaient cette fois les fameux canons Krupp qui entraient en
25 scène. Ils étaient placés hors de notre portée, et lançaient à coup sûr leurs obus de cent kilogrammes. Nos boulets s'en allaient mourir, inutiles, à cinq cents pas de leurs bouches.

La position n'était plus tenable. On attendit la nuit pour
30 donner l'ordre de la retraite. Elle n'était n'y facile ni sûre; car les mortiers ennemis, tirant à toute volée et au jugé[1]

sur la route par où l'on devait passer, la rendaient très dangereuse, et il fallait déménager en quelques heures tout un matériel qu'on avait mis trois semaines à apporter et à établir. Ajoutez pour comble de malheur que la neige, durcie par le froid, n'offrait plus aux pieds des chevaux qu'une nappe de verglas. Les marins furent là héroïques et sublimes comme partout. Ils s'attelèrent à leurs pièces, et les traînèrent, sur cette glace périlleuse, sous le feu terrible des Prussiens, jusqu'au lieu de sûreté. C'était presque un triomphe que cette évacuation rapide. Mais avouez qu'il était triste d'en être réduit à ne plus compter pour victoires que d'heureuses retraites. Le bulletin qui annonça cette nouvelle au public répandit chez nous une agitation d'esprit qu'il est facile d'imaginer. Il parlait de la *phase nouvelle* dans laquelle entrait le siège et laissait entendre, de façon assez claire, que cette phase nouvelle n'était autre que le bombardement.

Ce fut dans toute la population comme un moment de stupeur.

Ainsi les Prussiens avaient pu, à quatre ou cinq mille mètres de nos lignes, établir des travaux gigantesques, sans que nous en eussions le moindre soupçon, sans qu'aucun éclaireur vînt nous en avertir. Ah çà ! mais, qui nous répondait que ces batteries, découvertes à l'improviste, étaient les seules, qu'elles ne formaient pas comme une ceinture autour de Paris, qu'au premier jour elles n'ouvriraient pas un feu terrible sur toute l'enceinte ? Ce feu, j'en prends à témoin tous les Parisiens qui me lisent, on ne le redoutait pas, on l'attendait avec une mâle résignation ; mais on sentait redoubler son angoisse à savoir que nos généraux n'en n'avaient rien prévu. Ils nous perdaient, la chose n'était que trop évidente ; mais il n'y avait qu'eux encore pour nous

tirer de là : nous étions assez avisés pour le reconnaître et nous leur répétions, joignant les mains, avec toutes sortes d'objurgations, les unes tendres, les autres aigres, d'autres désespérées et même furieuses : Faites quelque chose . . .
5 nous ne savons pas quoi . . . ce que vous voudrez . . . mais pour Dieu ! faites quelque chose.

Faites quelque chose ! répétaient à M. Trochu ses conseillers, ses amis, et jusqu'à ses collègues, qui sentaient monter, non sans quelque inquiétude, le flot de l'indignation
10 populaire. Et Trochu, qui n'était jamais en reste [1] de proclamations, prenait aussitôt la plume : il écrivait, écrivait, écrivait. Une fois ce mot d'une emphase si malheureuse lui échappait : « Rassurez-vous : le gouverneur de Paris ne capitulera pas. » On était pris, à lire ces niaiseries, d'une impa-
15 tience bien naturelle. Il ne s'agissait pas en cette affaire du gouverneur de Paris, mais de la ville elle-même. Le belle avance [2] pour nous qu'il refusât de signer la capitulation, si nous étions forcés de la conclure !

Le bombardement s'était borné d'abord aux forts de l'est,
20 à ceux de Rosny et de Nogent ; puis il s'était peu à peu étendu à ceux du sud, à Montrouge, Bicêtre, Issy, puis vers le nord-est, où il s'était essayé contre Aubervilliers, et l'on voyait déjà l'heure où, remontant vers le nord, il s'en prendrait [3] à Saint-Denis. C'était sous le ciel de Paris comme un
25 grondement continu de canonnade, auquel nous avions fini par nous habituer.

On ne nous avait pas positivement affirmé, mais on nous avait laissé croire, que le bombardement ne nous atteindrait pas ; qu'il se réduirait à couvrir les forts d'obus et de bou-
30 lets ; que peut-être pousserait-il jusqu'à l'enceinte, mais qu'en aucun cas il ne jetterait la dévastation dans la cité même.

C'est le 5 janvier, dans la journée, que Paris vit pour la première fois les obus prussiens.

Je crains, en contant la façon dont les Parisiens accueillirent ces fâcheux hôtes, d'être accusé d'éxagération et de pose. J'affirme pourtant qu'ici je vais dire la vérité, comme j'ai essayé de le faire partout. Si étrange que paraisse ce récit, il est absolument exact ; je l'ai vu, de mes yeux vu, et si quelqu'un en doutait, je le renverrais à tous les journaux du temps, qui en font foi. Le bombardement, loin de répandre la terreur, n'excita dans toute la population qu'une curiosité vive. On y courut comme à un grand et singulier spectacle. De terreurs, de gémissements, de cris, pas l'ombre ; ce fut au contraire une explosion de railleries, où ce tour d'esprit particulier aux Parisiens qu'on appelle *la blague* fit merveille. Les gamins et les pauvres gens guettaient l'arrivée de l'obus ; à peine avait-il éclaté qu'ils se jetaient sur les morceaux et les vendaient comme souvenir du siège. Il s'était établi comme une sorte de bourse,[1] où les éclats d'obus étaient cotés suivant leur dimension ou l'étrangeté de leurs échancrures. Un morceau, vendu chaud encore, valait cinquante centimes de plus. Il y eut, pour les ramasser, des imprudences commises, qu'aggravait encore l'impatience de la foule. Sitôt que le projectile s'était enfoncé en terre, hommes, femmes, enfants, tous couraient pour voir. Le gouvernement fut obligé de défendre aux Parisiens, par un arrêté, de s'assembler juste aux endroits où pleuvaient les obus. Il expliqua, dans une circulaire, qu'un obus, tombant dans un lieu déterminé, était presque toujours suivi d'un autre, lequel en précédait un troisième, et que c'était s'exposer de gaieté de cœur à un péril inutile que de courir ainsi, quand il pleuvait, se mettre sous la gouttière. On lut la proclamation, on la

trouva fort sage, et personne n'en tint compte. Ainsi est fait le Parisien. Parmi les plaisanteries du moment, il y en a une qui sent bien son gamin de Paris et qui est vraiment drôle. On nous avait prévenus qu'aussitôt avertis de l'approche de l'obus par le sifflement significatif dont son vol est accompagné, il fallait se jeter ventre à terre, pour n'être pas atteint par les éclats qu'il lance en l'air. Quand les enfants d'ouvriers ou même leurs pères, voyaient un brave bourgeois, bien obèse, lourde chaîne d'or au gilet, passer dans la rue, cherchant, les yeux en l'air, quelque chose à voir, ils attendaient qu'il arrivât près d'une flaque de boue, et alors : « Gare l'obus ! » criaient-ils à pleins poumons. Le bourgeois, comme poussé par un ressort, s'étalait, ventre en avant, le nez dans la fange, et il n'était tiré de là que par un universel éclat de rire.

Ce qui contribuait à entretenir cet esprit de gouaillerie, c'est qu'en effet le bombardement, s'il lui est facile de détruire une petite ville, dont les maisons bâties en bois se serrent les unes contre les autres, est impuissant contre une cité immense, toute coupée de larges boulevards, de terrains vagues, de squares et de jardins. C'était un sujet d'étonnement, à qui s'en allait à travers le Quartier Latin [1] après une nuit où le bombardement n'avait pas pris une minute de relâche, de voir combien peu de traces cette pluie d'obus laissait de son passage. Des murs éraflés, des glaces brisées, des tuiles semées sur le trottoir et par-ci par-là une porte éventrée, un trou creusé en terre, c'était tout. Il fallait, pour voir de vraies ruines, tomber juste sur un endroit où se fussent acharnés les boulets. Là même les dommages excitaient plus de curiosité que d'effroi, et, pour terminer par un trait qui peint le Parisien à vif,[2] à Auteuil, un marchand

de vins,[1] dont la maison avait été frappée de quelques projectiles, s'était avisé d'écrire sur son enseigne, en grosses lettres : AU RENDEZ-VOUS DES OBUS, et il y avait foule dans son établissement.

Les Prussiens avaient complètement manqué leur coup, si leur prétexte était de semer chez nous l'épouvante. Jamais, en revanche, je ne trouverai d'expression pour dire ce qu'ils ont soulevé d'horreur et de colère. L'inutilité même du bombardement ajoutait encore pour nous à l'odieux de ce procédé. La guerre a ses nécessités ; il faut bien les admettre, si cruelles qu'elles puissent être. Un régiment loge dans un village ; on lui tue quelques-uns de ses hommes ; il met le feu au village par représailles. Cela est abominable sans doute, mais se justifie et même jusqu'à un certain point s'excuse par le besoin qu'une armée en marche a de maintenir sa sécurité. À quoi servait ce bombardement ? en quoi faisait-il avancer le siège ? L'état-major prussien n'ignorait pas que nos provisions tiraient à leur fin, que la famine leur ouvrirait bientôt nos portes malgré nous. C'était donc sans utilité, sans but, pour le plaisir de détruire qu'il détruisait. À cette seule pensée, notre cœur se gonflait d'indignation et de mépris.

Si les pertes matérielles étaient peu considérables, il y eut beaucoup de personnes tuées ou blessées, et surtout, comme on devait s'y attendre, parmi celles à qui leur âge et leur sexe interdisaient de porter les armes. Les hommes, eux, étaient aux remparts ou aux tranchées, dont les obus s'écartaient avec soin. Tous les matins, les journaux nous apportaient le triste compte de nos morts : des mères frappées avec le bébé qu'elles portaient dans leurs bras, de pauvres petits êtres que l'obus écrasait dans leur berceau, des femmes

atteintes au moment où elles faisaient queue pour le pain, et qu'on avait relevées les jambes brisées ou la poitrine défoncée par un énorme éclat de fonte.

L'Europe entière s'émut et protesta par la voix de ses représentants les plus autorisés. Mais le bombardement continuait toujours, et dans la population l'humeur gouailleuse des premiers jours avait fait place à une résignation indifférente et fière. J'ai parcouru plus d'une fois les quartiers atteints par le bombardement : la vie n'y était changée en rien ; je ne pouvais me défendre d'un sentiment d'admiration triste, en regardant ces longues queues de ménagères, qui, paisibles, sans se plaindre, sous les incessantes menaces de l'obus, attendaient, les pieds dans la boue, leur maigre portion de pain noir. Pas une récrimination, pas un murmure. Elles ne riaient pas, elles ne plaisantaient pas, c'eût été trop exiger d'elles. Elles avaient de l'héroïsme à leur manière, souffrant en silence, et très déterminées à tout plutôt qu'à se rendre. Qui n'a pas vu ce spectacle ne connaît rien de la population parisienne, ne sait pas ce qu'il y a en elle d'abnégation vraie et d'ardent patriotisme. Des alarmistes s'étaient imaginé que le bombardement, continué avec cette violence, pendant un si grand nombre de jours, allait rompre les rapports sociaux, que les maisons abandonnées de force par leurs locataires seraient en proie aux pillards, à tous les écumeurs de terre,[1] qui bouillonnent comme une lie fumante dans le vase de toutes les grandes villes. Il n'y eut rien de pareil ; la police était anéantie ou absente, et cependant on ne signala ni vols, ni meurtres, et tout ce quartier, éclairé au pétrole, dégarni de sergents de ville,[2] tout plein de maisons vides, tout grouillant d'une population affamée, resta aussi tranquille qu'on l'eût jamais vu aux plus heureux temps de l'Empire.

## 2

## DERNIÈRES OPÉRATIONS MILITAIRES

Ce qui avait contribué à maintenir la bonne et vaillante humeur des Parisiens, c'était la persuasion que tout allait au mieux de l'autre côté des lignes prussiennes. Depuis le 20 décembre jusqu'au 8 janvier, nous étions restés sans nouvelles. Le froid terrible qu'il faisait avait arrêté les pigeons, qui ne voyagent que par des températures tièdes. Quelques journaux, surpris à l'ennemi, avaient suppléé tant bien que mal à l'insuffisance de renseignements plus précis. Ces journaux, qui tournaient naturellement tous les faits à l'avantage des armées allemandes, n'avaient pu néanmoins nous cacher que le mouvement du pays, une fois lancé vers la levée en masse, ne s'était plus arrêté. Cependant, vers les derniers jours de ce long silence, il faut bien avouer que l'impatience était devenue extrême, et presque douloureuse.

Le gouvernement se renfermait dans un majestueux nuage de discrétion. Le charme enfin se trouva rompu. Le temps était devenu plus doux, et le 7 janvier, des pigeons arrivèrent porteurs de dépêches importantes expédiées par la délégation de Bordeaux.[1] Ils abritaient aussi sous leurs ailes vingt mille (c'est bien vingt mille que j'ai dit) télégrammes particuliers, et c'est le lendemain que, pour la première fois depuis quatre mois, j'eus, par une ligne bien sèche, mais plus douce que la rosée, quelques nouvelles des miens.

Les dépêches de Gambetta nous rendaient compte des opérations de guerre poursuivies par nos généraux dans le Nord. Le général Faidherbe avait livré près de Bapaume,

le 3 janvier, une grande bataille qui aurait duré[1] de huit heures du matin à six heures du soir. Il avait chassé les Prussiens de toutes leurs positions. Les pertes ont été, disait son rapport, sérieuses de notre côté, énormes du côté de l'ennemi. Quelques jours après, poussant plus avant, il avait gagné une nouvelle bataille, près d'Amiens, et avait occupé cette dernière ville.

Ce qui nous intéressait plus encore que Faidherbe, c'était Chanzy. Chanzy était devenu, à Paris, sans qu'il s'en doutât probablement, *le lion du jour*.

Après qu'Aurelle de Paladines avait été destitué, à la suite d'Orléans évacué une seconde fois par nos troupes, Gambetta avait nommé Chanzy général, et assuré en propres termes que Chanzy paraissait être le véritable homme de guerre révélé par les événements. Il n'en fallait pas davantage au peuple crédule et enthousiaste de Paris. On ne jura plus que par Chanzy. L'impression fut si forte qu'elle subsiste encore. Au moment où j'écris ce chapitre, tout est fini, l'armistice signé, l'armée de la Loire détruite, et nos forts aux mains des Prussiens, et pourtant je sens flotter encore en moi une vague admiration de Chanzy, dont je ne sais rien, sinon qu'il a été battu comme les autres. Il tenait vigoureusement tête aux Prussiens, dans les environs du Mans, et les fatiguait par des marches et contre-marches. On comptait sur lui pour arrêter la marche en avant de l'ennemi, pendant qu'une armée nouvellement rassemblée dans l'Est se préparait à frapper un grand coup, contre le prince Frédéric-Charles.

Ces nouvelles répandirent dans Paris une joie universelle. Tous les fronts brillaient d'une nouvelle espérance ; on s'abordait dans les rues avec effusion : on se serrait les mains : — Pensez-vous que nous sortirons de là ? — Je com-

mence à le croire. — N'est-ce pas? On s'encourageait à tenir; [1] on était si content qu'on revenait [2] sur le compte de Trochu: « Vous savez, disait-on, tous ces mouvements de nos généraux s'accomplissent d'après ses instructions. . . . Attendez, il sait ce qu'il fait. . . . S'il n'agit pas, c'est qu'il attend le moment favorable. . . . »

En d'autres temps, il nous eût suffi de ce réconfort pour nous faire patienter trois ou quatre semaines: mais une longue attente avait surexcité les esprits; le bombardement continuait toujours, s'étendant chaque nuit, et faisant pour ainsi dire tache d'huile.[3] Les boulets s'avançaient chaque jour d'une centaine de mètres. Nos forts répondaient; mais il nous paraissait que notre artillerie ne faisait pas grand mal aux batteries prussiennes: ce qu'il y avait de sûr, c'est qu'elle ne les faisait pas taire. Ces forts eux-mêmes, le bruit s'etait répandu dans Paris que quelques-uns d'entre eux, ceux d'Issy, de Vanves et de Montrouge en particulier, étaient très entamés; que les casemates étaient défoncées, et que les remparts, démolis par endroits, s'écroulaient en larges brèches. Qu'y avait-il de vrai dans ces rumeurs? Nous n'en savions rien, ne pouvant y aller voir. Mais nous nous rappelions la terrible phrase de M. de Bismarck à Jules Favre: « Nous prendrons, quand il nous plaîra, deux de vos forts en quarante-huit heures. » — C'est qu'une fois maîtres des forts, ils l'étaient de Paris! Il fallait donc les arrêter par d'autres moyens que le feu d'une artillerie qui ne semblait pas de force à lutter avec leurs canons Krupp.

Quels autres moyens? Des sorties quotidiennes ou une grande trouée, n'importe; on ne savait pas, mais on en revenait toujours là, il faut faire quelque chose.

Aussi y eut-il dans toute la ville comme un soulagement

inexprimable, quand, le 19 janvier, au matin, on lut sur les murs cette proclamation du gouvernement : « L'enemi, disait-il, tue nos femmes et nos enfants ; il nous bombarde jour et nuit, il couvre d'obus nos hôpitaux. Un cri : *Aux armes !* est sorti de toutes les poitrines. Ceux d'entre nous qui peuvent donner leur vie sur le champ de bataille marcheront à l'ennemi ; ceux qui restent, jaloux de se montrer dignes de l'héroïsme de leurs frères, accepteront au besoin les plus durs sacrifices, comme un autre moyen de se dévouer pour la patrie. Souffrir et mourir, s'il le faut, mais vaincre ! »

Cette proclamation n'était point signée de M. Trochu. Nous apprîmes par un ordre du jour que le général s'étant mis à la tête des troupes, c'était le ministre de la guerre qui faisait, par intérim, les fonctions de gouverneur de Paris. Nous en conclûmes que l'affaire serait très chaude. Il était évident que l'intention de M. Trochu était de ne plus rentrer à Paris. Il voulait ou faire enfin la grande trouée, si souvent promise, ou mourir à la tête de ses troupes.

C'étaient les régiments de marche, ces fameux régiments de gardes nationaux mobilisés, à qui était réservé cette fois l'honneur d'ouvrir le feu. Les culottes de peau[1] affectaient de fort mépriser les bourgeois, déguisés en soldats. Les journaux disaient : « La garde nationale veut une saignée, nous allons la lui faire faire. » Ces bourgeois si décriés, frappèrent d'étonnement, par leur bonne volonté sérieuse, par leur attitude martiale, par leur entrain et leur dévouement, tous les officiers de l'armée régulière et de la mobile. Je ne suis pas suspect en les louant ici ; je n'étais point enrôlé dans ces régiments de marche, mon extrême myopie faisant de moi un soldat plus dangereux pour les voisins que pour

l'ennemi. Je répète ce qui a été dit partout, ce dont sont convenus devant moi nombre d'officiers supérieurs.

Les bataillons de marche, commandés pour l'expédition, s'étaient réunis dans la nuit, et ils étaient tous gaillardement partis, le sac au dos. Ils enlevèrent avec beaucoup d'entrain, 5 après un combat très vif, la redoute de Montretout, et pénétrèrent par la brèche dans le parc de Buzenval. C'est là que tomba frappé d'une balle, en faisant le coup de feu, un homme dont la mort fut un deuil pour Paris tout entier. C'est Henri Regnault, le peintre de la *Salomé*,[1] un tableau 10 admirable de verve et de couleur, qui au précédent Salon[2] avait emporté le grand prix, et promis à la France un artiste de génie. Il n'avait que vingt-neuf ans, et tous les connaisseurs s'accordaient à voir en lui un futur chef d'école, un de ces hommes qui renouvellent l'art et font la gloire d'un siècle. 15 Il avait vingt-neuf ans, il était jeune, débordant de vie, fiancé depuis deux ans à une jeune fille dont il était éperdument aimé ; un coup de fusil tiré au hasard, et tout cela, ce bonheur, cette gloire, ces joies, tant de chefs-d'œuvre espérés, évanoui, perdu à jamais ; et voilà une fiancée au désespoir, 20 une mère qui se meurt de chagrin, une nation et l'art en deuil ! Oh ! l'abominable et stupide chose que la guerre !

Une foule impatiente et surexcitée attendait sur les boulevards les bulletins de la bataille, qui se succédaient d'heure en heure. Le premier nous avait rempli d'une joie, qui ne 25 laissait pas, hélas ! d'être inquiète : nous y avions été si souvent pris, à nous repentir, sur la fin de la journée, de nous être félicités trop tôt. Le second était déjà moins rassurant, il parlait de brouillard qui empêchait les observations. Le troisième et le quatrième nous faisaient entendre clairement, 30 à travers leurs réticences, que si nous n'étions pas repoussés,

au moins n'avancions-nous plus; le dernier, qui datait de neuf heures cinquante, nous disait textuellement: « L'ennemi ayant, vers la fin du jour, fait converger sur nous des masses d'artillerie énormes et des réserves d'infanterie, nos colonnes ont dû se retirer des hauteurs qu'elles avaient gravies le matin. Nos pertes ne sont pas encore connues, nous avons su par des prisonniers que celles de l'ennemi étaient fort considérables.»

Ainsi ce serait donc toujours la même chose! Toujours on nous parlerait de ces masses énormes d'artillerie qui, arrivées à la fin du jour, changeaient la face du combat! Ah çà! mais, et nous, nous n'avions donc pas d'artillerie? Qu'avait-on fait de ces centaines de canons, que nous avions, par élan de souscription patriotique, fait fondre et offerts au gouvernement de la défense nationale? Apparemment il les gardait pour les offrir aux Prussiens le jour de la reddition! Ces fâcheuses impressions s'assombrirent encore, lorsqu'il nous fut donné de lire le lendemain les nouvelles arrivées de province par pigeon.

Ce Chanzy, sur lequel nous avions tant compté, d'un si ferme espoir, il n'y avait plus à en douter, il était battu, son armée dispersée ou détruite.

## 3

### CAPITULATION

Et cependant les inquiétudes allaient croissant d'heure en heure. Le bombardement, un instant ralenti par notre attaque sur Montretout, avait recommencé avec une violence inouïe, et les Prussiens l'avaient ouvert le 21 au matin contre

Saint-Denis. Ils voulaient rendre Saint-Denis intenable à nos troupes, s'y installer à notre place, et, de là, foudroyer Belleville. Ils se flattaient que la population turbulente de Belleville, chassée de son quartier, se répandrait dans Paris, mettrait partout le désordre, en y portant le pillage. — Ainsi, nous étions menacés de la guerre civile dans un avenir prochain. C'était le restant de nos écus.[1] Il ne fallait plus, pour la prévenir, faire fond sur le gouvernement ; il était absolument discrédité. Il ne restait en place[2] que par l'impossibilité où nous étions d'en trouver un autre. Mais c'était de toutes parts un effroyable déchaînement contre son inertie et ses maladresses ; on s'en prenait surtout à Trochu ; le bruit courait dans Paris qu'il était en proie à des hallucinations ; qu'il voyait Geneviève, patronne de Paris, et qu'il avait mis, dans une proclamation officielle heureusement interceptée par Jules Favre, les habitants de la capitale sous la protection de la sainte. Il portait les bottes molles des héros d'opéra-comique et le bonnet de soie noire du marguillier. Il n'en faut pas davantage à Paris pour rendre un homme ridicule, surtout quand il n'a pas réussi. Cette marée d'impopularité monta si vite et avec un tel bruit, que le gouvernement de la défense nationale se vit forcé d'y céder : il décida que le commandement en chef de l'armée de Paris serait désormais séparé de la présidence du gouvernement. Il nomma le général de division Vinoy commandant en chef de l'armée de Paris, et tout en conservant au général Trochu la présidence du conseil, il supprima le titre et les fonctions de gouverneur. — Et c'est ainsi que fut accomplie cette parole de l'Écriture :[3] « Le gouverneur de Paris ne capitulera jamais. »

L'occasion était belle pour l'émeute. Vous avez pu re-

marquer qu'après chacune de nos grandes catastrophes les partisans de la Commune avaient jailli de leur obscurité, comme les diables d'une boîte à surprise.[1] Nous ne pensions guère à eux ; car leurs journaux s'étaient tus, faute de public, 5 et il nous avait semblé que leurs rangs s'étaient fort éclaircis. Si peu qu'il restât de ces fanatiques, qui ne reculaient point devant l'idée de la guerre civile, ils se tenaient prêts, et crurent le moment venu. Dans la nuit du samedi au dimanche, une poignée d'émeutiers forçaient les portes de Mazas, 10 avec la complicité du directeur de la prison, qui fut révoqué deux jours après, et enlevèrent plusieurs détenus politiques. La troupe se rendit ensuite à la mairie du 20e arrondissement,[2] où elle pilla 2,000 rations de pain, et but une barrique en l'honneur de la Commune restaurée. On les balaya 15 le lendemain sans qu'ils fissent mine de résister.

Mais peu après, le 101e bataillon de marche s'en vint, au nombre de cent cinquante à peu près, à l'Hôtel de Ville, et déboucha sur la place, juste au moment où les délégués d'une manifestation sans armes sortaient d'une audience qui leur 20 avait été accordée par les membres du gouvernement. Quelques coups de fusils partirent de ce groupe, et frappèrent, dans les rangs, des mobiles bretons qui gardaient l'Hôtel de Ville. Un jeune lieutenant tomba percé de trois balles. Les mobiles ripostèrent par un feu de peloton. La foule 25 était énorme ; elle se dispersa, courant, criant, se bousculant. Quelques victimes restèrent sur le carreau. L'affaire semblait finie, quand tout à coup les fenêtres des maisons situées en face de l'Hôtel de Ville s'ouvrent, et de là éclate une vive fusillade. Ordre est donné aux troupes massées sur la place 30 de prendre ces maisons. Tout cela ne dura guère que vingt minutes.

Cette échauffourée, quand l'histoire en fut connue du public, ne fit pas grande sensation. Elle excita plus de mépris que de colère. Le nombre des assaillants avait été si faible, ils avaient été si vite mis à la raison ; leur entreprise, ainsi conduite, semblait si absurde, qu'on les traita plutôt comme des fous que comme des conspirateurs. On se contenta d'ajouter que c'étaient des fous dangereux, et qu'il en fallait finir avec ces éternels artisans de désordres, qui voulaient ajouter à tant de maux dont nous souffrions déjà celui de la guerre civile. Le gouvernement, en qualifiant, dans l'acte d'accusation, les faits reprochés à l'un d'eux « de connivence ou intelligence avec l'ennemi, » paraissait insinuer que M. de Bismarck avait payé ces émeutes. Beaucoup de gens le croyaient.

C'était une opinion bien peu vraisemblable. Le ministre prussien n'avait déjà plus, à ce moment, besoin d'une révolution dans Paris pour lui en ouvrir les portes. Notre situation allait s'aggravant d'heure en heure. Ce n'était plus seulement Chanzy, dont nous apprenions la déconfiture, qui était complète, c'était Faidherbe, notre dernier espoir, qui se trouvait pris entre deux armées ennemies, et qui, loin de venir à notre secours, avait grand'peine à se sauver lui-même. L'*Officiel* nous donnait ces nouvelles, une à une, sans y joindre un mot de commentaires, comme s'il nous eût voulu dire : « Vous voyez ! c'est la situation ! qu'en pensez vous ? que feriez-vous à ma place ? »

Ce silence nous irritait et nous désespérait en même temps. De quelque côté que tombassent nos regards, nous apercevions des signes non équivoques de dissolution prochaine. On avait rationné la population à trois cents grammes de pain par jour et à trente grammes de viande de cheval. Il

fallait trois heures de queue pour obtenir sa portion chez le boulanger et chez le boucher, et souvent même les mesures étaient si mal prises, que de pauvres gens, qui n'avaient rien d'autre à manger, trouvaient en arrivant à leur tour visage de bois[1] et place nette. Il m'est plus d'une fois arrivé de donner mon morceau de pain à telle femme qui pleurait. « Comment voulez-vous que je fasse ? disait-elle. Point de pain, et pas moyen d'en avoir. » Ce pain, il était si horrible, que le cœur me soulevait rien qu'à le voir sur la table. Je préférais manger du biscuit, dont j'avais une petite provision. C'était pourtant la seule nourriture d'une foule de familles, dont beaucoup avaient été aisées.

La nécessité d'une capitulation commençait à se faire jour dans les esprits, qu'elle remplissait de trouble et d'angoisse. Les bruits les plus contradictoires couraient en ville au sujet de l'approvisionnement de Paris. Les optimistes disaient qu'on avait de la farine pour jusqu'au 15 mars ; les mieux informés avouaient qu'il ne restait plus à manger que pour huit jours au plus, et que le 3 février, la ville se trouverait sans un morceau de pain, aux prises avec les difficultés d'un ravitaillement impossible. Un million de créatures humaines mourrait de faim avant qu'un sac de blé eût débarqué en gare.

On contait qu'à l'Hôtel de Ville, le gouvernement s'agitait sur place[2] en proie à de cruelles incertitudes. Il avait convoqué en conseil extraordinaire tous les officiers supérieurs de l'armée, leur avait exposé la situation de nos approvisionnements et de nos armées, et les avait interrogés l'un après l'autre sur ce qu'il y avait à faire, promettant le commandement en chef à qui voudrait prendre sur soi la responsabilité de la défense à outrance. Des généraux on

avait passé aux colonels, puis aux simples capitaines, et tous avaient, l'un après l'autre, décliné ce redoutable honneur.

Il ne restait donc plus qu'à traiter. La conviction de nombre de personnes, c'est que déjà Jules Favre négociait la convention, et qu'on ne la révélerait au public qu'après qu'elle aurait été signée. Il régnait dans la ville une effervescence incroyable. A midi, on contait que Gambetta, exaspéré de tant de désastres, s'était tiré un coup de pistolet dans la tête. A deux heures, on assurait qu'il avait été assassiné; à trois, qu'il avait été bloqué dans Lille avec Faidherbe; qu'un nouveau gouvernement était installé en province, sous la présidence de M. Thiers.

C'est le 27 janvier que nous sûmes enfin notre sort. Il parut au *Journal Officiel* une note ainsi conçue:

« Tant que le gouvernement a pu compter sur une armée de secours, il était de son devoir de ne rien négliger pour prolonger la défense de Paris. En ce moment, quoique nos armées soient encore debout, les chances de la guerre les ont refoulées, l'une sous les murs de Lille, l'autre au delà de Laval, la troisième sur les frontières de l'Est. Nous avons dès lors perdu tout espoir qu'elles puissent se rapprocher de nous, et l'état de nos subsistances ne nous permet plus d'attendre. Dans cette situation, le gouvernement avait le devoir absolu de négocier. Les négociations ont lieu en ce moment."

Cette communication était trop attendue, elle avait été trop préparée pour frapper la population comme d'un coup de foudre. Je ne saurais mieux comparer l'effet qu'elle produisit sur nous qu'à ce mélange de sentiments contraires qui se partagent notre âme à l'annonce de la mort qui termine une longue et douloureuse maladie. Cette mort était inévi-

table ; elle décharge donc l'âme d'un invincible poids, et il s'échappe un soupir, non de satisfaction, mais de soulagement ; ah ! c'est donc fini ! nous savons à quoi nous en tenir : nous ne serons plus en proie à cette incertitude, à ce flux et reflux perpétuel d'espoir et de terreur. Il y a comme un affaissement de toutes les forces, comme une détente des nerfs trop longtemps surexcités. Et d'un autre côté, ce malheureux qui vient de mourir, on l'aimait tendrement ; si faible que fût cette lumière d'espérance qui brûlait dans les cœurs, on la conservait précieusement allumée, tant que la vie respirait en sa poitrine, et elle éclairait les visages d'un rayon de joie. Et voilà qu'aujourd'hui c'est fini, bien fini ; une sourde rage contre le destin, une morne douleur s'empare de ceux qui le regrettent, et les plonge dans la consternation.

Ce sont là, si je ne me trompe, les sentiments que l'on aurait pu démêler dans la population parisienne. Aussi l'armistice attendu n'excita-t-il pas les désordres que l'on pouvait craindre. L'inexorable fatalité était là, qui de sa main de fer pesait sur toutes les velléités de révolte ; et ce fut avec une douleur profonde, mais sans éclats de fureur, que nous lûmes sur les murs cette proclamation signée de tous les membres du gouvernement :

« CITOYENS,

« La convention qui met fin à la résistance de Paris n'est pas encore signée, mais ce n'est qu'un retard de quelques heures.

« Les bases en demeurent fixées telles que nous les avons annoncées hier :

« L'ennemi n'entrera pas dans l'enceinte de Paris ;

« La garde nationale conservera son organisation et ses armes ;

« Une division de douze mille hommes demeurera intacte ; quant aux autres troupes, elles resteront dans Paris, au milieu de nous, au lieu d'être, comme on l'avait d'abord proposé, cantonnées dans la banlieue. Les officiers garderont leur épée.

« Nous publierons les articles de la convention aussitôt que les signatures auront été échangées, et nous ferons en même temps connaître l'état exact de nos subsistances.

« Paris veut être sûr que la résistance a duré jusqu'aux dernières limites du possible. Les chiffres que nous donnerons en seront la preuve irréfragable, et nous mettrons qui que ce soit au défi de les contester.

« Nous montrerons qu'il nous reste tout juste assez de pain pour attendre le ravitaillement, et que nous ne pouvions prolonger la lutte sans condamner à une mort certaine deux millions d'hommes, de femmes et d'enfants.

« Le siège de Paris a duré quatre mois et douze jours : le bombardement, un mois entier. Depuis le 15 janvier, la ration de pain est réduite à 300 grammes, la ration de viande de cheval, depuis le 10 décembre, n'est que de 30 grammes. La mortalité a plus que triplé. Au milieu de tant de désastres, il n'y a pas eu un seul jour de découragement.

« L'ennemi est le premier à rendre hommage à l'énergie morale et au courage dont la population parisienne tout entière vient de donner l'exemple. Paris a beaucoup souffert ; mais la République profitera de ses longues souffrances, si noblement supportées. Nous sortons de la lutte qui finit,

retrempés pour la lutte à venir. Nous en sortons avec tout notre honneur, avec toutes nos espérances, malgré les douleurs de l'heure présente ; plus que jamais nous avons foi dans les destinées de la patrie.

5 « Paris, 28 janvier, 1871. »

C'était le 135e jour du siège. Tout était fini, bien fini, fini à jamais. Nous baissâmes la tête et nous revînmes au logis, les yeux pleins de larmes.

# EPILOGUE

C'EST aujourd'hui dimanche 12 février. Paris et la France ont nommé leurs représentants,[1] la nation est rentrée dans ses droits. Paris débloqué peut enfin communiquer avec la province ; tous deux se donnent la main et vont reconstituer la France. 5

Oh ! que ces treize ou quatorze jours ont été longs et tristes ! Je ne crois pas que jamais peuple ait éprouvé un ennui semblable à celui qui s'est abattu sur nous, durant cette période de transition, qui fut si courte, et qui nous sembla interminable. Ce n'était pas l'ennui de l'homme 10 inactif qui bâille ; c'était une sorte de mélancolie noire, d'affadissement universel, de chagrin morne, qui, pour user d'une locution populaire, mais énergique, casse bras et jambes et que les Latins exprimaient en disant qu'il *résout les membres* et les forces,—*viresque resolvit.* On est comme 15 abruti, et s'il arrive d'ouvrir un journal, on se sent comme un haut-le-cœur : — Non, ne me parlez plus de rien ! ces misères et ces hontes, tout cela m'est devenu indifférent, je ne suis plus de ce monde. Allez-vous-en, j'en ai assez !

Et quand, secouant cette torpeur, on descendait dans la 20 rue, on ne rencontrait partout que des sujets de noire tristesse. Je ne parle pas des conditions de l'armistice ; à quoi bon ? toute la France les connaît. Nous ne sentions que trop que l'on nous avait livrés, pieds et poings liés, à un vainqueur aussi astucieux qu'insolent. Chacun de ces ar- 25

ticles nous frappait comme d'un coup de poignard : *Les Prussiens n'entreront pas à Paris tout le temps que durera l'armistice*... et nous ajoutions aussitôt : — Mais, l'armistice fini, ils ne manqueront pas d'y faire leur entrée solennelle. — *La garde nationale ne sera pas désarmée*, et nous nous disions que c'était moins pour nous faire honneur que par perfidie ; nos ennemis comptaient sur la guerre civile ; ils espéraient qu'en laissant leurs armes aux Bellevillois, ils exciteraient des troubles, qui leur fourniraient un prétexte à venir mettre le holà.[1]

Et quel spectacle navrant que celui de nos pauvres soldats, qui rentraient, sans armes, dans la grande ville !

Ces remparts que nous avions vus si animés et si fiers, qui bravaient l'ennemi par ces milliers de canons aux gueules ouvertes, le désert s'était fait autour d'eux. Mais ce qui affligeait plus encore les regards que cet abandon, c'était l'empressement de toute une partie de la population à franchir les portes, et à s'en aller aux avant-postes prussiens acheter des vivres. Il convient de dire, à la décharge des misérables qui nous ont donné ce dégoûtant spectacle, que Paris commençait à mourir de faim ; que l'horrible pain de son, notre seule nourriture, n'était distribué qu'en très insuffisante quantité ; que le moral n'étant soutenu par aucune espérance, on entendait crier plus haut ses entrailles à jeun. Une foule se pressait aux avant-postes prussiens, tendant les mains, les uns pour en accepter l'aumône de quelque bouchée de pain ou de quelque morceau de charcuterie, les autres pour acheter des victuailles.

Ces déplorables scènes se prolongèrent plus longtemps que nous ne l'eussions souhaité. Les Prussiens, soit impossibilité matérielle, soit mauvais vouloir, ne hâtaient point le

ravitaillement de Paris. Des files énormes de chariots attendaient leur tour, piétinant et jurant; les simples particuliers qui revenaient avec des malles ou des paniers bondés de pains et de gigots n'étaient jamais sûrs que l'on ne confisquerait pas leurs chargements. Une fois échappés des mains de l'ennemi qui se relâchait parfois de sa rigueur, ils avaient un autre danger plus sérieux à courir. Ils rencontraient des escouades de rôdeurs de barrière,[1] qui, n'étant plus contenus par aucune crainte de la police, se postaient entre les forts et les remparts, et là, de cette voix rogomeuse,[2] familière aux voyous[3] parisiens, leur reprochaient de se bien nourrir, quand le peuple crevait de faim, et les pillaient au nom de la fraternité.

A ce moment-là, tous ceux qui purent quitter Paris le firent avec enthousiasme. Il y eut dès le premier jour 25,000 demandes de laisser-passer, tous donnant pour raison qu'ils se portaient candidats.[4] Les uns s'en allaient en province, embrasser leur femmes et leurs enfants, beaucoup d'autres se sentaient une irrésistible envie de revoir, dans les environs de Paris, leur pauvre maison de campagne, et de constater par leurs yeux ce qui en restait.

Dans Paris, les nouvelles qui arrivaient coup sur coup y augmentaient la consternation et l'anxiété. C'était le moment où Gambetta, rompant avec le gouvernement dont il était le délégué, promulguait ce décret fameux, par lequel il déclarait inéligibles tous ceux qui avaient accepté, sous l'Empire, quelque candidature officielle. L'émotion fut extrême chez nous. On craignait déjà la guerre civile dans Paris; allait-on l'avoir de la province contre Paris? Nous apprenions en même temps que Lyon se constituait révolutionnairement en Commune; que Marseille refusait de re-

connaître l'armistice ; peut-être d'autres grandes villes étaient-elles disposées à suivre cet exemple. Nous n'envisagions l'avenir qu'avec un sombre effroi.

Les organes des partis avancés avaient reparu plus hautains de langage, plus acerbes que jamais. Ils attaquaient le gouvernement avec une violence extrême. Hélas ! sur ce point nous étions tous d'accord : non, les honnêtes gens, aux mains de qui nous avions remis nos destinées, n'avaient pas fait ce qu'il auraient pu et dû ; non, ils n'avaient pas su tirer de cette admirable bourgeoisie parisienne tous les éléments de résistance et de force qu'elle recélait dans son sein. Mais à quoi bon les récriminations inutiles ? Son temps était fini, le jour du jugement approchait.

Il est venu. L'Assemblée[1] est nommée. Autant qu'on en peut juger à travers les bruits qui nous arrivent, Paris et quelques grandes villes ont nommé des hommes très engagés dans la république qui, à tort ou à raison, a reçu le nom de rouge,[2] la province, au contraire, a voté dans le sens de la modération extrême. C'est le malheur de notre situation. Les Prussiens n'ont pas voulu que nous puissions nous entendre. Ils ont, jusqu'au dernier moment, tenu Paris et la province écartés l'un de l'autre. À l'heure où j'écris, les lettres particulières ne nous arrivent que rares et décachetées ; les nôtres ne partent pas ; nous ne recevons les journaux des départements que par contrebande, et il ne nous est pas permis d'expédier les nôtres. Comment s'entendre, quand on vit ainsi chacun dans son atmosphère d'idées et de sentiments !

Ils veulent nous achever par la guerre civile ; j'espère encore qu'ils ne réussiront pas. J'ai confiance à ce bon sens, qui est le trait distinctif de la race française. Nous ne

donnerons pas à nos ennemis cette suprême joie. Si ce petit livre, en faisant mieux connaître Paris à nos frères de province, en leur donnant de nouveaux sujets de l'estimer, jusque dans ses erreurs, qui ne partent point d'un mauvais naturel, contribue, pour son humble part, à maintenir la concorde et la paix, je ne regretterai pas de l'avoir écrit.

Il a été commencé, je ne dirai pas gaiement, mais avec une vive et franche allégresse, en des jours d'espérance et de fierté. Il s'est assombri peu à peu ; il s'achève au milieu des plus noirs présages.

Tâchons de les écarter, et faisons chacun notre devoir, les yeux fixés sur cette devise de Paris,[1] dont il faut faire celle de la France : *Fluctuat nec mergitur.* « Ballotté souvent, jamais englouti. »

# NOTES

**Page 1.** — 1. **Bismarck.** See Alphabetical List of Persons and Places for all proper names.

**Page 2.** — 1. **boulevardier.** *Boulevard* is by derivation the same word as our "bulwark." The fortifications round a city were its *boulevards*. Hungary was called *le boulevard de la Chrétienté*, "the bulwark of Christendom," against Mohammedanism. As Paris outgrew its first limits, its earlier fortifications or *boulevards* were converted into broad tree-lined thoroughfares, and the word *boulevard* has come to mean such a thoroughfare, without any reference to fortifications. In Paris the *Grands Boulevards* begin at the Madeleine and extend in a general circular direction to the *Place de la Bastille* (the northern arc of the innermost circle shown on the Map of Paris). Their western end, viz., the *Boulevard des Italiens* and *Boulevard Montmartre*, is the favorite resort of the Parisian lounger, or *boulevardier*, whose chief characteristic is fondness for *la blague*, i. e., that form of wit which makes fun of all men and all things, including itself.

2. **fortifications,** a continuous belt of wall, moat, etc., built round the city in the years 1841–1844 for defensive purposes. See Map. Paris is again outgrowing these limits, and the *fortifications* are about to be broken through. In times of peace the grass-grown earthworks are a favorite playground for children.

3. **gardes nationaux,** the national guard, instituted in 1851, consisted of the citizens of Paris, all of whom were supposed to do occasional military duty for defensive purposes only. The sequel of this story will show how inefficient was this *garde nationale* when the war broke out.

4. **pour la forme,** *as a mere formality;* lit., "for form's sake."

5. **état-major,** properly "staff;" here *headquarters* (*of the staff*).

6. **on la savait inévitable.** As early as 1866 it was foreseen that

France and Prussia must fight. Prussia was growing apace, and becoming an overbearing neighbor. She was crushing Austria and organizing the North German Confederation, imposing an offensive and defensive alliance on the South German States, and claiming to found German unity. Napoleon III. had been promised a rectified Eastern frontier, and territorial compensations; but these were not forthcoming, and the Emperor felt baffled and humiliated. He dared not assert himself because the resources of France had been drained by the Mexican War (1862–64). Suddenly, in July, 1870, occurred the incident which fired the mine. A Prussian prince, Leopold of Hohenzollern, accepted, with the consent of the head of the family, King William of Prussia, the proffered throne of Spain, left vacant by the flight of Isabella II. to France after the revolution of 1868. The French government could not suffer her aggressive Eastern neighbor to place a German prince on her Southwestern frontier, and protested vehemently. Prince Hohenzollern withdrew, with the approval of the King of Prussia. But Napoleon III. insisted that the latter should solemnly undertake never to allow a member of the Hohenzollern family to become a candidate for the Spanish crown in the future. William refused to make any such unconditional promise. France took the refusal as a direct insult. The French Chamber voted the necessary appropriation, and on July 19th France and Germany were at war. (Chuquet, *La Guerre de* 1870–1871, pp. 1–8.)

**Page 3.** — 1. **brûlé ses vaisseaux,** a figurative expression = "to cut off one's means of retreat."

2. *la Marseillaise*, the well-known song, composed by Rouget de Lisle in 1792, to the strains of which the troops of the first French Republic won their most brilliant victories. In times of peace, Napoleon III. prohibited this song on account of its revolutionary associations; but in time of war it was universally sung for its burning patriotism.

3. **Etait-on de bonne foi avec soi-même?** *Was there no self-deception in this?* lit., "were people sincere, (acting) in good faith with themselves?"

4. **guerres précédentes.** See Alphabetical List of Persons and Places under "Napoleon."

**généraux d'Afrique.** The conquest of Algeria, by the French, begun with the capture of Algiers in 1830, had not been completed till 1858.

The constant wars with the unsubdued or rebellious tribes were the school in which most of the French generals had been trained.

5. **comme un mot d'ordre,** *as if the word had been passed round;* lit., "as if a pass-word (had been set as a signal for concerted action)."

6. **l'administration,** *the management.*

**Page 4.** — 1. **le grand monde,** *the best society.*

2. **La Muette de Portici,** a favorite opera by Auber, a celebrated French composer, 1782–1871.

3. **chauvinisme,** *jingoism.* Chauvin was the name given in the comic papers to the French "Tommy Atkins," who was represented as blindly and intolerantly patriotic.

**Page 5.** — 1. **blouse blanches,** the characteristic dress of the French mechanic and artisan. The Parisian *blouse blanche* plays an important part in the popular movements of the middle of this century. He appears whenever there is a disturbance brewing; his are the most blatant notes of the popular voice.

**Page 6.** — 1. **bien** has here the force of "indeed." *Although some fun was made of. . .*

**Page 7.** — 1. **canard,** figuratively, *hoax.*

2. **l'avaient bien dit,** *had told you so.*

3. **quel peu de fond il faut faire.** *Faire fond sur = to rely upon;* lit., "to make a foundation of," "to build upon."

**Page 8.** — 1. **passion,** *inflamed feelings.*

**Page 9.** — 1. **papillons noirs,** *misgivings;* lit., "black, gloomy butterflies."

2. **parti pris de mensonges,** *a deliberate system of lying.* A *parti pris* is a determination come to by "choosing your party, or side," and therefore, figuratively, by "making up your mind."

**Page 10.** — 1. **vieux malin,** *crafty old boy.*

2. **régime tombé,** *the late government,* i. e. the Empire.

3. **contrepied.** *Prendre le contrepied de = to take the opposite stand to.*

4. **la gauche,** the left-hand side (from the chairman's standpoint) of the Chambre des Députés, i. e. the republican or opposition side. The Chambre des Députés is the lower House of the French Parliament. Cf. the English House of Commons, and the American House of Representatives.

**Page 11.** — 1. **kiosques,** the round newspaper stalls on the Paris boulevards.

**Page 12.** — 1. **pièces** are the parts of a whole specially put together; *morceaux* = *fragments.* Here *bits and patches.*

2. **mobiles,** so called because belonging to the *garde mobile* or *moveable guard,* as against the *garde nationale,* whose duty was to defend the place to which it belonged. See page 2, note 3.

3. **beaucoup,** *many of them ;* not "very," which would be *très.*

**Page 13.** — 1. **sauve qui peut,** *stampede ;* lit., "save (himself) who can."

2. **mettons,** *let us say.*

3. **Prince Royal,** the Crown Prince Frederick, son and heir to **King** William of Prussia.

**Page 14.** — **traiter de,** *to call* (an offensive name).

2. **échanger des cartes,** the preliminary to a challenge to fight a duel.

3. **cassantes,** *abrupt.*

4. **le Gaulois,** one of the great newspapers of Paris.

5. **la question,** supply *de savoir.*

6. **qui répandît,** *to spread* (**qui** of intention followed by subj. mood).

**Page 17.** — 1. **Palais législatif,** properly the building called **Corps législatif,** on the left bank of the Seine, at the southern end of the Pont de la Concorde, where the Senate and Chambre des Députés hold their sittings. Cf. the Washington Capitol.

2. **N,** the initial of Napoleon.

3. **fournisseurs officiels,** *purveyors to the Imperial household.*

4. **Ah bien oui ! . . . il s'agissait !** Adapted from La Fontaine's fable *Le Coche et la Mouche :* "*C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !*" *This was no time for thoughts of Prussians or siege !—Ah bien oui !* ironical, like the sentence that follows, might be translated *Nay !* but is less dignified, more like *I dare say !*

5. **se payer de phrases,** *to delude itself with words ;* lit., "to pay itself, settle its accounts."

**Page 19.** — 1. **Un cruel intérêt d'actualité,** *a cruel living interest. Actuel* = present, of the present moment. **Actualité** = a real thing, the reality of a thing at the present time. Cartoons in the comic papers, hitting off the foibles of the day, are often entitled *actualités.*

2. **rompre en visière à,** *to make an open breach with;* lit., "to break (your lance) against the vizor of."

**Page 20.** — 1. **démocrates** are the advocates of democracy as against the *monarchistes* in France. Here the more virulent kind, men of extreme views, are meant.

2. **de parti pris.** See page 9, note 2.

3. **rue du Sentier,** one of the principal business streets in the vinicity of the Bourse.

4. **Bellevillois à tous crins,** *a Bellevillois of the deepest dye;* lit., "full-maned," like a genuine lion. See Belleville in the Alphabetical List of Persons and Places.

5. **tâter,** *to sound.*

**Page 22.** — 1. **à la volée,** *off-hand;* lit., "on the wing, as they flew by."

**Page 23.** — 1. **courues** = *popular;* lit., "run after." *Courir* is sometimes transitive, as in the expression *courir le cerf* = to hunt the deer.

2. **terrains vagues,** *vacant lots.*

**Page 24.** — 1. **les Halles (Centrales),** the largest provision markets in Paris, lofty iron structures with high-arched roofs.

2. **gros œuvre de,** *the main work on.*

3. **mis au point,** *completed;* lit., "focussed," as with a lens.

**Page 25.** — 1. **dernier dessous,** *basement;* lit., "the lowest underground floor." **Dessous** is here and in the next lines a noun.

2. **portants,** *wings;* lit., the upright studding that supports the wing scenery.

3. **exposition de loterie,** *exhibition of prizes for a raffle.*

4. **son,** a play on the word, which can mean *sound* and *bran.*

**Page 27.** — 1. **la grande exilée,** viz., the Republic.

**Page 28.** — 1. **les causes bien exactes.** As a matter of fact the Prussians had to collect, move, and provide for enormous masses of troops, and the two weeks they took to cover the 170 miles between Sedan and Paris could only seem long to the excitement of the Parisians.

2. **tête de ligne,** *terminus.*

**Page 29.** — 1. **ne laisse pas de,** idiomatic = "does not fail to;"

lit., "leave undone." Here, *which is not without its difficulties for a careful observer.*

**Page 30.** — 1. **les gares de ces plages,** i. e., the Paris stations of the railroads leading to these seaside resorts.

**Page 31.** — 1. **francs-traqueurs, francs-fileurs,** names formed on the analogy of *francs-tireurs* ("free shooters"), of the slang word *le trac* = "fear," "scare" and *filer*, colloquial for "to be off in a hurry."

**Page 33.** — 1. **MacMahon détruit; Bazaine.** See Alphabetical List of Persons and Places.

**Page 34.** — 1. **la Baltique.** The French fleet had proceeded to the North Sea and the German coast, but neither met the Prussians at sea nor did any damage to their Baltic provinces.

2. **serrés de court,** *very close;* lit., "held tight with a short rope."

3. **à terre,** of course figurative. Their full-dress uniform includes a shiny (*ciré*) black sailor hat.

**Page 35.** — 1. **filer leur nœud,** a nautical term, *sailing down the streets;* lit., "reeling off their knots."

2. **vendus ou réengagés.** The *vendus* were the men who sold themselves (the usual price was 15,000 fr.) to serve in the army as substitutes for those who had been drafted by lot. This practice of substitution was very prevalent during the Empire. The *réengagés* were those who, having served their compulsory term, re-enlisted of their own accord.

3. **prétoriens.** The prætorian bands in Rome were the Emperor's bodyguard, and enjoyed important privileges, on the strength of which they grew overbearing and rebellious. During the first centuries of the Christian era they made and unmade emperors, and on one occasion put up the throne for auction. The re-enlisted soldiers under the French Empire would develop some of the same characteristics owing to their seniority and experience as veterans.

4. **dur à la peine,** *plodding.*

5. **l'homme des coups de main,** *the man for a dash or a surprise. Coup de main,* here *a sudden attempt, a dash.* It is also used for a *helping hand.*

6. **'92.** In 1792, France abolished monarchy, delared itself a republic, and entered upon her glorious single-handed struggle against almost the whole of Europe, although war was not begun till the following year.

7. **1800–1814,** the years during which Napoleon Bonaparte, first as Consul, then as Emperor (1804) overran Italy (1800), Austria (1805 and 1809), Germany (1806–7), Spain and Portugal (1808), and Russia (1812).

**Page 37.** — 1. **pas de chef de train,** *nobody to take the train out;* lit., "conductor," but the conductor would not ride on the engine.

2. **à l'ordre du jour de l'armée,** *specially commended for gallant conduct.*

3. **savoureuse,** *rich.*

**Page 38.** — 1. **dans le** (*même*) **quartier.**

2. **on fit flèche de tout bois,** *everything was pressed into the service;* lit., "they made arrows out of every piece of wood."

**Page 39.** — 1. **rémingtons,** the American, **chassepots** the French rifles. On the latter and the *mitrailleuses* great hopes had been built before the war.

2. **ne sortaient pas de là,** *stuck to these;* lit., "would not get out of this (position, viz., their demand for these makes of rifles)."

3. **fils de bonne mère.** We say *No mother's son but. . .*

**Page 42.** — 1. **de par le monde,** *in the wide world. De par* is used in this idiom as a compound preposition, stronger than *dans.*

2. **fins . . . coquets;** *fin* conveys the idea of subtle charm, *coquet,* of daintiness.

**Page 43.** — 1. **cuire dans leur jus.** The expression was reported at the time in the English newspaper the *Sun* as *Seethe in their own milk.*

2. **le génie,** *the engineers.*

**Page 44.** — 1. **la ligne,** the soldiers of the Line, or *regulars.*

2. **bons mots,** *jokes.*

3. **hoc erat in votis** (Horace, Sat. II. 6, l. 1) = *this was my ambition.* The Latin poet goes on to ask for a bit of land, not over large, etc.

**Page 45.** — 1. **vaudevilliste,** *playwright.* The *Vaudeville* is a light comic play.

**Page 47.** — 1. **on-dit,** *rumors.*

**Page 48.** — 1. 93. In 1793, the French government (established under the name of Convention Nationale on September 21, 1792) executed Louis XVI. and his family, declared war upon England, Hol-

land, and Spain, raised an army of 300,000 men and instituted revolutionary forces that carried *La Terreur* everywhere.

2. See preceding note.

3. **L'hôtel de ville,** or City Hall, stands on the right bank of the Seine, almost in the centre of Paris.

4. The **chemin de fer d'Orléans** runs S. E. of Paris, on the left bank of the Seine, and is E. of Châtillon. See Map.

**Page 49.** — 1. **Ministère de l'Intérieur,** the *Home Department.* The French Secretaries of State are called *ministres,* and the premises, etc., affected to their departments, *ministères.*

**Page 50.** — 1. **la Porte-Maillot,** the N. W. gate of Paris, N. of the Bois de Boulogne, and leading to Neuilly-sur-Seine. It is in a straight line with the gardens of the *Tuileries,* the *Champs-Elysées, Arc de Triomphe,* and *Avenue de la Grande Armée.* See Map.

2. **Champ de Mars,** the drill and parade ground in S. W. district of Paris, on the left bank of the Seine, marked as a rectangle on Map. It is used for all International Expositions, and the Eiffel Tower now stands on its northern end.

3. **prolonges d'artillerie,** *ammunition carts.*

**Page 51.** — 1. **ne laissait pas d'être,** *was nevertheless ;* lit., "did not fail, leave undone, to be . . ." See page 29, note 1.

2. **au poste,** *to the guard-house.* For *Place Vendôme,* see page 2, l. 13.

3. **passer par les armes,** *to execute, shoot.*

**Page 52.** — 1. **prennent à témoin,** *appeal to ;* lit., "take for witness."

2. **litote.** This figure of speech consists in saying less than is really meant.

3. **brave à trois poils,** *fire-eater,* a figure probably taken from *velours à trois poils,* velvet woven with three silk threads.

**Page 53.** — 1. **faisait feu de tous les journaux,** *worked the papers for all they were worth ;* lit., "fired off all the papers."

**Page 54.** — 1. **Machiavel.** The name of Machiavelli, the Italian statesman and historian, and author of the celebrated book on diplomatic conduct entitled *Le Prince,* has become somewhat unjustly the patronymic for all uncrupulously cunning men, because of the principles of despotism and expediency laid down in that work. Machiavelli was born in Florence in 1469 and died in the same city in 1527.

**Page 60.** — 1. **malins,** *knowing ones.*

**Page 61.** — 1. **bouchon,** a favorite game among soldiers, consisting in knocking pennies off a cork, at a distance of a few paces, with a heavy coin. **Piquet,** a scientific card-game for two.

**Page 62.** — 1. **coryza,** *cold in the head.*

**Page 64.** — 1. **faites l'appel nominal,** *call the roll.*

2. **pistolet,** slang, *freak.*

3. **Fichez-moi,** slang for *donnez- moi.*

4. **sortir,** for a fight, of course.

**Page 65.** — 1. **l'esprit,** *joking;* lit., "wit."

**Page 66.** — 1. **coulant,** *easy-going.*

**Page 67.** — 1. **l'accent alsacien** consists largely in confusing the S and Z sounds. An Alsacian is supposed to be unable to say: *poisson sans boisson est poison.*

2. **au Prussien.** Cf. *Au voleur! A l'assassin! = Thieves! Murder!*

**Page 68.** — 1. **espionomanie,** a word coined for the occasion: *spy-fever.*

2. **coup de grâce,** *finishing stroke;* lit., "merciful," because by killing it puts out of misery.

**Page 70.** — 1. **les uns,** *some of us* (had sent them) . . . **les autres,** *others* (of us). Had these words been in apposition to *familles*, etc., they would have been feminine; see *laissées*, l. 13.

2. The **concierge,** or *janitor* of apartment houses often keeps the candlesticks of tenants who are in the habit of returning late, after the house lights are put out.

3. **mots** = *bons mots*, page 44, note 2.

**Page 73.** — 1. **il n'ait jamais fait si faim.** *The weather had never been so hungry. Faire* is idiomatic of the weather: *il fait beau, il faisait du vent, du soleil*, etc.

2. **œufs sur le plat,** *poached eggs.*

3. **saignant,** *underdone, rare.*

4. **encore un** (*repas*).

**Page 74.** — 1. **au bas de chez moi,** *on the first floor of the house I live in.*

**Page 76.** — 1. **guerre de la Sécession,** the American Civil War (1861–1865).

**Page 77.** — 1. **à fond,** *on a grand scale;* lit., "to the bottom, thoroughly."

**Page 78.** — 1. **Me,** abbreviation for *Maître,* the official title of lawyers.

2. **par trop,** *really too.*—**Breton,** here = provincial, thick-headed.

3. **l'plan,** with the *e* of *le* slurred as in rapid pronunciation. Thus the metre is kept down to seven syllables, as in the other lines.

4. **allèrent s'ajoutant, etc.** = *grew in number every day.*

**Page 80.** — 1. les **on-dit.** See page 47, note 1.

2. **qui n'y entendait pas malice** = *candid;* lit., "who did not understand (there was any) trick in the thing."

**Page 81.** — 1. **vieillards sans énergie.** The Parisian deputies to Tours were two men of advanced age: Glais-Bizoin, 70 years old, and Crémieux, 74. Hence this reproach of the Parisians against the whole of the Assembly.

2. **menées,** *intrigues.*

3. **Jacquerie,** a peasant rebellion headed by Guillaume Caillet, nick named Jacques Bonhomme, which ravaged France in 1357.

**Page 82.** — 1. **casser . . . le nez** = *to butter up;* lit., "to swing the incense-box so vigorously before us as to break it against our noses."

**Page 85.** — 1. **le cochon c'est la paix,** a parody of Napoleon III.'s famous declaration: *L'empire c'est la paix.*

**Page 86.** — 1. **la représentation municipale,** i. e., that towns should be managed by councils elected by themselves. The original Commune of Paris was in fact a Revolutionary Committee which sprang from the riot of July 14, 1789 (when the Bastille was captured by the people) and substituted itself for the regular town council, hitherto made up of members of the city guilds, or trade-corporations. It opposed the Convention, claimed to assume the management of the affairs of the nation, and kept up a permanent insurrection in the streets of Paris till it fell with Robespierre, July 27, 1794. Since then, the advocates of separate local government and indeed of extreme revolutionary measures in general, have adopted the name of Communists.

**Page 87.** — 1. **l'ancienne gauche.** (See page 10, note 4), i. e., the members of the opposition under the Empire. For the facts referred to, see chap. II, § 1. *La nouvelle* (*gauche*) = *the new opposition.*

2. **ne se firent pas faute,** *did not fail;* lit., "did not make a lack to themselves of . . ."

**Page 88.** — 1. **sur la place** (*de l'Hôtel de Ville*), *the square outside.*

2. **tient pour,** *thinks;* lit., "holds to be."

3. **la générale qui se bat,** *the drums are beating. La générale,* "the rally," or general call to quarters.

**Page 89.** — 1. **partie,** *game.*

**Page 91.** — 1. **tarifs de l'administration.** Schedules of maximum prices were issued at intervals by the government.

**Page 92.** — 1. **et pour cause,** *and for a very good reason too,* i. e., communication with the sea was cut off.

2. **poule aux œufs d'or** is the French equivalent for the English *goose* that laid golden eggs.

**Page 94.** — 1. **Second Empire.** The reign of Napoleon III. (Dec. 2, 1852–Sept. 4, 1870).

2. **additions,** *bills.*—**Salées,** fig., *steep.*

3. **faisait partie de,** *made a joke of* . . . lit., "made a (thing for which they would get up a) game of . . ." For this use of *partie,* see page 89, note 1.

4. **Jardin d'Acclimatation,** beautiful zoological gardens, located in the Bois de Boulogne.

**Page 95.** — 1. **Pour faire pendant à.** *As an off-set to;* lit., "to match, balance."

2. **valeurs mobilières,** *personal property,* i. e., stocks, shares, etc.

3. **ne . . . pas moins** = *none the less.*

**Page 96.** — 1. **rigoleur,** slang, *fond of a good time.*

2. **flingot,** slang for *fusil.*

3. **corps de garde,** *guard-room.*

4. **sous couleur d'exercice,** *under pretence of drill.*

**Page 97.** — 1. **partie,** technically, *trade.*

2. **bons,** *tickets.*

3. **fourneaux économiques,** *soup-kitchens.*

4. **nous y sommes . . . poche.** *We always have to go down into our own pockets;* lit., "We are in these cases (minus money) out of our own pockets."

5. **92,** i. e., 1792, the date which generally stands for the whole of the great French Revolution. See page 48, note 2.

**Page 98.** — **traité en pays conquis** = (the authorities) *had had their way* (i. e., done what they pleased) *with. . .*

**Page 99.** — 1. The French peasants use the euphemism *monsieur* for that unclean but useful animal, the pig.

2. **le bouquet,** *the climax,* from the bunch of rockets with which a display of fireworks is apt to conclude.

**Page 100.** — 1. **j'vas,** a form of *je vais,* confined to peasant speech.

2. **gavroches,** *street Arabs.*

3. **plaignard,** *whining.*

**Page 101.** — 1. **foyer,** *green-room.*

**Page 102.** — 1. **en la,** the French use *do, ré, mi, fa, sol, la, si,* for the musical scale. *La* = *A.*

2. **Comédie Française,** or *Théâtre Français,* the most celebrated historical stage in Paris, where the best plays of the classical and modern French drama are performed, was founded in 1680.

3. **enfant du désert,** i. e., a *turco* (infantry), or *spahi* (cavalry), from the native Algerian troops.

**Page 103.** — 1. **Palais-Royal,** the theatre where the liveliest and often the broadest comedies are apt to be performed.

2. **Les Châtiments.** See Alphabetical List of Persons and Places under "Hugo."

**Page 104.** — 1. **gaieté douce,** unusual and therefore emphatic position of this adjective, *mild hilarity.*

**Page 105.** — **prit un temps,** *made a pause.*

**Page 106.** — 1. **dits,** *known as;* lit., "called."

2. **fourgon,** heavy *baggage-wagon.*—**Imprimés,** *printed matter.*

**Page 110.** — 1. **coup de collier,** *effort;* lit., "a strain at the collar," such as a horse makes.

**Page 111.** — 1. **pro aris et focis,** *for hearth and home;* lit., "altars and hearths."

2. **lignards,** slang for *troupes de ligne* = *regulars.*

3. **corps francs,** *free companies.*

**Page 112.** — 1. **bottes à revers,** *bluchers,* boots with high tops turned down.

**Page 115.** — 1. **enlevait en blanc,** *pricked out with white.*

2. **écoles,** *blunders,* such as are corrected in *school.*

**Page 116.** — 1. **beau fixe,** *set fair,* a barometer reading.

**Page 123.** — 1. **pot-au-feu de cheval,** *horse-flesh stew.*

2. **rue de la Paix,** a celebrated broad street, lined with the best jewelry stores, leading from The Place Vendôme to the Opera.

3. **distraire,** *amuse.*

**Page 124.** — 1. **que j'ai dit,** and not *dite,* because *que* refers in reality, not to the intensity alone, but to all he has said of the severe winter.

2. **livrer à domicile,** *to deliver* (at the purchaser's residence).

**Page 126.** — 1. **l'homme . . . pointu.** The German infantry wear brass-peaked helmets.

**Page 127.** — **caporal de pose,** *the corporal of the relieving guard.*

2. **coqueluche** = *lion;* lit., "whooping cough," because the rage for these celebrities is so catching.

**Page 128.** — 1. **culotte de peau,** because of the leather seats of their riding breeches.

**Page 129.** — 1. **tient à l'estomac** = *is sustaining,* i. e., appeases hunger for a long time to come.

2. **tire la boucle, etc.** = *take a reef in their belts.*

**Page 130.** — 1. **dans le monde,** *in society.*

2. **sur le pouce** = *in no time,* quickly.

**Page 131.** — 1. **ce fut fait d'eux,** *they were done for* (it was all over with them).

**Page 132.** — 1. **Convention de Genève** (Aug. 22, 1864), where the European States agreed upon international regulations for the care of the sick and wounded in time of war, etc.

**Page 134.** — 1. **spirituelles,** *bright and ingenious;* lit., "witty."

2. **tapissières,** the American *barge.*—**Chars à bancs,** open wagons with two or three seats facing front.

**Page 136.** — 1. **les marquer d'un trait plus appuyé** = *lay some stress upon them;* lit., "mark with a heavier line (in my sketch)."

**Page 137.** — 1. **en avant de** = *forward,* i. e., here, *East, of* . . .

**Page 138.** — 1. **à toute volée et au jugé,** *firing furiously in the dark; au jugé,* lit., "where they judged the enemy to be."

**Page 140.** — 1. **en reste de,** *short of, wanting for.*

2. **La belle avance pour nous,** *much good it did us.*

3. **s'en prendrait à,** *would attack.* Contrast, *s'y prendre* = *to set about a thing,* and *s'en prendre à* = *to blame, to attack.*

**Page 141.** — 1. **bourse,** *Exchange.*

**Page 142.** — 1. **Quartier Latin,** the Students' Quarter in Paris, between the Pantheon and the left bank of the Seine.

2. **à vif,** *to the life.*

**Page 143.** — 1. **marchand de vins,** wineshop-keeper, *saloon-keeper.*

**Page 144.** — 1. **écumeurs de terre,** *land pirates.*

2. **sergents de ville,** the name of the city policemen under the Empire; now *gardiens de la paix.*

**Page 145.** — 1. **la délégation de Bordeaux.** See Alphabetical List of Persons and Places under "Tours."

**Page 146.** — 1. **aurait duré,** the conditional, because the statement is doubtful, implying: *if the report was true.*

**Page 147.** — 1. **tenir,** *hold out.*—**Revenir sur,** *to change one's opinion about.*

2. **faisant tache d'huile,** *spreading like oil* (on water).

**Page 148.** — 1. **culottes de peau.** See page 128, lines 16 and 17.

**Page 149.** — 1. **Salomé,** the name of the daughter of Herodias, who asked for the head of John the Baptist (see Matt. xiv.).

2. **Salon,** the yearly exhibition of Painting and Sculpture in Paris.

**Page 151.** — 1. **le restant de nos écus,** *the balance of our due.*

2. **en place,** *in office.*

3. **de l'Ecriture,** figurative, implying that the statement had been

made with an assumption of the authority attaching to the prophecies of the Scriptures.

**Page 152.** — 1. **diable . . . surprise,** *Jack in the box.*
2. **arrondissement,** *ward.*

**Page 154.** — 1. **visage de bois,** *closed doors.*
2. **s'agitait sur place,** *went through the motions* (without effecting anything).

**Page 159.** — 1. **leurs représentants.** The elections were held on February 8th. On the 13th the new Chamber met the German plenipotentiaries at Bordeaux.

**Page 160.** — 1. **mettre le holà,** *put a stop.*

**Page 161.** — 1. **rôdeurs de barrière,** *footpads ;* lit., "prowlers about the gates or outskirts."
2. **rogommeuse,** *hoarse* (from drinking spirits).
3. **voyous,** *street cads,* "Micks."
4. **se portaient candidats.** Those who were to run for election were entitled to permits.

**Page 162.** — 1. **Assemblée Nationale,** elected February 8th, to govern France and deal with her conquerors.
2. **république rouge,** i. e., the extreme republicanism, bordering on anarchy, that flies the red flag. See page 53, line 13.

**Page 163.** — 1. **devise de Paris.** The city's crest is an old-fashioned ship on a stormy sea. The motto of the city was once more verified after the armistice with which the narrative here concludes. The turbulent bands in Paris, which had not been disarmed, professing indignation at the surrender of the city, rushed to the front, seized the Hôtel de Ville, and established themselves in power under the flag of the Commune. The National Government, which had removed from Bordeaux to Versailles, had to fight this revolution, to besiege Paris for two months (April and May, 1871), and to recapture it. Only after much bloodshed and more destruction of property than the siege by the Prussians had caused was the triumph of the Versailles troops assured (May 28, 1871).

By the Treaty of Peace signed with Germany at Frankfort, May 10, 1871, France ceded the whole of Alsace and half of Lorraine, and agreed to pay an indemnity of five thousand million francs (cinq milliards).

# ALPHABETICAL LIST OF PERSONS AND PLACES.

Places Printed in Black-Faced Type are to be found on the Map of Northern France.
Places Printed in Small Capitals are to be found on the Map of the Environs of Paris.

**Alsace,** the most northeasterly of the provinces into which France was divided until 1790, bordering on Germany and Switzerland. From 1790 to 1871 it formed the two départements du Haut-Rhin and Bas-Rhin. It was the scene of the first operations of the Franco-Prussian war and, at its conclusion, was ceded to Prussia with part of the adjacent province of Lorraine.

Ariadne, the fabled daughter of King Minos of Crete, who guided Theseus through the mazes of the labyrinth where the Minotaur dwelt.

ASNIÈRES, a suburban station on the Western of France railroad, on the left bank of the Seine, N. W. of Paris; a favorite pleasure resort of Parisian holiday-makers.

Augusta of Saxe-Weimar, married (1829) King William I. of Prussia.

Aurelle de Palladines, 1804–1877, a French general who distinguished himself in the Algerian campaigns, 1841–1854.

AUTEUIL, southwesterly district of Paris.

**Bapaume,** in S. E. corner of the département du Pas-de-Calais, S. S. E. of Arras, in north of France.

**Bar-le-Duc,** chief-town of the département de la Meuse (E. of France), in the old province of Lorraine, on the direct road from the German frontier, and about 150 miles from Paris.

Bazaine, 1811–1888, served in Algeria, and won his *bâton de maréchal* in the Mexican war (1864). His conduct throughout the Franco-Prussian war was suspicious. He withheld from his colleagues the assistance he might have afforded them, and entrenched himself with an immense army within the walls of Metz, whence he doubtless expected to come out as the arbiter of the destinies of France,

whether her other troops were beaten or victorious. The resistance of Paris and the necessity under which he found himself to surrender (October 27, 1870), foiled his plans. In 1873 he was court-martialled and condemned to twenty years' imprisonment. He escaped from prison, August 9, 1874, and died in poverty at Madrid.

BELLEVILLE, the northeasterly district of Paris, where most of the turbulent working population resides.

Bismarck, 1815–1898, the "Iron Chancellor," rose through the force of his character and political ability, to the position of Prime Minister of Prussia (1864). Under his guidance, Prussia obtained the supremacy over Austria and became head of the North German Confederation (1866), which the South German States joined in 1871, thereby welding the whole into the German Empire. Bismarck was made Count after Sadowa (1866) and Prince after the Franco-Prussian war (1871). He remained Imperial Chancellor till 1890, when his resignation was accepted by William II. From that time he lived in comparative retirement.

BOUGIVAL, a favorite holiday resort of the Parisians, on the second loop of the Seine, W. of the city.

BOULOGNE (Bois de), the beautiful park adjoining Paris on the western side.

BOURGET (LE), N. E. of Paris.

**Bourgogne,** Burgundy, the eastern-central province of old France, covering the départements de la Côte-d'Or, de l'Yonne, de Saône-et-Loire, and de l'Ain, famous for its wines.

BOURSE, the Paris Stock-Exchange, standing in a square called Place de la Bourse.

**Bretagne,** Brittany, the most western province of old France, comprising the départements de la Loire-Inférieure, d'Ille-et-Vilaine, du Morbihan, des Côtes-du-Nord, and du Finistère.

BRICHE (LA), the northernmost of the forts round Paris, beyond Saint-Denis.

BUZENVAL, village and park between Saint-Cloud and Bougival, W. of Paris.

**Châlons-sur-Marne,** chief-town of the département de la Marne, 100 miles E. of Paris.

Cham, died 1879, the well-known caricaturist of the comic paper the "Charivari," during the second Empire. His real name was Count

Amédée de Noé. Note the play on the name: Cham was "fils de Noé" (Noah).

**Champagne,** *Champaign*, one of the northeastern provinces of old France, covering the départements de la Marne, de la Haute-Marne, de l'Aube, and des Ardennes, with fractions of a few others.

CHAMPS-ÉLYSÉES, the most beautiful thoroughfare of Paris, leading in a straight line from the Place de la Concorde and the Tuileries Gardens to the Triumphal Arch, in a northwesterly direction.

Chanzy, 1823–1883, had distinguished himself in Algeria during the Empire, and was given first a command under Aurelle de Paladines in the army of the Loire (November, 1870), and later the leadership of the second army in the same district. He was hopelessly driven back from Orleans (December 7–9, 1870), and was unable to make any headway against the enemy. He was subsequently made Governor of Algeria.

CHÂTILLON, S. W. of Paris.

**Choisy,** on the Seine, 5 miles S. E. of Paris.

CLAMART, S. W. of Paris.

Cologne, on the Rhine, chief-town of Rhenish Prussia.

CONCORDE (Place de la), the finest open space in Paris, between the Tuileries Gardens, the Champs-Élysées, and the Seine. It is ornamented with an obelisk, two monumental fountains, and numerous statues emblematic of the principal cities of France.

**Corbeil,** on the Seine, 20 miles S. of Paris.

CRÉTEIL, between the Marne and the Seine, 8 miles S. E. of Paris.

**Dijon,** chief-town of the département de la Côte-d'Or, in eastern-central France.

Douay (Abel), killed 1870, was in command of the division that was surprised and beaten at Wissembourg.

Ducrot, 1817–1882, was in command of one of the army-corps that surrendered at Sedan, but made his escape while temporarily unobserved at a railway station (the Germans claim he broke his parole), and fled to Paris, where he commanded the second army-corps, while Trochu was at the head of the first.

Duvernoy (Clément), Secretary of State for Commerce under the Second Empire.

**Épernay,** important town of the département de la Marne, west of Châlons, 85 miles E. of Paris.

Faidherbe, 1818–1889, had won golden opinions as colonial governor of Senegal, West Africa, and was summoned by Gambetta to the command of the Northern army (November, 1870), but achieved little or nothing. He subsequently was made a senator and took an active part in politics until his death.

Favre (Jules), 1809–1880, a lawyer of great reputation for ability and eloquence, consistently republican in his principles. At the fall of the Empire (September 4, 1870), he was made Foreign Secretary of State. His conduct of the negotiations with Bismarck marks the climax of his political career.

**Ferrières,** in the département de Seine-et-Marne, 30 miles N. E. of Paris. Its fine old château, belonging to the Rothschild family, was used as the royal headquarters of the Prussian staff, from September 18 to October 5, 1870. The interview between Bismarck and Jules Favre took place at this château September 19 and 20.

FONTENAY-AUX-ROSES, a beautiful village, 6 miles S. W. of Paris, near Sceaux.

Frédéric-Charles, nephew to King William of Prussia, commander-in-chief of one of the invading army-corps.

**Frœschwiller,** on the river Sauer, in lower Alsace, where MacMahon was beaten, August 6, 1870.

Gambetta (Léon), 1838–1882, a Southern Frenchman of obscure parentage, rose from the bar to public notice by his fervid eloquence and violent republicanism. Elected to Parliament in 1869, at the fall of the Empire, he was made Home Secretary. He left Paris in a balloon (October 7, 1870), to assume the conduct of affairs at Tours, where he displayed consummate ability. He was subsequently President of the Chamber (1879) and Prime Minister (1881).

Gautier (Théophile), 1808–1872, celebrated prose-writer, poet, and art critic, for many years the standard-bearer of the so-called romantic school.

GENNEVILLIERS, N. of Paris.

Gueymard (Mme. Pauline), a renowned French operatic singer.

Guillaume, 1797–1888, William I., King of Prussia and (from January, 1871) Emperor of Germany, grandfather to the present emperor, William II.

**Hâvre (le),** important seaport at the mouth of the river Seine, to which weekly steamers ply from New York.

Hugo (Victor), 1802–1885, the greatest French lyric poet and novelist of the century. Being strongly opposed to Napoleon III., he was exiled from France and took refuge in Guernsey, where he wrote, among other works, *les Châtiments*, *Napoléon le Petit*, *Histoire d'un Crime*, all of them full of satire against the Emperor and his court. After the fall of the Empire, Hugo returned to Paris, where he died at the age of 83. He was buried in the Pantheon with great pomp and honor.

**Laon,** chief-town of the département de l'Aisne, 85 miles N. E. of Paris.

**Laval,** chief-town of the département de la Mayenne, 180 miles S. W. of Paris.

**Lille,** chief-town of the département du Nord, 150 miles N. of Paris.

**Lorraine,** one of the eastern provinces of old France, adjoining Alsace and forming, before 1871, the three départements de la Meuse, de la Meurthe et de la Moselle. Part of the last two having been ceded to Germany after the war, what remains of them is now united into one département, under the name Meurthe et Moselle. The département de la Meuse remains unaltered.

Louis-Napoléon, 1856–1879, son of Napoleon III., killed in the Zulu war, while serving in the English ranks.

MacMahon, 1808–1893, a distinguished Algerian and Crimean general. At the storming of the Tour Malakoff (September 8, 1855) he made his historical reply "J'y suis, j'y reste." In 1859, he was made Duc de Magenta for his victory over the Austrians in the Italian Campaign. He was unsuccessful against the Prussians and surrendered with Napoleon III. at Sedan (September 2, 1870). After the war he led the government troops which overcame the Commune in Paris (April and May, 1871). From 1873 to 1879 he was President of the Republic, after which he retired into private life.

**Mans (le),** chief-town of the département de la Sarthe, 150 miles S. W. of Paris.

**Marne,** a tributary to the Seine, joining it a couple of miles S. E. of, and above, Paris.

**Mayence,** Mainz on the Rhine, chief-town of Rhenish Hesse, the nearest large German town to the Alsacian frontier.

Mazas, the Paris prison for political offenders.

**Meaux,** in the northern part of the département de Seine et Marne, 27 miles N. E. of Paris.

**Metz**, chief-town of the old département de la Moselle (see under Lorraine), now Prussian. It was held and finally surrendered by Bazaine (October 27, 1870), with 173,000 men, 1,570 cannon, and 250,000 small arms of all kinds.

MEUDON, S. W. of Paris.

MONT VALÉRIEN, the strongest of the forts round Paris, due W. of the city.

Montauban (comte de Palikao), 1796–1878, had distinguished himself in the Chinese campaign by a victory at Palikao, whence his title.

MONTMARTRE, the northern district of Paris, situated on high ground.

**Montmirail**, in the département de la Marne, 15 miles S. W. of Epernay, and 95 miles E. of Paris.

Montmorency, a popular suburban village on high-wooded ground, 10 miles N. of Paris.

MONTRETOUT, north of Saint-Cloud, W. of Paris.

MONTREUIL (-SOUS-BOIS), renowed for its fruit, 5 miles E. of Paris.

Napoléon III., 1808–1873, Charles Louis Napoléon Bonaparte, nephew of Napoleon I., and his heir after the death of Napoleon II. (the "roi de Rome") in 1832. After several unsuccessful attempts to reach the throne of France, he became emperor by the coup d'État of December 2, 1852, which transformed the Second Republic (1848–1852) into the Second Empire. His reign was marked, without, by the successful Algerian and Crimean campaigns, the partly unsuccessful Italian campaign to free Italy from Austria, and the wholly unsuccessful attempt to seat Maximilian on the throne of Mexico; within, by a superficial prosperity of France, covering much corruption, and growing to luxury. After Sedan, Napoleon III. was allowed to join the Empress at Chiselhurst, England, where he died January 9, 1873.

Nuremberg, in Bavaria, celebrated for its manufacture of children's toys.

Offenbach, 1819–1880, born at Cologne but a resident in Paris from 1833 till his death, was the inventor of opéra-bouffe, and composer of "Orphée aux Enfers," "La Grande Duchesse de Gérolstein," etc.

Ollivier (Émile), born 1825, the French Prime Minister in 1870, who undertook the war "d'un cœur léger." His cabinet fell August 9th of the same year.

Pasdeloup, died 1887, the founder and conductor of the classical concerts in Paris, now under the leadership of Lamoureux.

**Phalsbourg,** fortified town of Lorraine, now in the département de Meurthe et Moselle, commanding the passes of the range of Vosges mountains.

Picard (Ernest), born 1821, an able lawyer and journalist who had sat in the Chambre since 1858.

Potin, the owner of several large grocery stores in Paris under Napoleon III.

Régnault (Henri), 1843–1871, a very promising painter of the modern school, winner of the Grand Prix du Salon in 1866. His equestrian portrait of the Spanish Marshal Prim and his picture of Salome are his best known works.

Reichschoffen, in lower Alsace, adjoining Frœschwiller and Wœrth, where MacMahon was beaten (August 6, 1870) in spite of a magnificent charge of his cuirassiers.

**Rhin.** The river Rhine, until 1871, separated Alsace from the Grand Duchy of Baden, and therefore served as frontier-line between France and Germany from Basle to a point below Strasbourg. Since the loss of Alsace, no part of France borders on the Rhine.

SAINT-DENIS, N. of Paris.

SAINT-MAUR, S. E. of Paris, in the "boucle de la Marne."

Sarrebruck, in Rhenish Prussia, close to the French frontier as it was in 1870.

Sass (Marie), a noted opera singer.

**Saverne,** in Alsace, 24 miles N. W. of Strasbourg.

**Sedan,** fortified town, 170 miles N. E. of Paris in the northwestern part of the département des Ardennes, close to the Belgian Frontier, where Napoléon III. surrendered (September 2, 1870), with 100,000 men and 550 cannon.

**Semur,** village of Burgundy, in the département de la Côte-d'Or, 45 miles N. W. of Dijon.

Simon (Jules), 1814–1896, a distinguished writer, philosopher and statesman, who refused his allegiance to the Imperial Régime in 1852 and was in consequence enthusiastically welcomed back to power in 1870. He was State Secretary for Education, 1871–1873, and from 1875 a member of the Senate.

**Strasbourg,** fortified frontier-town of Alsace, on the Rhine, was bravely defended by General Uhrich until September 28, 1870, when it

surrendered after being shelled for 31 days. It was ceded to Germany with the rest of Alsace in 1871.

Thiers (Adolphe), 1797–1877, a distinguished historian and statesman. He had opposed the precipitate declaration of war in 1870, and visited the courts of Europe to secure aid for France during the siege of Paris, and in March, 1871, conducted the peace negotiations at Versailles. By his skill in effecting the prompt payment of the war indemnity of 5,000 millions of francs he earned the title of *libérateur du territoire*. He was president of the French Republic from 1871 to 1873, when he retired into private life.

**Toul,** fortified town, 15 miles W. of Nancy, now in the département de Meurthe et Moselle, surrendered September 23, 1870.

**Touraine,** one of the central provinces of old France, now the département d'Indre-et-Loire, with Tours for its chief-town.

**Tours,** on the Loire, chief-town of the département d'Indre-et-Loire, where the government held its sittings from the middle of September, 1870, when Paris was threatened, till December 9th, when it removed to Bordeaux for greater safety.

Trèves, in Rhenish Prussia, on the river Moselle, 40 miles from the N. W. frontier of France in 1870.

Trochu, 1815–1896, had won great distinction in the Algerian campaigns, in the Crimea, and in Italy. He was commanding under MacMahon, in Eastern France, when summoned by the popular voice to the governorship of Paris.

Vandales, one of the Germanic tribes that overran Gaul in 406 A. D., and spread their devastations over the northern coasts of the Mediterranean.

Vendôme (Place), a fine Square in the centre of which stands the famous colonne Vendôme, and in which were the headquarters of the National Guard under the Empire.

VERSAILLES, chief-town of the département de Seine-et-Oise, 15 miles S. W. of Paris. After the Franco-Prussian war, Versailles was the seat of the government during the suppression of the Communist rising, and for more than eight years afterwards (till November 27, 1879), in order that Parliament should be removed from the immediate reach of Paris revolutionists.

VILLE-D'AVRAY, a beautiful suburb S. W. of Paris.

VILLEJUIF, 5 miles due S. of Paris.

VILLIERS-SUR-MARNE, village and park, 8 miles E. of Paris, beyond the Marne.

VINCENNES, village, fort and wood E. of Paris.

Vinoy, 1800–1880, a French general who was in charge of an army corps which failed to join MacMahon before Sedan. By a skillful retreat he succeeded in reaching Paris where he served under Trochu.

**Vitry**, in S. E. part of the département de la Marne, 120 miles E. of Paris.

**Wissembourg**, village in lower Alsace, where MacMahon's army was beaten (August 4, 1870), and one of his generals, Abel Douay, was killed.

Wœrth, a village in lower Alsace, adjoining Frœschwiller and Reichschoffen, where MacMahon was beaten (August 6, 1870).

# ADVERTISEMENTS

# Heath's Modern Language Series.

*Introduction prices are quoted unless otherwise stated.*

## FRENCH GRAMMARS AND READERS.

**Edgren's Compendious French Grammar.** A *working* grammar for high school or college; adapted to the needs of the beginner and the advanced scholar. Half leather, $1.12.

**Edgren's French Grammar, Part I.** For those who wish to learn quickly to *read* French. 35 cts.

**Supplementary Exercises to Edgren's French Grammar** (Locard). French-English and English-French exercises to accompany each lesson. 12 cts.

**Grandgent's Short French Grammar.** Brief and easy, yet complete enough for all elementary work, and abreast of the best scholarship and practical experience of to-day. 60 cts. With LESSONS AND EXERCISES, 75 cts.

**Grandgent's French Lessons and Exercises.** Necessarily used with the SHORT FRENCH GRAMMAR. *First Year's Course for High Schools, No. 1; First Year's Course for Colleges, No. 1.* Limp cloth. Introduction price, each 15 cts.

**Grandgent's French Lessons and Exercises.** *First Year's Course for Grammar Schools.* Limp cloth. 59 pages. 25 cents. *Second Year's Course for Grammar Schools.* Limp cloth. 72 pages. 30 cts.

**Grandgent's Materials for French Composition.** Five graded pamphlets based on *La Pipe de Jean Bart, La dernière classe, Le Siège de Berlin, Peppino, L'Abbé Constantin*, respectively. Each, 12 cts.

**Grandgent's French Composition.** Elementary, progressive and varied selections, with full notes and vocabulary. Cloth. 150 pages. 50 cts.

**Kimball's Materials for French Composition.** Based on *Colomba*, for second year's work; based on *La Belle-Nivernaise* for third year's work. Each, 12 cts.

**Storr's Hints on French Syntax.** With exercises. Interleaved. Flexible cloth. 30 cts.

**Houghton's French by Reading.** Begins with interlinear, and gives in the course of the book the whole of elementary grammar, with reading matter, notes, and vocabulary. Half leather. $1.12.

**Hotchkiss's Le Premier Livre de Français.** A purely conversational introduction to French, for young pupils. Boards. Illustrated. 79 pages. 35 cts.

**Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation.** Entirely in French. Combines Reading, Conversation, and Grammar. Cloth. 90 cts.

**Fontaine's Lectures Courantes.** Can follow the above. Contains Reading, Conversation, and English Exercises based on the text. Cloth. $1.00.

**Lyon and Larpent's Primary French Translation Book.** An easy beginning reader, with very full notes, vocabulary, and English exercises based on the latter part of the text. Cloth. 60 cts.

**Super's Preparatory French Reader.** Complete and graded selections of interesting French, with notes and vocabulary. Half leather. 70 cts.

**French Fairy Tales** (Joynes). With notes, vocabulary, and English exercises based on the text. Boards, 35 cts.

**Davies's Elementary Scientific French Reader.** For beginners and confined to Scientific French. With notes and vocabulary. Boards. 136 pages. 40 cts.

**Heath's French-English and English-French Dictionary.** Recommended at all the colleges as fully adequate for the ordinary wants of students. Cloth. Retail price, $1.50.

*Complete Catalogue of Modern Language texts sent on request.*

# Heath's Modern Language Series.

## EASY FRENCH TEXTS.

**Labiche and Martin's La Poudre aux Yeux.** Comedy with notes by Professor B. W. Wells, University of the South. Boards. 92 pages. 25 cts.

**Jules Verne's L'Expédition de la Jeune-Hardie.** With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Boards. 95 pages. 25 cts.

**Gervais's Un Cas de Conscience.** With notes, vocabulary, and appendixes by R. P. Horsley. Boards. 86 pages. 25 cts.

**Génin's Le Petit Tailleur Bouton.** With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 88 pages. 25 cts.

**Assollant's Une Aventure du Célèbre Pierrot.** With notes, vocabulary, and appendixes by R. E. Pain. Paper. 93 pages. 25 cts.

**Muller's Les Grandes Découvertes Modernes.** Talks on Photography and Telegraphy. With notes, vocabulary, and appendixes by F. E. B. Wale. Paper. 88 pages. 25 cts.

**Récits de Guerre et de Révolution.** Selected and edited, with notes, vocabulary, and appendixes by B. Minssen. Paper. 91 pages. 25 cts.

**Bruno's Les Enfants Patriotes.** With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 94 pages. 25 cts.

**De la Bedollière's La Mère Michel et son Chat.** With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Boards. 96 pages. 25 cts.

**Legouvé and Labiche's La Cigale chez les Fourmis.** A comedy in one act, with notes by W. H. Witherby. Boards. 56 pages. 20 cts.

**Labiche and Martin's Le Voyage de M. Perrichon.** A Comedy with introduction and notes by Professor B. W. Wells, of the University of the South. Boards. 108 pages. 25 cts.

**Dumas's L'Evasion du Duc de Beaufort.** With notes by D. B. Kitchen. Boards. 91 pages. 25 cts.

**Assollant's Récits de la Vieille France.** With notes by E. B. Wauton. Paper. 78 pages. 25 cts.

**Berthet's Le Pacte de Famine.** With notes by B. B. Dickinson. Boards. 94 pages. 25 cts.

**Erckmann-Chatrian's L'Histoire d'un Paysan.** With notes by W. S. Lyon. Paper. 94 pages. 25 cts.

**France's Abeille.** With notes by C. P. Lebon of the Boston English High School. Paper. 94 pages. 25 cts.

**De Musset's Pierre et Camille.** With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 65 pages. 20 cts.

**Lamartine's Jeanne d'Arc.** With foot-notes by Professor Barrère of Royal Military Academy, Woolwich, England. Boards. 156 pages. 30 cts.

**Trois Contes Choisis par Daudet.** (*Le Siège de Berlin, La dernière Classe, La Mule du Pape.*) With notes by Professor Sanderson of Harvard. Paper. 15 cts.

**Jules Verne's Le Tour du Monde en Quatre-vingts Jours.** Abbreviated and annotated by Professor Edgren, University of Nebraska. Boards. 181 pages. 35 cts.

**Halévy's L'Abbé Constantin.** Edited with notes, by Professor Thomas Logie, of Rutgers College. Boards. 160 pages. 35 cts.

**Erckmann-Chatrian's Le Conscrit de 1813.** With notes and vocabulary by Professor O. B. Super, Dickinson College. Cloth. 216 pages. 65 cts. Boards, 45 cts.

**Selections for Sight Translation.** Fifty fifteen-line French extracts compiled by Miss Bruce of the High School, Newton, Mass. Paper. 38 pages. 15 cts.

**Scribe's Bataille de Dames.** Comedy. Edited by Professor B. W. Wells of the University of the South. Boards. 116 pages. 25 cts.

# Heath's Modern Language Series.

## INTERMEDIATE FRENCH TEXTS.

**About's Le Roi des Montagnes.** Edited by Professor Thomas Logie. Boards. 000 pages. 00 cts.

**Pailleron's Le Monde où l'on s'ennuie.** A comedy with notes by Professor Pandleton of Bethany College, W. Va. Boards. 138 pages. 30 cts.

**Souvestre's Le Mari de Mme de Solange.** With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 59 pages. 20 cts.

**Historiettes Modernes,** Vol. I. Short modern stories, selected and edited, with notes. by C. Fontaine, Director of French in the High Schools of Washington, D. C. Cloth. 162 pages. 60 cts.

**Historiettes Modernes,** Vol. II. Short stories as above. Cloth. 160 pages. 60 cts.

**Fleurs de France.** A collection of short and choice French stories of recent date, with notes by C. Fontaine, Washington, D. C. Cloth, 158 pages. 60 cts.

**Sandeau's Mlle de la Seiglière.** With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. Boards. 158 pages. 30 cts.

**Souvestre's Un Philosophe sous les Toits.** With notes and vocabulary by Professor Frazer of the University of Toronto. Cloth. 283 pages. 80 cts.
——— Without vocabulary. Cloth. 178 pages. 50 cts.

**Souvestre's Les Confessions d'un Ouvrier.** With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 127 pages. 30 cts.

**Augier's Le Gendre de M. Poirier.** One of the masterpieces of modern Comedy. Edited by Professor B. W. Wells, of the University of the South. Boards. 118 pages, 30 cts.

**Mérimée's Colomba.** With notes by Professor J. A. Fontaine of Bryn Mawr College. 192 pages. Cloth, 50 cts.; boards, 35 cts.

**Mérimée's Chronique du Règne de Charles IX.** With notes by Professor P. Desages, Cheltenham College, England. Paper. 119 pages. 25 cts.

**Sand's La Mare au Diable.** With notes by Professor F. C. de Sumichrast of Harvard. Boards. 122 pages. 25 cts.

**Sand's La Petite Fadette.** With notes by F. Aston-Binns, Balliol College, Oxford, England. Boards. 142 pages. 30 cts.

**De Vigny's Le Cachet Rouge.** With notes by Professor Fortier of Tulane University. Paper. 60 pages. 20 cents.

**De Vigny's La Canne de Jonc.** Edited by Professor V. J. T. Spiers, with Introduction by Professor Cohn of Harvard. Boards. 218 pages. 40 cts.

**Victor Hugo's La Chute.** From *Les Misérables.* Edited with notes by Professor Huss of Princeton. Boards. 97 pages. 25 cts.

**Erckmann-Chatrian's Waterloo.** Abridged and annotated by Professor O. B. Super of Dickinson College. Boards. 189 pages. 35 cts.

**Champfleury's Le Violon de Faïence.** With notes by Professor Clovis Bévenot Mason College, England. Paper. 118 pages. 25 cts.

**Gautier's Voyage en Espagne.** With notes by H. C. Steel. Paper. 112 pages. 25 cts.

**Balzac's Le Curé de Tours.** With notes by Professor C. R. Carter, Wellington College, England. Boards. 98 pages. 25 cts.

**Daudet's La Belle-Nivernaise.** With notes by Professor Boïelle of Dulwich College, England. Boards. 104 pages. 25 cts.

**Theuriet's Bigarreau.** With notes by C. Fontaine, Washington, D. C. Boards. 68 pages. 25 cts.

**Chateaubriand's Atala.** Edited by Professor Kuhns of Wesleyan University, Middletown, Conn. Boards. 000 pages. 00 cts.

# Heath's Modern Language Series.

*Introduction prices are quoted unless otherwise stated.*

## ADVANCED FRENCH TEXTS.

**De Vigny's Cinq Mars.** An abbreviated edition with introduction and notes by Professor Sankey of Harrow School, England. Cloth. 292 pages. 80 cts.

**Zola's La Débâcle.** Abbreviated and annotated by Professor Wells, of the University of the South. Cloth. 292 pages. 80 cts.

**Loti's Pêcheur d'Islande.** Adapted and annotated by R. J. Morich. Boards. 30 cts.

**Choix d'Extraits de Daudet.** Selected and edited with notes by William Price, Instructor in Yale University. Paper. 61 pages. 20 cts.

**Sept Grands Auteurs de XIXe Siècle.** Lectures in easy French, on Lamartine Hugo, de Vigny, de Musset, Gautier, Mérimée, Coppée, by Professor Fortier of Tulane University. Cloth. 160 pages. 60 cts.

**Beaumarchais's Le Barbier de Séville.** Comedy in four acts, with introduction and notes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School. Boards. 25 cts.

**French Lyrics.** Selected and edited with notes by Professor Bowen of the University of Ohio. Cloth. 198 pages. 60 cts.

**Victor Hugo's Bug Jargal.** With notes by Professor Bolelle of Dulwich College, England. Boards. 238 pages. 40 cts.

**Victor Hugo's Hernani.** With introduction and notes by Professor Matzke of Leland Stanford University. Cloth. 228 pages. 70 cts.

**Victor Hugo's Ruy Blas.** With introduction and notes by Professor Garner of the U. S. Naval Academy, Annapolis. Cloth. 253 pages. 75 cts.

**Racine's Esther.** With introduction, notes, and appendixes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School. Paper. 110 pages. 25 cts.

**Racine's Athalie.** With introduction and notes by Professor Eggert of Vanderbilt University. 156 pages. Cloth, 50 cts.; boards, 30 cts.

**Corneille's Le Cid.** With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. 164 pages. Cloth, 50 cts.; boards, 30 cts.

**Corneille's Polyeucte.** With introduction and notes by Professor Fortier of Tulane University. Boards. 138 pages. 30 cts.

**Molière's Les Femmes Savantes.** With introduction and notes by Professor Fortier of Tulane University. 143 pages. 30 cts.

**Molière's Le Tartuffe.** With foot-notes by Professor Gasc, England. Boards. 25 cts.

**Molière's Le Médecin Malgré Lui.** With foot-notes by Professor Gasc, England. Paper. 57 pages. 15 cts.

**Molière's Le Bourgeois Gentilhomme.** With foot-notes by Professor Gasc, England. Boards. 106 pages. 25 cts.

**Piron's La Métromanie.** Comedy in verse, with notes by Professor Delbos, England. Paper. 180 pages. 40 cts.

**Warren's Primer of French Literature.** An historical hand-book. Cloth. 256 pages. 75 cts.

**Duval's Histoire de la Littérature Française.** In easy French. From earliest times to the present. Cloth. 348 pages. $1.12.

**Voltaire's Prose.** Selected and edited by Professors Cohn and Woodward of Columbia University. Cloth. 479 pages. $1.50.

**La Triade Française.** Poems of Lamartine, Musset and Hugo, with introductions and notes by L. Both-Hendriksen. Cloth. 212 pages. 75 cts.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

# Heath's Modern Language Series

*A very extensive and useful series of grammars, readers and texts. Additions are being constantly made. Send for complete special catalog to the following, and a very few of the titles:*

## GERMAN

Joynes-Meissner Grammar,
Sheldon's German Grammar,
Harris's German Lessons,
Harris's German Composition,
Praktische Anfangsgründe,
Märchen und Erzählungen, I.
Märchen und Erzählungen, II.
Joynes's German Reader,
Boisen's German Prose Reader,
Deutsch's German Reader,
Grimm's Märchen,
Andersen's Märchen,
Storm's Immensee,
Novellettes Bibliothek,
Scheffel's Ekkehard,
Scheffel's Der Trumpeter,
Schiller's Wilhelm Tell,
Schiller's Jungfrau von Orleans,
Schiller's Maria Stuart,
Lessing's Minna von Barnhelm,
Lessing's Nathan der Weise,
Lessing's Emilia Galotti,
Goethe's Hermann und Dorothea,
Goethe's Iphigenie,
Goethe's Faust,
Goethe's Tasso.

## FRENCH

Edgren's French Grammar,
Grandgent's French Grammar,
Grandgent's French Composition,
Livre de Lectures et de Conversation,
Super's French Reader,
Joynes's Contes de Fées,
Le Conscrit de 1813,
Mérimée's Colomba,
Sandeau's Mlle de la Seiglière,
About's Roi des Montagnes,
Surrey's Le Siège de Paris,
De Vigny's Cinq Mars,
French Lyrics (Bowen),
Halévy's L'Abbé Constantin,
Victor Hugo's Hernani,
Victor Hugo's Ruy Blas,
Gerard's Littérature Française,
Racine's Athalie,
Corneille's Le Cid,
Molière's Le Bourgeois Gentilhomme,
Voltaire's Prose.

## SCANDINAVIAN

Groth's Danish and Dano-Norwegian Grammar.

## ITALIAN

Grandgent's Italian Grammar,
Grandgent's Italian Composition,
Bowen's Italian Reader,
L'Oro e l'Orpello.

## SPANISH

Edgren's Spanish Grammar,
Ybarra's Practical Method in Spanish,
Matzke's Spanish Reader.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS

BOSTON NEW YORK CHICAGO LONDON